

230 plumes

romans collectifs

230 plumes

romans collectifs

© Mots et Plume - F 21600 Longvic, 2012
© Editions Le Hérisson - F 21600 Longvic, 2012

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

ISBN : 979-10-90347-12-0

Sommaire

Patronage de M. le Ministre Luc Chatel	9
Nos écrivains	12
Une saison pour une nouvelle vie	23
Double enquête	91
Double jeu à la clinique	135
Les loups	175
Aliens party	217
Remerciements	281

Patronage de M. Luc CHATEL,
Ministre de l'Education nationale, de la Jeunesse et de la Vie associative



Ministère de l'Éducation nationale,
Porte-parolat du gouvernement

Le Chef de Cabinet

Paris, le

20 JUIL. 2009

Monsieur le Président,

Vous avez bien voulu appeler l'attention de Luc CHATEL, Ministre de l'Éducation nationale, Porte-parole du Gouvernement, sur les objectifs de votre association « Mots et Plume » et plus particulièrement sur la création d'un roman collectif par des élèves de cinq collèges de la région dijonnaise et vous sollicitez, à cette occasion, son patronage.

Monsieur le Ministre vous félicite pour votre action et c'est avec grand plaisir qu'il accorde son patronage pour la réalisation de cet ouvrage.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Jonathan DERAÏ

Monsieur Alain MIGNOT
Président de l'association
« Mots et Plume »
12, rue Camille Desmoulins
21600 LONGVIC

CHEF CAB N° 2431



Nos écrivains

Collège Montmorency - Bourbonne les Bains

classe : 4^{ème} A

Professeur : Mme Céline RÉNEL

BOILLEE	Yann
COLAS	Jordan
DEFRAIN	Jessica
DELLO	Danco
DUCROQ	Méline
GRENOU	Pierre-Louis
GUEDIN	Raphael
HEYLIGEN	Laury
HUMBLLOT	Sarah
HUOT	Léandre
LEPILLET	Lorinda
MINARD	Eva
MULLER	Christophe
PARNY	Géson
RORET	Chloé
ROUSSEL	Benjamin
THEUREZ	Adrian

Collège Edouard Herriot - Chenôve

classe : 4^{ème} 3

Professeur : Mme Catherine CROVISIER

ABADOU	Sophiane
ADJAR	Hanane
AIT SIDI HMAD	Yassine
AKKI	Karim
BATISS	Samra
CATALAO	Tessa
DESCHAMPS	Anthony
EL GARI	Nor Elhoda
EL HAJJAJY	Saber
KAKESE EBOLI	Bénédicte
LEDUC	Thomas
LENOIR	Antoine
LEVEL	Vincent
LUCAT	Alexandre
MEDOLA	Clément
MOUROT	Julie
OCENI	Olaoyé
RIHIOUI	Ilyesse
TALLANDIER	Victor
TIMECHINAT	Fanny

Collège Edouard Herriot - Chenôve

classe : 4^{ème} 1

Professeur : Mme Fabienne PARIZOT

ABOUQUIR	Camille
AYEB	Mehdi
BAILLY	Jean-Philippe
BELHAMIDA	Mohamed
BENADDI	Kawtar
BOËNNEC	Maël
COLIN	Thibaud
DONZEL	Marceline
EL AHMARE	Khadija
FIGUEIREDO	Sonia
GAVINO	Pierre
GUNEA	Larissa
GUYONDET	Florian
IMAGHRI	Myriam
KIAKOUAMA	Meddie
MAYER	Guillaume
MONNEAU	Mary
MOUDENE	Ikram
ROSSI	Amandine
SAGRANGE	Sonia
VAN DE SOMPEL	Célia

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 4^{ème} 6

Professeur : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

ANTUNEZ	Romain
AZE	Léa
BEJOT	Adeline
BOSCOVITCH	Ivan
BOUCHEROT	Jordan
BUGNET	Félix
CARRETERO	Rémy
CHAMBON	Claire
COITOUX	Valentine
DEMANGE	Valentin
DU BREIL DE PONTBRIAND	Jeanne
FARIZON	Clément
FOURNIER	Pierre
GUAGLIARDO	Laurine
GUILLIEN	Corentin
JANIK	Guillaume
KEROMEN	Morgane
MASSOT	Thomas
MATHIRON	Laure
OUARKI	Billal
TISSOT	Sandra
TRONCI	Amélie
VENIN	Brice
VIAROUGE	Cécile
WITCZ	Amélie
YOUSEFIAN	Afchin
ZEMA	Mathieu

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe de 4^{ème} 1

Professeur : Mme Véronique FRANÇOIS

ABID	Maxime
ALTERIET	Etienne
BENKHAJJOU	Sami
BENOIST	Clémentin
BIONDI	Charlotte
BOURGEOIS	Mahaut
BROSSARD	Léna
CLEMENT	Rébecca
DORNIER	Simon
GIROD	Emile
GOUT	Eve
GREGOIRE	Juliette
HADET	Arthur
HECHICHE	Alexis
HILAL	Elias
MAGNE	Eugénie
MELET	Marie
MILLE	Marie
PELUSO	Agathe
PETER	Schona
POISSONNIER	Margo
REGRUTO	Joséphine
REHAB	Yanis
SCHALLER	Chloé
TRAHAND	Giovanni
TROUBAT	Constantin

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe de 5^{ème} 2 SEGPA

Professeur : M. Luc GROSSI

BAGET	Nathanaël
BRAGHINI	Manon
DARBY	Thomas
FIASCHI	Stella
FILLALI	Amine
FOUCHER	Ambre
GUILLAUMOT	Dylan
KARCHER	Anthoni
LEUCI	Maxime
MANDRELIER	Fabian
NAFFATI	Houda
NAZEF	Rachid
ROYER	Yannick
SCHWARTZ	Angélique

Lycée professionnel Saint Joseph - Dijon

classe : 4^{ème} DP 1

Professeur : Mme Céline LASPALLES

ALMANZA	Bastien
BATISTA BANDARRA	Jason
BONNAIRE	Elian
BRIOT	Julien
DAVID	Trystan
FOURNIER	Louis
GASNIER	Nicolas
GERMAIN	Arnaud
GOUX	Julien
HANNEQUIN	Kevin
HUVELIN	Mathieu
KOFF	Gérard
LAUTREY	Antoine
LEFRANC	Antoine
LETY	Valentin
MARGUET	Alexis
MOINE	Mickaël
MONNIER	Alex
PROST	Hugo
REBOUL	Simon
ROS	Léo
STEC	Florian
TERRIER	Mickaël

Lycée professionnel Saint Joseph - Dijon

classe : 3^{ème} DP 6

Professeur : Mme Nathalie ZBOROWSKI

ASCLAR	Guillaume
BAUCHE	Marvin
BONNAIRE	Armand
BURGET	Antoine
CHARLES	Julien
CHEVALIER	Thibaud
CHIPIER	Honoré
DENIZOT	Audrey
GEORGES	Thomas
GUILLAUME	Lucas
LAGNEAU	Florian
MESTRE	Alfred
MOUZON	Robin
ODRION	Luc
PATHIER	Nathan
PERSONENI	Baptiste
RICHEBOIS	Florian
ROSIER	Marc
SANTAMARIA	Manon
TEYZIER	Samuel
THOUVENIN	Edouard
THUAL	Arnaud
VIENNET	Alexis

Collège Roland Dorgelès - Longvic

classe : 6^{ème} 6

Professeur : M. Fabian CLÉMENT

APPERT	Solène
BAKKAOUI	Fouzi
BALLOUX	Sabrina
BRUCHON	Germain
CHARTON	Rayan
CHEVALIER	Lucas
DA SILVA	Charline
DA SILVA	Laurine
DEFRANCE	Camille
EL ALAOUI	Moulay
FAUTRELLE	Chloé
GAMBA	Enzo
GARBAL	Chloé
GILGEAN	Simon
IMERI	Arizon
IMERI	Eriola
KRASNIQI	Laura
LOUVIOT	Maxence
MADESCLAIRE	Léa
MANGIONE	Sarah
MICHAUD	Anthony
MUTIN	Yohan
OUCHEN	Dehlia
PERRET	Chloé
RAPHAT	Benjamin
RICHARD	Manon
ROBINET	Léa
SUILLOT	Paul

Collège Roland Dorgelès - Longvic

atelier d'écriture : 6^{ème}

Professeur : Mme Lucile CORDIER

AUBERT

BONNOT

DORNSTETTER

GORT

KRASNIQI

PERRUSSOT

SIMONOT

Yann

Emma

Sarah

Océane

Laura

Tatiana

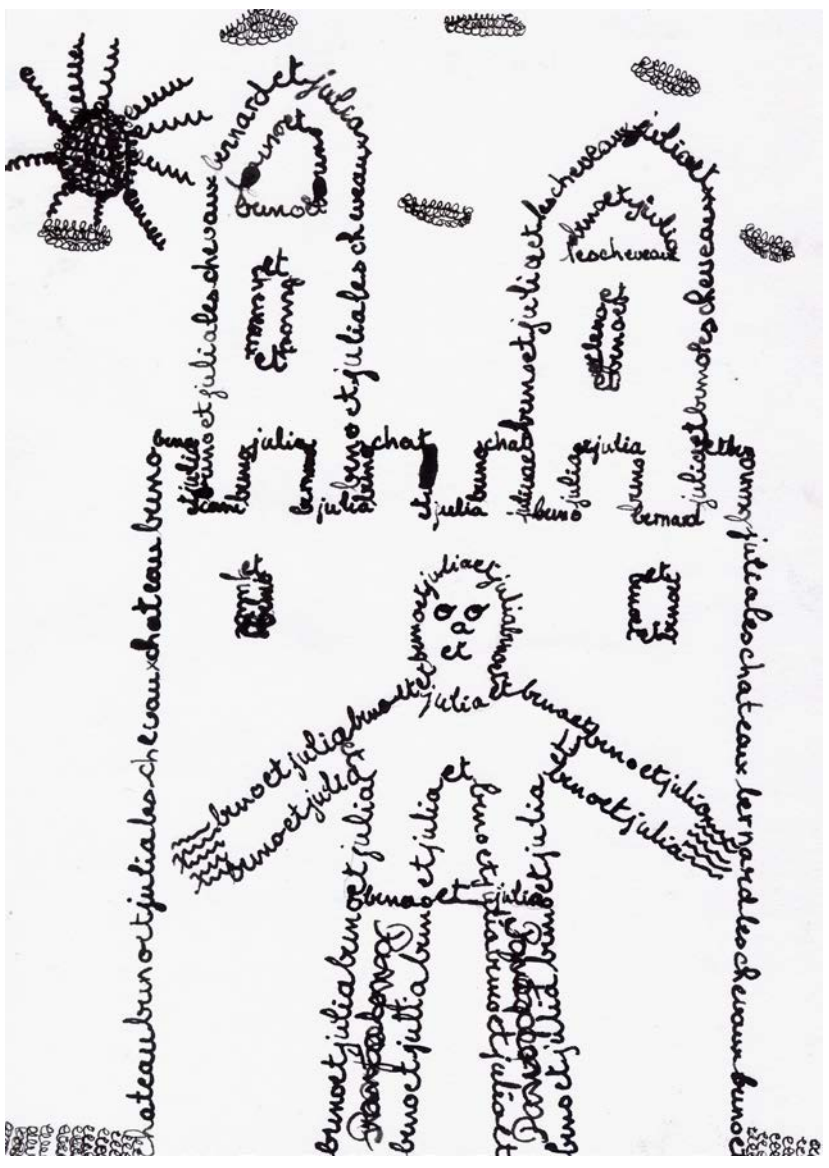
Alexis

Une saison pour une nouvelle vie

classe de 4^{ème} - collège Camille Claudel

et

classe de 4^{ème} - collège Montmorency



2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030

2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030

1

Marchant côte à côte, tranquillement, dans l'allée du château, le jeune homme et sa compagne croisèrent le jardinier qui avait allumé un feu de broussailles et se dirigèrent vers les dépendances. Les écuries se trouvaient derrière la maison, séparées d'elle par une cour pavée. Le garçon d'écurie avait sellé la jument alezane et l'avait attachée à un anneau scellé dans le mur près de l'entrée. Il se dirigea vers la maison. En les croisant il sourit et salua Julia en portant un doigt à sa casquette. Ses lourdes bottes résonnaient sur les pavés mouillés.

Bruno regarda la jument sellée et s'assura que le garçon d'écurie avait bien disparu. Ils passèrent nonchalamment sous le porche donnant accès à la cour des écuries. Ils craignaient d'y trouver d'autres gens du château mais la cour était vide. Dans la sellerie, Julia attrapa la première selle, la première bride et la première couverture qu'elle trouva et sortit, rasant le mur de l'écurie. Bruno avait pénétré dans les stalles et revenait avec un second cheval, un demi-sang arabe.

Bruno disposa la couverture sur le cheval puis prit la petite selle anglaise que Julia lui tendait et la jeta sur le dos du cheval en veillant à ne pas l'effrayer par un mouvement trop brusque. Julia détacha les rênes de l'anneau et poussa l'alezane pour pouvoir passer entre le mur et la jument afin de

se mettre en selle. Elle éperonna sa monture qui fit un bond en avant et se dirigea vers le porche.

Bruno saisit les rênes et bondit sur le cheval nerveux qui rua et se cabra. Il faillit tomber mais il recouvra le contrôle de l'animal et le dirigea vers le porche. Puis il se coucha sur l'encolure du cheval et fila vers les champs. Julia s'était écartée de l'allée ; elle avait pensé qu'il serait plus difficile de les poursuivre s'ils chevauchaient à travers les champs et les bois. Elle se retourna et vit que Bruno la suivait. Alors, elle se cala bien sur sa monture à l'approche d'une petite haie que son alezan franchit en douceur.

Ils galopèrent côte à côte à travers un autre champ dégagé, se gardant des troupeaux de moutons et de bêtes à cornes. Ils allaient vite, sans se soucier de la direction qu'ils prenaient. Ils n'avaient qu'une idée en tête : s'éloigner du château. Ils maintinrent leur allure pendant près de deux kilomètres, traversant des pâturages jusqu'à ce qu'ils atteignent le sommet d'une petite colline où ils arrêterent les chevaux. A un kilomètre environ, ils aperçurent le clocher d'une église et les tuiles rouges des toits d'un village.

Ils descendirent la colline au pas, trouvèrent une ouverture dans le mur de pierre qui ceinturait la propriété, et continuèrent au trot sur une petite route goudronnée, bordée de murets de pierres sèches. La route serpentait, suivant le contour du terrain accidenté. Aux approches de l'agglomération, les maisons se firent plus nombreuses derrière le feuillage des arbres. Ils en étaient à moins de huit cents mètres quand ils entendirent le bruit d'un camion. Bruno regarda derrière lui et vit le lourd véhicule qui fonçait sur eux.

Le chauffeur freina brusquement et klaxonna désespérément, ce qui effraya le cheval de Bruno. Le semi-remorque finit sa course folle dans le fossé. Julia cabra sa monture, alors que le

demi-sang du jeune homme, effrayé, partit au grand galop à travers champs, en direction des bois.

La jeune fille se précipita vers le poids lourd, afin de porter assistance à son occupant. Celui-ci s'extirpait par la portière du passager ; il s'écria :

« Oh ! Punaise de Sainte Marie-Josèphe, j'ai failli vous écraser... Mais que faites-vous là ?

- Et vous, pourquoi rouliez-vous si vite sur cette route dangereuse ?

- Je ne dépassais pas les limitations de vitesse, Mademoiselle, mais je vous dois des explications...

- Avant celles-ci, vous feriez mieux de regarder votre véhicule ! Il me semble qu'une nappe blanchâtre s'écoule... »

En effet, il s'agissait d'un camion de lait, assez gros, très imposant sur cette petite route. Sa citerne en inox brillait de mille feux.

« Oh ! » s'écria le chauffeur catastrophé, « Vous savez ma p'tite dame, je commence très tôt mes tournées et finis très tard. J dois aller récupérer le lait dans toutes les fermes des alentours. Je ne dors que trois heures par nuit, d'accord ! J dois livrer à 7 h 30 à la laiterie du Haras... »

Cinq minutes plus tard, le monsieur a bien repris ses esprits : « Je n'vous ai pas vus car le soleil m'a ébloui... Et pis, la route était mouillée, alors quand j'ai freiné dans l virage, l camion a glissé. Je viens déjà d'être rétrogradé ; avant, j'étais le chef d'équipe des chauffeurs, j'organisais les déplacements. Mais depuis que la bourgeoise est arrivée, l patron, il n'est plus le même ! Elle est toujours de mauvaise humeur, cela devient énervant... J'ai pas l'habitude d'emprunter ce chemin, je n'avais qu'une idée en tête : faire vite ! J'suis fichu, j'vais m'faire virer, j'peux dire adieu à mon travail. Ma cargaison se vide p'tit à p'tit et je ne peux pas sortir tout seul de ce fossé... Pourtant, j'ai rien bu c'matin... Moi qui n'ai jamais eu un accident de ma vie... Enfin, il n'y a pas de blessés... »

- Si vous avez besoin d'aide, contactez de ma part le garçon d'écurie au château ; il viendra vous donner un coup de main. Désolée, je dois vous laisser car mon ami doit se demander où je suis passée. À bientôt peut-être, mais faites attention, une prochaine fois ! » s'exclama-t-elle en colère. En réalité, Julia craignait que quelqu'un arrive. Or, cette promenade à cheval n'était même pas connue du palefrenier...

La jeune fille trouvait que ce camionneur était très rustique, avec ses fautes de français qui lui rappelaient le patois normand des écrits de Maupassant. Le chauffeur resta seul vers son camion, regrettant que cette personne n'ait même pas décliné son identité. Il pesta une fois de plus : « Pour l'assurance, comment j'avais faire ? Il me faut le témoignage de cette p'tite dame... Ah, je suis maudit ! Quelle journée ! »

Julia décida de téléphoner à Bruno pour essayer de savoir où il se trouvait ; première tonalité, deuxième tonalité, troisième puis la messagerie se déclencha « *Bonjour ! Vous êtes bien sur le répondeur de Bruno. Je ne suis pas disponible pour l'instant, vous pouvez laisser votre message vocal après le bip et je vous rappellerai rapidement. Merci beaucoup, bonne journée ! ... Bip ...* » Dès le signal terminé, Julia enchaîna : « Bruno, c'est Julia, je suis restée un peu avec le chauffeur du camion mais je suis à ta recherche ! Où es-tu ? Je n'aime pas bien les parties de cache-cache... Je crois que je suis perdue. Rappelle-moi vite ; essaie de trouver un endroit où il y a du réseau car j'ai peur. J'espère qu'il ne t'est rien arrivé... *Fin de message. La transmission du message vocal s'est bien effectuée. Merci de votre appel.* »

Julia pénétra dans une forêt et passa sous des arbres qui formaient une arche ; quelques mètres plus loin, la végétation devenait de plus en plus dense et les branches fouettaient le visage de la jeune fille. Son cheval se mit à boiter comme s'il avait un problème. Elle descendit de sa monture et se rendit

compte qu'un minuscule bout de bois pointu rentrait dans la fourchette de son sabot ; elle le retira avec difficulté puis reparti, à pied, la longe à la main. Julia parla à sa jument pour la rassurer : « Tout doux, ma belle ! » Elle la caressa à l'encolure et reprit son chemin. Devant elle, elle aperçut une clairière où une biche broutait tranquillement ; en entendant les pas du cheval sur les feuilles mortes, celle-ci détala.

Au bout d'une heure, le téléphone de la jeune fille émit la musique signalant un SMS ! Elle retira son appareil de sa poche et put lire « Slit, t ou ? Moi, jsui dan la foré o bor de la rivier la ou ya lé table de pik nik. Jtaten. »

Elle regarda une fois de plus la réponse de Bruno qu'elle lut à haute voix, en la déchiffrant, afin de s'assurer qu'elle l'avait bien comprise : « Salut, où es-tu ? Moi je suis dans la forêt, au bord de la rivière, là où il y a les tables de pique-nique. Je t'attends. »

Elle n'était pas très loin de cet endroit de rendez-vous et se souvenait très bien du lieu puisqu'elle y était déjà venue, en été. Pour se repérer, elle observa la végétation et se rappela que des saules bordaient la rivière.

Après un petit trot, Julia récupéra Bruno. Ils repartirent ensemble. Ils se situaient à l'opposé du village et étaient totalement perdus, au beau milieu des champs, tous identiques, sans aucun moyen de retrouver leur chemin.

Plusieurs heures s'écoulèrent et ils commencèrent à avoir faim. Bruno décida d'aller, avec son cheval, chercher de quoi se nourrir. Julia ne voulut pas l'accompagner ; elle était trop fatiguée et elle s'allongea, pour se reposer, au pied d'un arbre. Pendant ce temps de récupération, Bruno essaya, tant bien que mal, de quérir à manger dans les bois ; il ne trouva que quelques pommes. Sur le trajet du retour, il en grignota la moitié et laissa le reste pour son amie.

Arrivé à l'endroit où Julia s'était endormie, il ne la trouva pas. Il s'inquiéta, puis se demanda ce qui avait pu arriver. Pourquoi était-elle partie ? Était-ce un enlèvement ? Si oui, pour quelle raison ? Pour toucher une rançon ? Bruno privilégia la thèse de l'enlèvement, car ses parents étaient de riches châtelains. Il se mit de suite à sa recherche. Mais malheureusement il ne savait pas où mener ses investigations.

Il baissa les yeux et il vit des empreintes de fers à cheval sur le sol. Il décida de les suivre. Bruno et sa monture marchèrent, marchèrent jusqu'à ce que les traces disparaissent. Elles s'arrêtaient dans une ferme déserte. Le jeune homme décida d'aller aux écuries, afin de vérifier si la disparue y était. Or, elle restait introuvable. Il se résolut à prospecter plus loin. C'est alors qu'il vit le cheval de Julia, attaché à la porte.

Il avait un peu peur d'entrer dans cette bâtisse, car il ne savait pas ce qu'il allait trouver à l'intérieur. Il y pénétra tout de même. Tout à coup, il entendit du bruit ; il sursauta. Il rassembla tout son courage, mit sa main sur la poignée et ouvrit la porte. Bruno fit irruption dans une stalle, ferma les yeux, puis les rouvrit. Il vit Julia allongée dans la paille. Bruno réveilla la belle dormeuse, puis lui demanda ce qui s'était passé. Julia lui expliqua que, à son goût, le sol de la forêt était trop dur et qu'elle avait cherché un endroit plus adapté à son sommeil. Ce faisant, la jeune demoiselle avait découvert cette ferme et ses dépendances, ouvertes et sans âme qui vive, pour y faire une pause.

Sans plus attendre, les deux cavaliers sortirent de ce mystérieux endroit et continuèrent leur escapade dans les bois, jusqu'à ce qu'ils découvrent une petite cabane avec de la fumée qui s'échappait de la cheminée. Ils s'avancèrent, descendirent de cheval et toquèrent à la porte...

2

Personne ne répondit. Les deux jeunes gens firent donc le tour de l'étrange maisonnette, à la forme bizarre. Sur le toit de celle-ci, plein sud, des panneaux récupéraient les rayons du soleil. Un potager immense et magnifique semblait montrer que l'habitant de ce lieu appréciait la nourriture issue de la nature... A côté, un coq et six poules cherchaient des vers autour d'un poulailler. Au-delà du jardin coulait une rivière qui devait permettre à l'individu d'arroser ses légumes...

Une musique provenait de la baraque. Julia et Bruno essayèrent de regarder à travers la petite fenêtre : ils aperçurent la silhouette d'un homme et décidèrent de tenter à nouveau leur chance. Cette fois-ci, la porte s'ouvrit. Un personnage de taille moyenne, barbu, avec d'épais sourcils en broussailles qui faisaient penser à des chenilles, se trouvait face à eux : « Des promeneurs égarés ? Encore ? Entrez ! » dit-il d'une voix qui ne pouvait pas laisser le choix aux deux cavaliers.

Sur le mur de gauche une canne à pêche était accrochée au-dessus d'un fusil. À côté de la porte, un renard empaillé avait l'air de monter la garde. Des pattes de biches étaient devenues des porte- stylos sur le bureau ; un cerf, empaillé également, servait de portemanteau ; mais le pire, pour la pauvre Julia, fut la taupe avec une bougie placée entre ses

griffes... « Quelle sinistre demeure, » se disait la jeune fille ! Bruno, quant à lui, trouvait que ce bonhomme était vraiment astucieux et très bricoleur, un mélange de savant et de manuel.

Les cheveux de cet homme et sa barbe très longue étaient entremêlés, si bien que cela lui faisait un casque de poils. Ses yeux noirs paraissaient menaçants. Nul doute, il s'agissait de l'ermite dont on parlait au village... Le solitaire avait un petit nez, des joues creuses, victimes peut-être du rude hiver précédent. Sa peau tannée prouvait qu'il était souvent dehors ; ses mains salies par la terre, dont les ongles étaient encore incrustés, étaient crevassées. Méfiant, il se hasarda à parler : «Vous d'vez avoir faim ! Alors, à table ! »

Quel curieux individu ! Sans dire un mot, Julia et Bruno prirent place sur un banc. Lorsqu'il souleva le couvercle de sa cocotte, une délicieuse odeur envahit l'atmosphère : Julia et Bruno se regardèrent et échangèrent un sourire de satisfaction. L'homme leur mit un couvert à chacun et apporta, pour débiter, du poisson ; il expliqua brièvement qu'il l'avait pêché la veille. Ensuite, il revint avec sa marmite : il leur servit un mets succulent, inconnu de leurs palais, accompagné de champignons ramassés à l'automne dernier, leur précisa-t-il. Une fois qu'ils se furent régalés, l'homme leur annonça qu'ils venaient de manger un ragoût d'écureuil, ce qui fit pâlir Julia. Il les convainquit de prendre de la salade de son jardin et, pour finir, il apporta une jatte pleine de fruits des bois. Il leur expliqua qu'il faisait des réserves et qu'il utilisait tous les produits de la nature.

Il semblait très heureux d'avoir de la compagnie. Bruno le remercia pour cet excellent repas et ne pensait qu'à une chose, partir au plus vite de là car il voyait que son amie n'était pas dans sa plus grande forme.

Leur hôte les questionna :

« D'où venez-vous ?

- Du château, » répondit Julia, « mais nous avons eu des soucis et nous prenons la poudre d'escampette... »

Elle raconta alors l'accident avec le camion du laitier et la peur du cheval de Bruno qui s'était enfui à travers champs, puis leurs retrouvailles et enfin, la ferme qui paraissait mystérieusement abandonnée mais en même temps entretenue...

L'ermite l'interrompt : « Dans la ferme où vous êtes allés, il y a vingt ans, vivait une famille d'agriculteurs ; ils avaient deux enfants, une fille et un garçon. Le garçon était tombé amoureux d'une fille de bourgeois, mais celle-ci devait en épouser un autre, un mariage arrangé par les deux familles riches. La belle aimait aussi le fils du fermier et détestait son fiancé ; alors les tourtereaux se retrouvaient à l'écurie, tous les deux soirs. Le père de la jeune fille s'en aperçut mais il voulait absolument que sa fille se marie avec le riche héritier. Comme il avait repéré leur cachette secrète, il fit porter un mot au jeune homme, message sensé venir de la jeune amoureuse pour l'informer qu'elle viendrait le soir même, alors que leur rendez-vous n'était normalement fixé que le lendemain. Le bourgeois vint à la place de sa fille et tua le bien-aimé. La fille dut se marier avec le riche héritier et la famille du fermier quitta cet endroit devenu insupportable pour elle. Deux mois plus tard, la belle revint là où elle rencontrait son amoureux et se suicida dans ce box où celui qu'elle aimait avait péri. Son mari qui l'adorait véritablement, décida de racheter la ferme pour l'entretenir, sans l'habiter, en mémoire de sa femme. »

Julia blêmit encore plus. L'homme se leva et alla chercher une bouteille d'eau-de-vie, dans laquelle une branche verte macérait, en servit trois verres et ordonna à ses invités de goûter à sa mixture de couleur verdâtre, afin de les ravigoter.

L'alcool aidant, Julia, d'habitude très réservée, se mit à parler : « Je dois vous apprendre qu'il y a quelques mois, j'ai vu cette histoire toutes les nuits ; à chaque fois, je faisais le même cauchemar : une jeune femme vêtue de blanc venait dans ma chambre, voulait m'emmener dans une ferme, s'en allait et revenait, la robe ensanglantée... Mes parents, voyant mes traits tirés et ma mine fatiguée, me posèrent des questions. Alors, ils me révélèrent l'histoire de la tante de mon père. Cette jeune femme qui s'était suicidée se trouvait être ma grand-tante. Mais personne ne m'a précisé qui était l'assassin de son amoureux. Certains disaient que c'était le fiancé, furieux, qui l'aurait tué ; d'autres disaient que c'était la mère de l'héritier, la belle-mère de ma grand-tante, pour que son fils n'ait pas le coeur brisé. Quand je m'endors le soir, j'ai des frissons partout, car ma chambre au château est celle de la jeune fille... »

Bruno s'exclama :

« Cette histoire est surprenante, mais ne me dis pas que tu crois aux fantômes !

- Je ne sais pas si je dois y croire mais, la nuit, j'entends des bruits effrayants et j'ai déjà aperçu cette silhouette blanche », ajouta Julia, les larmes aux yeux.

L'ermite, ayant écouté attentivement, conseilla à son invitée de ne pas avoir peur.

La musique spécifique aux SMS retentit : on les prévenait que les maîtres étaient rentrés au château et les cherchaient partout. Julia en fit part à Bruno et ils décidèrent de quitter leur hôte.

L'ermite leur dit qu'il fallait absolument soigner le cheval de Julia avant de repartir. Cet homme aux multiples talents alla dans ses réserves récupérer tous les ingrédients nécessaires afin de concocter un onguent. Il récoltait au fil des saisons les herbes médicinales pour sa propre consommation mais aussi

pour guérir les animaux blessés ou malades. Il connaissait les remèdes de bonne femme : il fabriqua une pommade qu'il appliqua sur la fourchette du sabot afin de désinfecter la plaie et que celle-ci cicatrise plus vite. Ensuite, il leur proposa de vérifier les fers car il avait travaillé, dans sa jeunesse, chez un maréchal-ferrant. Il donna des conseils à Bruno afin de mieux maîtriser son cheval.

« Portez-vous bien les tourtereaux et bon vent ! » s'écria le vieil homme qui rentra chez lui en refermant bien vite sa porte. Les deux jeunes gens repartirent en direction du château ; ils ne pouvaient continuer leur escapade tant que la monture de Julia ne serait pas en pleine forme, mais se promirent de revenir rendre visite à ce personnage si mystérieux.

Deux jours plus tard, Bruno et Julia partirent à pied et tentèrent de retrouver l'étrange maisonnette, en vain. Ils tournèrent et tournèrent encore dans les bois, mais elle semblait s'être envolée. Après quelques heures de recherche intensive, à la nuit noire, ils découvrirent une autre cabane, au bord d'une petite route à l'orée de la forêt ; tous les deux étaient sûrs que ce n'était pas celle de leur précédente halte, mais...

Ils toquèrent à la porte. Un vieil homme barbu vêtu d'un tablier de cuisine et tenant en main une louche, leur ouvrit la porte. Julia et Bruno eurent un moment de panique et se demandèrent quelle attitude ils devaient adopter face à cet homme.

« Bonjour jeune demoiselle et jeune homme. Que voulez-vous ?

- Bonjour monsieur, nous nous sommes égarés dans la forêt.

- Entrez, je vous en prie. Je vais vous aider à retrouver votre chemin, dès le lever du soleil, car je suis un ancien garde forestier.

Au fait, je m'appelle Bernard et vous ?

- Moi c'est Julia et voici Bruno, mon ami. »

Le vieil homme leur offrit l'hospitalité pour la nuit. Ils acceptèrent, sans se soucier de qu'on penserait au château... Ils prirent leur repas tout en discutant de la forêt et de la nature. Julia et Bruno partirent se coucher. Pendant la nuit, une violente tempête s'abattit sur la forêt et souffla la bicoque. La jeune fille se retrouva coincée sous un amas de tuiles et de bois. Le vieil homme accourut et secourut Julia. Bruno, quant à lui, n'avait que quelques égratignures. Grâce au téléphone portable de la demoiselle, le garde forestier contacta un médecin pour que celui-ci vienne examiner la jeune demoiselle. Le diagnostic était assez grave. Elle avait le pied fracturé.

Le médecin conseilla fermement à Bernard d'appeler quelqu'un pour transporter Julia à l'hôpital le plus proche. Julia se souvint du numéro de téléphone du chauffeur du camion qui s'était couché dans le fossé quelque temps plus tôt. Bernard s'empressa d'appeler cet homme. Ce dernier décrocha et ils conversèrent :

« Bonjour » dit l'homme.

« Je vous appelle au sujet des deux jeunes personnes que vous avez failli percuter,

- Oui, je m'en souviens. Y a-t-il un souci ?

- La jeune fille a quelques blessures suite à la tempête qui vient d'abattre ma maison. Il nous faudrait un chauffeur pour nous conduire jusqu'à l'hôpital.

- Oui, bien sûr, j'arrive ! »

Bernard lui détailla l'endroit de leur appel et raccrocha. Une heure plus tard, après de multiples détours pour atteindre le lieu, Jean François, le chauffeur du camion, arriva au volant du tracteur de son semi-remorque. Ils allongèrent Julia sur la couchette et l'installèrent confortablement. Pendant ce temps

d'installation, Bruno décida d'aller se balader dans un petit bosquet. Après quelques instants, il cria d'une voix stridente, Jean François et Bernard accoururent ; le jeune homme s'était ouvert le mollet avec une branche pointue. Bernard déchira un pan de sa chemise pour effectuer un garrot. Jean François porta Bruno jusqu'au camion et Bernard l'installa près de Julia sur la couchette. Ils prirent la route. Ils parcoururent quarante kilomètres et arrivèrent à l'hôpital ; Julia fut admise aux urgences et Bruno en soins externes. Un infirmier demanda à Bernard de venir dans son bureau. L'infirmier supposait qu'il était le père de Julia.

Bernard expliqua de suite qu'il n'avait aucun lien de parenté avec la jeune blessée. L'infirmier demanda, sans possibilité de refus, au vieil homme de contacter les parents de Julia, au plus vite. Le médecin leur avait écrit une lettre pour leur expliquer la gravité des événements.

Bruno avait beaucoup de peine à voir son amie souffrir comme cela. Il se mit à pleurer. Bernard essaya de le consoler tant bien que mal ; mais rien n'y fit. Le jeune homme prit la fuite par une petite route ombragée sous de grands et hauts sapins verts. Quelques kilomètres plus loin, Bruno, épuisé, décida de prendre un raccourci à travers les prés. Il traversa un grand champ de colza qui était d'un jaune si beau que les abeilles s'y attardaient pour butiner. Arrivé à la lisière d'un autre bois, Bruno décida de se reposer et de reprendre des forces afin de retourner chez lui. Cette pause effectuée, il reprit son chemin. La forêt était épaisse et sombre ; un vent fin et froid soufflait sur le bois. Après quelques heures de marche, Bruno tomba. Il n'arrivait plus à marcher. Il releva la jambière de son pantalon et vit, malgré le large pansement, que sa blessure, recousue à l'hôpital, avait énormément enflé.

Il prit son téléphone portable mais il n'avait pas de réseau. Alors, il essaya tant bien que mal de se relever et marcha jusqu'à une petite clairière où se trouvait une ferme. Il toqua à

la porte mais personne ne répondit. Alors, il ouvrit la porte de l'écurie et s'allongea sur la paille fraîche. Pendant son sommeil, le fermier pénétra dans l'écurie ; il attrapa Bruno par le pull et lui demanda pourquoi il était entré chez lui. Bruno déclina son identité, essaya de s'expliquer, mais l'homme n'eut aucune pitié pour le jeune garçon.

L'homme connaissait les parents de Bruno et il avait besoin d'argent ; il imagina de leur demander une rançon. Il prit son téléphone et composa leur numéro.

« Allô ?

- Je retiens votre fils en otage ! » dit-il en camouflant sa voix.

« Oh, mon dieu ! Est-ce qu'il va bien ?

- Pour que je le libère, il me faut dix mille euros ! Vous les apporterez à " la clairière de l'arbre mort " et les déposerez au pied du vieux chêne, demain au coucher du soleil. Ensuite, je libérerai le garçon. »

Puis il raccrocha.

La mère de Bruno était très inquiète.

Le lendemain, les parents de Bruno déposèrent l'argent, et ils récupérèrent leur fils sur le chemin du retour. Ils rentrèrent au château pour que Bruno soit soigné. Quant à Julia, elle se rétablissait tout doucement.

3

Julia était partie se reposer, dans la résidence secondaire de ses parents, sur la Côte Basque ; celle-ci se nommait « La Regina ». La vaste demeure surplombait le golfe de Gascogne et longeait le parcours de golf, non loin du Phare de Biarritz. Autour de cette luxueuse villa, les jardins fleuris embaumaient. Les odeurs sucrées et vanillées des plantes exotiques se mêlaient à l'air iodé si vivifiant pour la convalescente !

Julia aimait rester à lire sur les transats au bord de la piscine, à l'ombre des palmiers. Ce jour-là, elle ne put finir son chapitre car la domestique vint lui annoncer qu'un jeune homme l'attendait au téléphone, et, afin d'éviter tout conflit avec ses parents, elle était venue prévenir mademoiselle. Elle s'était permis de demander au charmant garçon de bien vouloir patienter, pendant qu'elle allait chercher son interlocutrice. Le combiné utilisé était celui du salon bleu ; en effet, cette villa comportait plusieurs salons ; celui dans lequel la jeune fille était attendue se trouvait au bout du couloir, à droite. On le réservait aux soirées ; une grande bibliothèque ornait trois murs et le home cinéma s'y trouvait. On y avait également placé le piano, si cher à la famille. Julia s'installa donc sur le magnifique canapé de cuir de buffle blanc.

Une fois, l'employée de maison sortie, Bruno put enfin entendre la petite voix de son amie :

« Allô ?

- Allô, Julia, c'est Bruno...
- Bruno, comment vas-tu ?
- C'est plutôt à toi qu'il faut le demander.
- Je vais bien, merci... Je suis allée hier au haras, les chevaux me réconfortent.
- Ecoute, Julia, il faut que je te dise quelque chose mais ne m'en reparle pas, s'il te plaît !
- Tu m'inquiètes, Bruno...
- J'ai été enlevé, mais je suis libéré car mes parents ont versé la rançon. Tout est rentré dans l'ordre, mais je veux oublier ce moment.
- Je te comprends. Tu sais, tu me manques ! Et, au fait, as-tu eu des nouvelles de l'ermite, enfin le bricoleur ? Et Bernard ? Il pourrait t'aider à retrouver le chemin. Avec la tempête, le pauvre homme est peut-être mort...
- Tu as raison, je vais, de ce pas, aller trouver le garde forestier et je te promets que nous irons à sa recherche. Quand rentres-tu ?
- Pas avant trois semaines ; mes parents veulent que je profite du bon air et des bons petits plats de la cuisinière... Ah, d'ailleurs, on m'appelle car le repas est servi et ici, je suis morte de faim...
- Alors, bon appétit. Au revoir, Julia. Je te rappellerai... »

Julia ne prit même pas le temps de répondre car son père était devant elle pour la conduire à la salle à manger.

Bruno mangea lui aussi, mais sans doute moins bien que son amie. Il décida d'aller trouver Bernard qui avait été relogé au-dessus de l'école puisqu'il avait tout perdu lors de cette terrible tempête. Le rescapé était bien content de son nouvel habitat, beaucoup moins rustique que sa cabane ! Il accepta tout de suite la proposition de Bruno, mais lui dit que le vieil homme, habitué à cette vie d'ermite, avait dû échapper au danger. D'ailleurs, il le connaissait et le respectait énormément, car c'était un sage selon lui.

Après quelques minutes de marche, ils atteignirent péniblement la forêt, encore jonchée d'arbres déracinés ; dans la noirceur profonde de celle-ci, ils avaient du mal à se repérer. C'est alors qu'ils entendirent un fracas épouvantable, des grognements effrayants comme si une horde de gibier arrivait sur eux. Une laie accompagnée de quatre marçassins fonça sur Bernard ; la mère, avec son instinct maternel, le chargea. Bernard, avec facilité, esquiva la première charge et se retourna pour se préparer à éviter la seconde attaque. Il sortit un immense couteau et réussit à le planter dans l'animal.

La bête blessée revint à la charge pour la troisième fois : elle enfonça alors une de ses défenses en plein abdomen du garde forestier. Bernard, blessé au ventre, tomba à terre. La femelle disparut. Bruno se pencha vers son guide et lui proposa de l'aide ; celui-ci le pria de prendre sa boussole et de filer au plus vite vers le nord, car c'était là que vivait l'ermite. Avec un peu de chance, il aurait survécu au mauvais temps ! Il fallait le rejoindre rapidement, car il pourrait peut-être lui donner les premiers soins. Bruno s'exécuta et entreprit alors une course comme il n'en avait jamais effectuée.

Au bout d'une heure et demie, il n'avait toujours pas trouvé l'ermite bricoleur, comme il le surnommait. Il marchait depuis longtemps déjà lorsqu'il pensa que celui-ci était peut-être à la rivière, en raison du temps magnifique. Il se dirigea vers celle-ci car il avait repéré les tables de pique-nique.

Il aperçut enfin l'homme qui, effectivement, pêchait.

« Eh ! Oh ! C'est moi, Bruno, ça va ? La tempête n'a pas tout ravagé ?... »

- Cela me fait plaisir de te revoir. Moi, ça va, mais ma cabane moins bien... Une partie du toit s'est arrachée, je l'ai consolidé comme j'ai pu ; là, je m'accorde une pause, mais si tu veux donner un coup de main à Bob, c'est pas de refus !

- Ah, je connais votre petit nom ! Désormais, je vous appellerai Bob, si cela ne vous dérange pas. Pour le coup de main pas de problème !... Mais pas maintenant car j'ai besoin de vous. Enfin, c'est surtout Bernard, le garde forestier que vous connaissez sans doute, qui a besoin d'aide ; on venait vous voir à cause de la tempête, une laie l'a attaqué et il est grièvement blessé.

- Ah, ce n'est pas étonnant, elle voulait, à tous les coups, protéger ses petits...

- C'est exactement cela. Bob, il faut que vous usiez de vos talents de soigneur pour ce pauvre Bernard !

- Nous devons filer jusqu'à la cabane, pour que je prenne quelques affaires. J'en profiterai pour t'appliquer un onguent car tu boîtes encore ! Allez vite, tu m'aideras à tout porter. Prends mon épuisette, le temps presse pour Bernard. »

En effet, pendant ce temps, le pauvre homme hurlait de douleur ce qui fit fuir les petits écureuils curieux mais aussi les oiseaux. Il perdait beaucoup de sang et il s'évanouit.

De retour dans son antre, Bob prit de grandes feuilles, des fleurs séchées qu'il mit dans sa sacoche.

« Ah, j'allais oublier le plus important, l'eau-de-vie ! Tiens prends cela car il faut que je prépare mon mélange. »

Bruno s'exécuta et observa Bob : il prit un flacon contenant un liquide verdâtre, broya un ingrédient inconnu du jeune homme qui ne posa pas de questions tant le temps était compté. Il mit tout cela dans un bocal qu'il plaça dans sa sacoche.

« Bruno, prends la couverture en peaux de lapins sur le fauteuil car il doit être gelé... et viens ici, cela va te chauffer un peu mais après tu seras soulagé. » Bob appliqua une sorte de pommade marron sur la jambe de Bruno.

« Maintenant, on doit le retrouver, tu connais le chemin ?

- D'ici, je ne sais pas ; mais de la rivière, je le retrouverai !

- Alors filons ! »

Bob mena Bruno à la rivière mais celui-ci ne savait déjà plus où il devait se diriger...

« Réfléchis un peu ! Sais-tu ce qu'il y avait comme arbres ?

- Je n'ai pas vraiment regardé.

- Bon, si la laie l'a chargé, ce doit être non loin de l'étang, là où elle a sa bauge ! Prends tes jambes à ton cou car il faut faire vite et ce n'est pas tout près ! »

Heureusement que Bob connaissait la forêt, car en moins d'une demi-heure, ils étaient au chevet de Bernard, inconscient.

« Tu vas m'aider, Bruno ; donne la couverture, il est gelé ! Attends ! Avant, prends mon paletot et on va le glisser sous lui... »

Bernard était assez lourd et les deux hommes peinèrent à le soulever.

« Tu sais, il n'est pas léger, le gaillard, mais quand on est dans son état, c'est toujours comme ça : le corps paraît plus lourd ! Bon, assez parlé, passe la couverture, je vais lui mettre seulement sur les jambes, car j'ai besoin de voir la plaie ! »

Bob ne pensait pas que la blessure était telle, mais il ne dit rien à Bruno. Il appliqua déjà un liquide, comme pour désinfecter, ce qui fit tressaillir Bernard qui ouvrit un peu les yeux et qui poussa un hurlement.

« C'est le moment ! On va lui faire boire de la gnôle, pour qu'il souffre moins. »

Bruno aida Bob qui sortit de sa sacoche son flacon d'eau-de-vie et en fit prendre une rasade au blessé qui plongea, à nouveau, dans un semi coma. Bruno était furieux contre Bob qui s'en rendit compte et lui expliqua que, dans quelques instants, il se réveillerait et se sentirait mieux. Il mit ensuite un cataplasme de feuilles et de produits sur la plaie et le couvrit avec la couverture en peaux de lapins.

C'est alors que Bob se leva et scruta l'horizon.

« Que cherchez-vous ? » interrogea Bruno.

- La laie ! Regarde, ce couteau, plein de sang, n'est-ce pas celui de ton ami ? Il a dû la saigner, pauvre bête ! »

Bruno était surpris de voir combien les animaux étaient chers à l'ermite, mais il se garda bien de ne rien dire. Bob se dirigea vers l'est. Bruno resta aux côtés de Bernard.

Le vieil homme retrouva la pauvre bête, lui appliqua à elle aussi une bouillie de feuilles macérées mais il finit par s'apercevoir qu'elle était épuisée ; il fallait l'achever pour abrèger ses souffrances. Il sortit donc à contre cœur un couteau... Cette fin tragique, pour la laie, ne l'était pas tant pour lui, car il ramena l'animal auprès de Bernard et Bruno avec qui il mangerait un bon cuissot de... sanglier !

Bernard émergea de son pseudo coma et voulut même se lever, ce qui lui fut interdit par Bob. Il lui donna une autre potion à boire et dit à Bruno qu'il ne se sentait plus utile car il fallait rapatrier l'homme au village ; il l'aiderait à le transporter jusqu'à la route, mais pas au-delà. Ils transportèrent le blessé jusqu'au lieu établi et Bob redonna une gorgée de sa potion à Bernard. Bob dit au revoir à Bruno, non sans avoir oublié de l'inviter à la dégustation de gibier. Il disparut rapidement.

Bernard déglutit avec peine et fronça les sourcils : la boisson avait eu un effet étrange. Sa langue se délia :

« De toute façon, je n'ai que des problèmes ; en ce moment... Les souvenirs ressurgissent...

- Que veux-tu dire ? » questionna Bruno.

« Oh, c'est de l'histoire ancienne !...

- Hum ! Oui, mais de quoi s'agit-il ? » renchérit le garçon.

Avec difficulté, Bernard entreprit un long récit sur une ferme abandonnée, dans laquelle il revenait régulièrement ; il était

question d'un oncle, d'une jeune fille qu'il avait croisée un soir, d'une sordide histoire de mariage arrangé, d'un déménagement suite au drame auquel Bruno ne comprenait rien. Bruno ne savait que penser. Bernard délirait-il ? Tout à coup, le blessé se leva et implora son compagnon : « Il faut que tu ailles voir mes parents ; ils habitent près de Bayonne...

- Tiens, ce n'est pas loin de la résidence où se trouve Julia... » l'interrompit Bruno. « Attends, j'appelle les secours. »

Bruno prit son téléphone, fit le numéro d'urgence et indiqua précisément où il était, avec la victime.

« Laisse-moi continuer mon explication, je sens que ma fin est proche ! Suite au meurtre de mon oncle, la famille est partie à côté de Bayonne, ma mère étant originaire de là-bas. Mes parents ignorent que je suis revenu ici, car c'est un lieu interdit. Après avoir effectué mes études dans le domaine des Eaux et Forêts, j'ai postulé pour la région et, peu à peu, j'ai eu le poste sur le secteur que je voulais ; ainsi, je peux régulièrement, me rendre à la ferme familiale et l'entretenir mais sans y habiter puisque c'était le souhait de mes proches. C'est pour cela que j'ai demandé un logement de fonction situé en plein cœur de la forêt ; j'étais moins repérable quand j'allais à la ferme... Moi, je voulais venger la famille et retrouver la fille mais j'ai appris sa fin tragique... Quand je vous ai vus avec Julia, je savais bien que ce visage me disait quelque chose !

- J'ai compris ! » s'exclama Bruno. « Garde tes forces jusqu'à l'arrivée des secours ! Bob nous a raconté l'histoire, puis Julia : ton oncle était l'amoureux de la grand-tante de Julia !...

- Laisse-moi parler ; les... forces me manquent. Va prévenir mes parents, prends mon carnet dans ma poche et dis leur ce que je voulais faire ; parle-leur de Julia, elle est le portrait craché de son aïeule. Aaaaaaaaaaah !... »

Bruno n'entendit plus le son de sa voix, il s'inquiéta :

« Bernard ? Tu m'entends ? Serre-moi la main ! Dis-moi quelque chose ! Ouvre les yeux ! Allez, un effort ! Les secours arrivent ! Je te jure que j'irai voir ta famille... »

Malheureusement, Bernard avait rejoint son oncle... Quand le SAMU fut sur place, le médecin ne put que constater le décès du garde forestier, vraisemblablement lié à une hémorragie interne.

Bruno tint sa promesse et retrouva facilement, dans le répertoire, les coordonnées des parents de Bernard.

Pendant la convalescence de Julia, les deux amis se rapprochèrent de plus en plus, malgré la distance qui les séparait. Ils restèrent en communication presque constante. Si bien que, au retour de Julia de « La Regina », c'est Bruno qui s'occupa le plus souvent d'elle, car ses parents partaient tôt le matin et rentraient tard le soir.

A la fin de cette période de repos forcé, elle voulut rendre visite à l'ermite qui habitait dans les bois. Ils réussirent à retrouver sa maisonnette ; malheureusement, il n'était pas là. Les deux amis se résolurent donc à partir, mais ils décidèrent de lui laisser un mot pour lui dire qu'ils étaient venus.

Bonjour ! Nous sommes passés vous voir, mais vous n'étiez pas là ; nous reviendrons.

Bruno et Julia

Puis, les deux compagnons rentrèrent chez eux. Quelques jours plus tard, Bruno voulut y retourner. Il demanda à Julia si elle était d'accord et, bien sûr, elle accepta. Alors il alla prendre des chevaux à l'écurie et ils partirent à la recherche de la cabane. Arrivés là-bas, ils trouvèrent la maisonnette vide. Plus aucun objet n'y restait. L'ermite n'y habitait plus.

Ils décidèrent d'aller à la mairie, consulter le cadastre pour trouver l'endroit où il habitait désormais. Parvenus à la mairie, ils demandèrent au maire du village de leur montrer le document :

« Bonjour Monsieur le Maire, pouvez-vous nous aider, s'il vous plaît ?

- Je voudrais bien, mais que voulez-vous ?

- Nous voudrions consulter le cadastre.

- Que cherchez-vous ?

- Nous cherchons l'ermite qui vit au fond des bois. †

- Ah, bon ? Quelqu'un vit dans nos bois ? Depuis quand ? » demanda le maire, surpris.

« Je pense que c'est le cas depuis toujours ! Mais, nous non plus, on ne le savait pas. Cela fait quelque temps seulement que nous le connaissons ; on l'a rencontré lors d'une balade en forêt ! » lui répondit Julia.

- Si vous le dites ! Mais je ne peux pas vous aider, car, comme je vous l'ai dit, je ne savais même pas qu'un homme comme lui existait !

- Bon, eh bien, merci quand même ! Au revoir !

-De rien, les enfants ! Par contre, vous devriez questionner le garde-champêtre. Si quelqu'un connaît bien tous les recoins de la commune, c'est lui ! Quand vous aurez trouvé votre homme des bois, dites-moi où il habite, maintenant ! Au revoir ! »

Déçus, les deux amis s'en allèrent. Ils reprirent leur route et allèrent se promener dans les pâturages verdoyants sous le ciel de printemps. Le soleil brillait et commençait à leur brûler la peau. Bruno s'exclama :

« Et mince, un coup de soleil !

- Bien fait pour toi ! » répondit Julia, en riant.

« Ah ah ah, très drôle !

- Oui, je sais ! » plaisanta la jeune fille.

Les deux amis rirent de bon cœur.

Bruno alla avec Julia se dégourdir les jambes dans les prés. Les abeilles butinaient les fleurs, le bruit des animaux et des insectes était très agréable à écouter. Les fleurs ne s'étaient ouvertes que depuis quelque temps. Le printemps est une belle saison, car tout renaît. Quelques minutes plus tard, les deux amis rentrèrent à leurs domiciles respectifs.

Le lendemain matin, Bruno se réveilla avec une grande douleur à l'épaule, à cause de son coup de soleil.

Il envoya un message à son amie Julia :

coucou Julia, c Bruno, sa va ? moi bof mon épole me brule !

Ensuite, il se leva, et se prépara. La sonnerie de son portable retentit. Un sms venait d'arriver.

*coucou Bruno, moi sa va, je te plin pour ton épole !
ofète, tu veu k'on aille a la recherche de l'ermite ?*

Comme le jeune homme commençait à déjeuner, il ne répondit que quelques minutes plus tard :

je veu bien i allé, on par ver kel eur ?

Julia ne mit pas longtemps pour répondre :

ver 9h !

Bruno acquiesça, en envoyant :

ok, a tout a leur !!!

La communication s'arrêta là. Dès qu'il eut fini de se préparer, il sortit, prit les chevaux et alla chercher Julia. Elle aussi était prête.

Ils reprirent les sentiers qu'ils connaissaient bien, dans le bois. Les deux amis se demandaient comment ils allaient faire pour retrouver l'ermite. Julia proposa à Bruno de retourner à sa

cabane pour voir si des indices pouvaient les mettre sur sa piste. Alors, tout deux galopèrent jusqu'à ce qu'ils dénichent la cabane. Arrivés là-bas, ils entrèrent, dans le but de trouver quelque chose qui pourrait les aider.

Tout à coup, Bruno trouva une photo de l'ermite qui tenait une petite fille par la main. Qui était-elle ? Sa fille ? Sa nièce ? Seuls, lui et la fillette le savaient. Puis Julia découvrit la date à laquelle cette photo avait été prise. Donc, la fillette devait avoir maintenant quinze ans ; son âge de l'époque était écrit au verso : quatre ans. Quelle coïncidence ! Elles avaient le même âge. Mais, ce détail ne la troubla pas. Malgré le fait que cette fille avait le même type de cheveux qu'elle, elle ne se posa pas de question. Bruno s'exclama :

« Allez Julia, il n'y a rien ici, on y va !

- Attends, j'emporte cette photo avec moi !

- Si tu veux ; allez, viens vite !

- J'arrive... »

Les deux amis partirent au galop.

A peine arrivée chez elle, Julia alla dans sa chambre et observa longuement la photo. Une heure s'écoula et la jeune fille était toujours là, les yeux rivés sur la photo, scrutant le moindre détail. Puis, Julia trouva de plus en plus de ressemblances avec elle, quand elle était petite...

Quelques instants plus tard, Julia demanda à sa mère :

« Maman, tu peux me donner une photo de moi quand j'avais quatre ans, s'il te plaît ?

- Pourquoi veux-tu une photo ?

- Je t'expliquerai plus tard !

- D'accord, je vais te la chercher ; attends cinq minutes.

- Merci maman ».

Quelques minutes plus tard, la mère de Julia revint, une photo à la main. Mais lorsqu'elle la lui remit, elle eut un geste de

recul, en comparant les deux photos. Les deux enfants étaient les mêmes ! Ayant remarqué la réaction de sa mère, Julia voulut savoir qui était l'homme qu'elle tenait par la main :

« Maman, tu pourrais me dire qui est cet homme, à mes côtés, sur cette photo ?

- Où l'as-tu trouvée ? Chez qui ? Chez lui ?

- Oui, chez lui ! C'est un ermite. Alors qui est-il ?

- C'est ton oncle ! Le frère de ton père ! Il a disparu il y environ onze ans. Personne n'a de ses nouvelles !

- Alors, moi je l'ai retrouvé ! Enfin... presque ! L'autre jour, quand on est retourné le voir, il n'était plus là !

- Et maintenant, où demeure-t-il ? Je sais que son rêve était d'habiter dans une cabane dans les bois ! Je pense même que c'est ce qu'il a fait, non ? Tu m'as bien dit que c'était un ermite ?

- Oui, il habitait au fond de la forêt. Mais maintenant qu'il est parti, je ne sais plus !

- Retrouve-le ! Ton père s'inquiète pour lui, depuis tellement d'années !

- Ne t'inquiète pas ; je vais partir à sa recherche ! »

A présent qu'elle savait qui il était, Julia était encore plus impatiente de le retrouver !

4

Elle fila dans sa chambre pour méditer ; elle s'allongea sur son lit en écoutant sa chanson préférée, le casque de son MP3 sur les oreilles.

Julia ne voulait pas que Bruno vienne avec elle, car, très maladroit, il risquait encore de se blesser. Elle prit son cheval, un peu de vivres, quelques vêtements de rechange, une tente pliable et quelques outils. Elle partit. Avec cette tenue d'aventurière, elle ressemblait étrangement à son oncle. Elle se dit qu'un ermite qui déménage, ne doit pas passer inaperçu et que des personnes l'ont sûrement vu, depuis.

Elle alla à l'ancienne cabane, afin de chercher des indices sur la direction qu'il avait pu prendre. En arrivant sur les lieux, elle remarqua tout de suite les traces d'un chariot ; elle décida de les inspecter. Elle les suivit jusqu'au soir, moment où elle installa son campement, dans une clairière. Julia se réveilla en sursaut, en pleine nuit, et sortit de sa tente pour prendre l'air, mais elle resta pétrifiée, debout, en voyant où elle était arrivée : elle était dans un monde différent... tout violet... des cris terrifiants se faisaient entendre... des arbres morts avançaient vers elle, en poussant des hurlements, la terrorisant... Julia recula en essayant de comprendre ce qui se passait et tomba en arrière. Elle vit un géant, portant la tête de son oncle, qui poussait des grognements affreux ; puis le colosse l'écrasa, dans un rire épouvantable.

Elle se réveilla en sursaut, voyant qu'il faisait jour. Elle comprit qu'elle avait été victime d'un horrible cauchemar. A ce moment-là, malgré la musique en boucle de son MP3, elle sentit son téléphone vibrer.

« Allo... Bruno ?

- Julia ! Tu vas bien ?

- Oui, oui, ne t'inquiète pas pour moi ; et toi, comment vas-tu ?

- Très bien.

- J'ai appris que l'ermite Bob est le frère de mon père, donc il est mon oncle. Tu sais, quand on était chez lui, j'ai emporté une photo avec moi et je l'ai regardée une heure. Je trouvais que la petite fille me ressemblait beaucoup, alors j'ai demandé à ma mère de me montrer une photo de moi petite et, là, quand elle me l'a présentée, la ressemblance était frappante. A ce moment, je l'ai questionnée pour savoir qui était l'homme à mes côtés. Elle m'a répondu que c'était mon oncle, et que mon père n'a pas eu de nouvelles de lui, depuis une dizaine d'années. Bruno, il faut qu'on le retrouve !

- Je suis d'accord, Julia. Je viens te chercher demain matin, à neuf heures, d'accord ?

- Pas de problème, ça me va. »

Il ne fallait pas que les parents se doutent de quoi que ce soit. Julia s'empressa donc d'envoyer un SMS à Bruno pour lui donner rendez-vous, l'après-midi, à la forêt, près des tables de pique-nique, comme à leur habitude.

Julia, très excitée, expliqua une nouvelle fois à Bruno que la petite fille, sur la photo avec Bob, c'était elle, et que l'ermite est son oncle, le frère de son père, oncle qui a disparu depuis environ onze ans...

« C'est mon oncle ! Le frère de mon père ! J'ai demandé à ma mère une photo de moi quand j'avais quatre ans. Et j'avais la même tête que sur la photo avec Bob. Ma mère m'a confirmé que c'est mon oncle.

- Et qu'en pense ton père ?

- Il veut le retrouver. »

Bruno n'en crut pas ses oreilles. Encore sous le choc, il en oubliait même que Julia était en train de lui demander de l'accompagner à la cabane abandonnée par Bob. Ils établirent un plan. Ils cherchèrent, en vain. Après s'être rendus à la cabane, les jeunes, bredouilles, retournèrent au haras pour faire quelques sauts d'obstacles, mais Julia était inquiète et craignait de se faire mal à la jambe, car il lui restait encore des séquelles de l'accident.

« On reprendra demain ! Il est tard, Julia, je dois rentrer ! » dit Bruno.

« Ok, si tu veux. Alors à demain... »

Julia parla de l'ermite à son père, pendant le souper. Elle lui dit :

« Papa, je cherche un ermite.

- Un ermite ? Mais de quel ermite parles-tu ?

- De ton frère, et donc de mon oncle.

- Tu parles de Bob ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ?

- Oui, c'est de lui dont il est question. Mais ne t'inquiète pas. Auparavant, il habitait dans la forêt.

- Allons vite le voir !

- Heu... C'est-à-dire que nous le trouvons plus. Regarde ces deux photos. Là, c'est moi à l'âge de quatre ans, une photo que maman vient de me donner ; et sur l'autre photo, trouvée chez cet ermite, c'est Bob et une fillette que je crois être moi. Tu ne trouves pas qu'elles se ressemblent ?

- Si, c'est vrai, tu as raison ! Demain nous irons voir le garde champêtre. Dînons maintenant ! »

Ils prirent leur repas. Après avoir fini de manger, Julia alla se laver et se coucher.

Le lendemain matin, elle prit son petit déjeuner et s'habilla. Quelques temps après sa toilette, son portable sonna. C'était un message de Bruno :

« Salut Julia, ça va ? Appelle-moi ; je dois te dire quelque chose et je n'ai presque plus de crédit. »

La jeune fille le rappela :

« Salut Bruno, ça va ? Qu'est ce que tu voulais me dire ?

- Oui, ça va. Je t'appelle pour t'annoncer que l'enterrement de Bernard est programmé pour mercredi à quatorze heures trente ; Bob l'adorait, donc il viendra sûrement.

- Il sait qu'il est mort ?

- Oui je pense ; ils en parlent à la radio régionale et l'ermite aime savoir ce qui se passe.

- Tu as raison. Merci. J'irai à l'enterrement et je le verrai, s'il s'y rend. Cet après-midi, j'irai voir le garde champêtre avec mon père, pour en savoir davantage.

- Mes parents m'appellent. Je dois te laisser.

- D'accord. Je viendrai te chercher, mercredi. Bisous. »

Julia apprit à son père la mort de Bernard. Celui-ci en resta bouche bée.

« On ne le connaissait pas beaucoup, cet homme.

- Peut-être, mais il était sympathique, et c'était tout de même notre garde forestier. »

Elle lui dit que s'il allait à l'enterrement, il verrait peut-être Bob qui était son ami.

Julia et son père allèrent voir le nouveau garde champêtre pour savoir s'il avait quelques informations au sujet de Bob. Le père de Julia lui adressa la parole :

« Bonjour monsieur, puis-je vous parler ?

- Oui, que puis-je faire pour vous ? » répondit l'homme.

« Je suis venu vous parler de l'ermite qui vivait dans la forêt.

- Un ermite ? Dans la forêt ? Mais que me racontez-vous ?

- Oui, un ermite y demeurait, il y a quelques temps. Il se prénomme Bob. C'est mon frère. Vous qui connaissez notre charmante petite ville et ses alentours, sans doute avez-vous déjà entendu parler de lui ?

- Non, jamais, désolé. Par contre, j'ai appris ce qui est arrivé à Bernard. Le pauvre homme !
- Oui, le pauvre. Je pense pouvoir apercevoir Bob à son enterrement, car il s'entendait très bien avec Bernard.
- Peut-être... Toutefois, un ermite reste à l'écart de la société. Je vais vous faire une confidence : autrefois, j'ai eu une vie d'ermite. Je détestais le regard des autres ; mais tout a changé... Ce Bob évolue peut-être. Allez lui parler, dès que possible.
- Merci pour vos conseils, monsieur. Au revoir.
- De rien. À bientôt. »

Julia et son père retournèrent chez eux pour le souper, puis ils allèrent se coucher. À son réveil, Julia regarda l'heure, sur son portable. Il était onze heures, elle se leva et alla se préparer. Ensuite, elle mangea un sandwich jambon, beurre et emmenthal, à la place du repas traditionnel. À quatorze heures, Julia et son père allèrent chercher Bruno, et ils se rendirent au cimetière pour l'inhumation. Dès qu'ils arrivèrent, le maire commença son discours. Julia éclata en sanglots lorsqu'elle entendit ces paroles bienveillantes, au sujet du défunt. La cérémonie dura quarante-cinq minutes et personne n'aperçut l'ermite qui resta caché derrière une tombe.

Tout juste rentrés sous leur toit respectif, Julia téléphona à Bruno ; pour poursuivre sa mission, elle avait besoin de son ami. Elle lui dit :

- « Il faut que Bob vienne à la maison.
- On ne sait même pas où il habite.
- On va bien le trouver.
- Mais où ?
- Au cimetière ! Réfléchis !
- Tu crois vraiment qu'il se rendrait dans un lieu public comme ça ?
- Il y sera quand il y aura moins de monde.
- Tu ne comptes pas y aller la nuit ?

- Je ne serai pas toute seule.
- Ah bon ; et qui va t'accompagner ? Il faudrait vraiment être fou pour accepter.
- Je ne vois personne de fou parmi mes amis, et pourtant celui qui va m'accompagner est au bout du fil.
- Non, je ne suis pas d'accord, je n'ai pas envie d'aller là-bas...
- Ce soir, à vingt et une heures devant le cimetière, ça marche ?
- Je me suis encore fait avoir... » soupira Bruno.

Le soir même, alors que le soleil se couchait, les deux adolescents se cachèrent derrière une tombe et attendirent Bob.

Bruno dit :

« Et s'il ne vient pas ?

- Eh bien, on sera obligés de revenir demain et les jours suivants, jusqu'à ce qu'on le retrouve.

- C'est obligatoire ?

- Chut ! Il y a quelqu'un qui arrive. »

Un homme, habillé d'un costume noir, s'approcha de la pierre tombale de Bernard. Il y déposa un bouquet de roses et dit :

« Bernard, tu m'as recueilli lorsque j'avais quatre ans ; on a vécu beaucoup d'aventures ensemble et je suis parti comme tous les enfants qui quittent leurs parents, un jour. Aujourd'hui, je regrette de ne pas être revenu te voir, mais, désormais, c'est trop tard. »

L'homme repartit comme il était venu dans une Lamborghini noire.

Julia questionna Bruno, autant qu'elle-même :

« Mais qui est-ce ?

- Ce que je sais, c'est qu'il n'était pas à l'enterrement. Une voiture comme celle-là, on s'en souvient !

-Il faut découvrir qui il est.

Les deux adolescents retournèrent chez eux, discrètement, pour ne pas être repérés par leurs parents.

Le lendemain, les deux amis furent levés de bonne heure. Julia dirigeait les opérations, la nuit lui ayant porté conseil.

« Toi, Bruno, tu vas voir dans les hôtels du secteur et aux refuges des sans-abri ; et moi, je vais demander à toute ma famille s'ils ne l'ont pas vu depuis ces dernières années. On se retrouve au "Café de Jean-Jacques". »

Julia alla à la maison de retraite de ses grands-parents, mais n'obtint aucun indice nouveau. Bruno, lui, ne trouva pas l'oncle au refuge des sans-abri ; il en était rassuré, et, en même temps, inquiet. Il se rendit donc dans les trois hôtels qui se situaient aux abords de la forêt, en vain.

Bruno et Julia se retrouvèrent au lieu de rendez-vous, rue Jean-Jacques ; ils décidèrent de retourner là où ils avaient pu voir l'ermite pour la dernière fois. Mais leurs recherches furent sans succès. Assis sur un gros rocher, un sentiment de désespoir commençait à les envahir.

« Bruno, comment ne l'ai-je pas reconnu ? Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

- Tu sais, cela fait des années que vous ne vous étiez pas vus. Il ne se rappelle peut-être pas de toi ! Il a peut-être perdu la mémoire ! Il ne se souvient peut-être plus qui il est, ni d'où il vient !

- Mais oui, c'est cela ! Je n'ai pas pu le reconnaître, car à l'époque j'étais trop petite. Mais lui... Nous nous ressemblons !... Il a dû se passer quelque chose, pour le rendre amnésique ! » Ils repartirent chez Julia, pour faire le point sur la situation.

Elle décida de reprendre les recherches dans le village. Après avoir exploré les cafés, les squares, les toilettes publiques, Julia entraîna son ami vers l'église de la Visitation. A ce

moment-là, elle vit un vieil homme sur le parvis ; elle courut le rejoindre, mais ce n'était pas l'ermite. Ils rentrèrent dans l'église, pour prier et souhaiter retrouver l'oncle, en vie et en bonne santé. Julia fit la queue pour se confesser ; un homme sortit du confessionnal. C'était son oncle ! Alors, Julia courut vers lui et le prit dans ses bras. Elle lui expliqua qu'il fallait qu'il vienne au village rencontrer son frère. Bob ne voulut pas la croire et elle lui montra les deux photos ; alors, il la serra fort dans ses bras.

Elle lui demanda pourquoi il était parti de sa cabane, sans les prévenir, il ne répondit pas et baissa la tête. Puis, Julia et Bruno le ramenèrent chez lui et passèrent dans la ferme abandonnée. Il y avait la jument de Julia et l'étalon de Bruno, et, avec eux, un poulain ! Les jeunes gens et l'ermite étaient stupéfaits ! Julia alla féliciter sa poulinière et Bruno son étalon. L'oncle de Julia s'approcha du poulain, doucement pour ne pas lui faire peur.

« C'est magique ! » dit-il.

« Qu'y a-t-il de magique ? » interrogea Julia.

« Cet être si pur ! C'est un... Henson ! » s'exclama le vieil homme.

« Un quoi ? » dirent Bruno et Julia, en chœur.

« Un Henson ! Julia, ta jument est-elle une ponette Fjords ? » demanda-t-il à sa nièce.

« Oui, c'est une Fjords ! » répondit-t-elle.

« Et toi, Bruno, ton étalon est-il un pur-sang-arabe ? » questionna Bob, très excité.

« Oui, c'est exact » acquiesça le garçon.

« Pourquoi ? » s'étonnèrent-ils, inquiets de ce que Bob pensait.

« C'est formidable ! C'est une des races de chevaux les plus rares, les plus pures et plus anciennes ; il me semble que cette race remonte à la nuit des temps. Il en existe environ mille deux cents, en France » conclut-il, émerveillé par ce poulain. « Assez parlé, on va laisser les chevaux ici,

tranquilles ; je les nourrirai tout à l'heure. Maintenant il faut aller trier les affaires de Bernard, et savoir qui elles intéresseraient, car il n'avait pas de famille. »

Dès le tri effectué, Julia proposa à Bob de venir manger chez elle. Bob refusa, mais la jeune nièce insista tellement qu'il ne voulut pas la décevoir. On sentait qu'il avait un lien privilégié avec la jeune fille. Elle lui expliqua qu'il allait revoir sa famille. L'ermite accepta finalement, avec un grand sourire... Cependant, il demanda à la jeune fille de l'attendre près des tables de pique-nique, car il ne voulait pas venir chez son frère, sans être retourné récupérer certains souvenirs, chez lui.

Julia téléphona, sur le champ, à sa cousine :

« Cécilia ! C'est Julia. Viens tout de suite ! L'homme, sur la photo dont je t'ai parlé sur facebook ! L'ermite !

- Oui ! Quoi, l'ermite ? Tu as mis une photo de toi, petite, avec ton père. Non ?

- Non, c'est mon oncle !

- Ton oncle ?

- Oui, mon oncle. Celui qui a disparu depuis des années, et que mon père recherche désespérément ! Nous l'avons retrouvé. Plus j'y pense, plus les souvenirs me reviennent en tête. Je passais beaucoup de temps avec lui, durant mes vacances. Je me souviens d'un homme connaissant parfaitement la nature ; et avec patience, il me faisait découvrir toutes sortes de plantes et d'insectes.

- Je comprends pourquoi il est devenu ermite : c'était pour vivre en permanence dans cette nature qu'il aime tant.

- Viens vite ; tout à l'heure, il sera au château !

- D'accord, mais tu sembles vraiment excitée, chère cousine... »

Elle arriva aussi vite que possible et vit Julia, sur le seuil de sa porte, trépignant d'impatience.

C'est alors que Bob fit son apparition dans l'allée du château, mais la jeune fille ne le reconnut pas tout de suite ; il avait revêtu un costume-cravate et tenait dans les mains un énorme bouquet de fleurs. Il fit un petit signe de la main à sa nièce qui courut à sa rencontre. Que d'embrassades ! Julia en avait oublié sa cousine ! Elle prit la composition florale, la posa sur le muret et emmena Bob visiter les jardins : un parc de seize hectares, agrémenté d'une pièce d'eau et de statues antiques, s'étendait face à eux. Après avoir parcouru la roseraie, ils retournèrent sur leurs pas ; un vaste quadrilatère à quatre pavillons d'angles, des douves et une élégante cour intérieure leur faisaient face. Julia entraîna son oncle dans le grand hall : Bob remarqua tout de suite le grand escalier de marbre, avec une magnifique rampe noire en fer forgé ; il contempla les tableaux qui ornaient les murs. La jeune fille le conduisit jusqu'à la salle à manger où une table somptueuse était dressée. Personne n'était là, alors elle pensa que tout le monde était dans le grand salon, ce qui était le cas. Un apéritif les attendait. Tout le monde leva sa coupe de champagne pour fêter les retrouvailles, après que les deux frères aient longuement discuté, les yeux rougis par tant d'émotion.

Bob raconta pourquoi il était parti vivre dans la forêt :

« J'en avais assez de tous ces gens qui détruisaient les forêts. Je me suis enfui dans les bois et j'ai participé discrètement à des manifestations.

- Mais pourquoi ne pas nous avoir dit que tu étais dans la forêt ? On s'est fait un sang d'encre, pendant ses onze dernières années ! » s'enquit la mère de Julia.

« Oui, nous avons même appelé la police, pour lancer un avis de recherche ! » ajouta le père de Julia.

« Je sais bien Je me suis caché dans les arbres pour leur échapper ! Parce que je ne voulais pas que la forêt soit détruite. La mairie voulait la raser pour y construire une usine de boîtes en carton. Alors, avec des amis, nous avons protégé les bois... »

Une domestique interrompit la conversation, pour annoncer que le repas était servi.

Les estomacs commençaient à crier famine, alors Julia proposa à tout le monde de se rendre dans la salle à manger. Le repas était un véritable festin, mais il fut relativement silencieux, et tous semblaient s'observer.

Pour digérer, Julia proposa de se rendre dans le petit salon afin de regarder tous ensemble des photos de famille. Elle ouvrit la première boîte sur laquelle une étiquette « enfance » figurait. Elle sortit une photo de son père et de son oncle se ressemblant comme deux gouttes d'eau. Bruno, présent lui aussi, et la cousine l'observèrent à leur tour et remarquèrent qu'ils étaient quasiment identiques. Ce ne fut pas le père de Julia qui s'exprima, car il n'avait pas l'habitude de dialoguer avec sa fille, comme le lui faisait si souvent remarquer sa femme. Bob leur avoua que s'ils étaient identiques, c'est bien pour la bonne raison qu'ils sont jumeaux... et Julia demanda à son oncle comment il avait pu se séparer de son jumeau, aussi longtemps. L'ermite, un peu gêné, ne sut pas quoi répondre et proposa de s'asseoir sur le canapé pour les explications.

Il y a treize ans, Bob avait épousé une femme qui ne supportait pas le père de Julia ; en réalité, elle était jalouse, car les deux hommes passaient beaucoup de temps ensemble, et elle inventa un stratagème pour éloigner, peu à peu, les deux hommes, en racontant que l'un avait dit des choses horribles sur l'autre. Après s'en être rendu compte, Bob divorça et essaya de reprendre contact avec son jumeau, mais entre-temps celui-ci avait déménagé pour habiter le château.

Il était tard, et la maman de la cousine téléphona pour savoir si Cécilia dormait au château. Il fut décidé que tous les hôtes resteraient coucher, afin de continuer d'écouter, le lendemain, dimanche, les anecdotes de Bob, et de permettre d'avoir enfin un déjeuner de famille au complet !

5

Après avoir passé une bonne nuit et une matinée peu agitée, la famille se dit qu'elle allait enfin pouvoir effectuer le premier déjeuner de famille au complet. A la fin de ce repas, auquel tout le monde fut heureux de participer, Bob demanda qu'on aille s'asseoir au salon pour regarder ensemble quelques uns de ses souvenirs apportés. Tous s'installèrent dans les canapés en cuir du salon ; de sa boîte à trésors, Bob sortit de vieilles photographies jaunies par les années.

En regardant la première, il frissonna puis émit un soupir :
« Vous voyez, celle-ci, c'est moi avec Franklin ! » fit-il en désignant le père de Julia.

Sur cette image, deux enfants s'amusaient dans une forêt ; d'après leur tenue vestimentaire, il faisait chaud. Une troisième personne que l'on voyait à peine, tenait un poisson énorme.

« C'était pendant les vacances ; on venait d'avoir huit ans. On avait construit une cabane dans les bois, et nos parents avaient pris des photos. Ce jour-là, on avait même pêché un gros saumon ! »

Julia remarqua bien que cette époque faisait rêver Bob car, par moments, il faisait des pauses et fermait les yeux pour se remémorer ces souvenirs.

« Cette journée était tellement chaude... Pour une après-midi de printemps, c'était tout ce qu'il fallait pour être heureux... Rien que d'évoquer ces moments... » Il versa une larme qu'il essuya avec son gros pouce.

« C'est étrange ! » dit Julia. « Le lieu où le cliché a été pris me rappelle quelque chose !

- Oui, tu vois cette maisonnette, et bien c'est la mienne ! » annonça-t-il avec fierté.

« Mais, elle ne lui ressemble pas du tout ! » s'exclama Julia, perplexe.

« Normal, avec les hivers de plus en plus rudes, elle s'est abîmée et j'ai dû la reconstruire plusieurs fois. Toutes ces reliques m'ont mis sur la bonne voie, j'ai compris que je serais un ermite... » répondit-il.

Bob sortit un nouvel instantané et le décrivit. Il avait été réalisé par le grand père de Julia, au même endroit que l'autre, mais le week-end suivant. Ils avaient tellement aimé cette journée qu'ils avaient décidé de retourner pêcher et, cette fois-ci, de manger là-bas sur des tables de pique-nique.

« Je me rappelle que cela s'était passé un samedi en fin de matinée ; nous étions partis tous ensemble, maman, papa, toi et moi, pour une journée de pêche. J'en avais gardé un souvenir inoubliable ; c'est pour cela que, quand je suis parti de la maison, je me suis installé dans notre cabane.

- Mais je n'ai jamais retrouvé cet endroit car, dans la commune, il y en a plusieurs qui se ressemblent. J'ai donc toujours pensé qu'il resterait "notre lieu privilégié d'enfance" » dit le père de Julia.

« C'était comme un lieu magique pour moi, et tous les souvenirs que j'en ai remontent à la surface... » Bob ne put pas finir sa phrase tellement il était ému. Franklin se leva alors et prit à nouveau son frère dans ses bras.

Sous la pile de photos, se trouvait un médaillon en or, accroché à une chaîne. Il était de forme ovale. Il avait une inscription gravée au dos : "Souviens-toi".

Bob serra le bijou dans sa main droite et le remit à Julia:

« Tiens, je te le donne », dit-il.

« Oh, merci Bob ! » s'exclama Julia.

Elle le mit autour de son cou, l'examina, et elle s'aperçut qu'il s'ouvrait.

Elle regarda l'intérieur du médaillon ; il y avait deux petits portraits de femmes.

« Qui est-ce ? » demanda Julia.

- Ce sont ta tante et ta grand-mère. Je voulais que tu aies un souvenir d'elles » lui expliqua Bob.

Personne n'osa en dire plus. Julia baissa la tête et prit le médaillon dans sa main.

Bob s'adressa alors à son frère :

« Au moment de notre séparation, j'avais beaucoup de mal à penser à autre chose qu'à toi. Tous les matins, je regardais la seule photo que j'ai de nous deux. J'ai essayé de te retrouver mais tu avais déménagé à cause de ton nouveau travail ; tu étais à présent avocat. J'étais désespéré. Au fur et mesure du temps, je me remémorais les moments qu'on avait passés ensemble. La cabane dans le jardin avait un code qui était "Frères un jour, frères toujours". Tu avais un chat qui s'appelait Chatouille.

Te rappelles-tu quand nous étions partis à la plage pour une journée et que nous avons ramené un gros coquillage qui était grand, de couleur blanche avec des taches ivoire ? Moi je m'en souviens vraiment très bien. Je me souviens aussi que nous avons mis du temps à le trouver et qu'en rentrant chez nous, nous le mettions à notre oreille pour écouter la mer. Comme j'aimerais qu'on le récupère ! Ce jour-là, j'étais vraiment heureux... Je suis vraiment ému de t'avoir retrouvé... »

Plus personne n'osait parler ; Franklin prit la main de Valérie, son épouse, qui se leva pour arranger les fleurs offertes par Bob, la veille. Julia, tout comme sa cousine, se mit à consulter son portable.

Franklin décida de briser le silence de glace et fouilla dans son portefeuille.

« Et celle-là, elle a été prise pendant nos vacances à Biarritz, en juillet... Nous étions sur le balcon. Tu sais ? C'était le jour où nous étions allés au restaurant, pas n'importe lequel... mais son nom m'a échappé... La cuisine était délicieuse. C'était le fameux soir où je suis tombé dans la piscine de la résidence !

- Ah oui ! » s'exclama Bob, « Nous étions un peu gais car nous avons eu l'autorisation de goûter au vin. Je m'étais alors précipité, j'avais sauté dans l'eau tout habillé pour te venir en aide. Tu avais eu de la chance ! On a eu une enfance heureuse. On s'amusait énormément, on mangeait tout le temps des glaces, on avait tout ce que l'on voulait, on dépensait beaucoup d'argent ; c'est peut-être pour cela que j'ai décidé de vivre sans rien, uniquement avec la nature. Maintenant, je me rends compte que j'aimerais bien passer de nouveaux moments aussi merveilleux... »

Julia se dit qu'il fallait intervenir avant que l'atmosphère ne s'assombrisse. Elle demanda à sa cousine de bien vouloir prendre un cliché afin d'avoir un souvenir de cette journée si riche en émotions. Bob s'écria qu'il n'était pas très présentable avec sa barbe et ses cheveux ébouriffés, alors Julia lui répondit que ce n'était pas grave, que l'apparence ne comptait pas, sauf s'il voulait s'inscrire sur un site de rencontres.

Franklin était gêné de cette remarque et renchérit : « Ne t'inquiète pas, Bob ! On ira en ville afin de remédier à tout cela... » Mais il fut encore plus surpris par la suggestion de relooking total proposé par les deux cousines. Bob, à son grand étonnement, éclata de rire et accepta.

« Alors Bob, quel effet ça fait de retrouver sa famille quatorze ans après l'avoir quittée, avec des filles qui veulent te transformer ? » demanda la mère de Julia.

« Tu sais, Valérie, c'est étrange ; quatorze ans après, tout le monde a vieilli et j'ai plein de choses à vous montrer, comme cet autre cliché pris lors d'une réunion de famille. »

Bob sortit une photo toute abîmée de sa poche et la montra à tout le monde. Il y avait toute la famille de Julia, sauf Julia qui n'était pas encore née.

« Cache-la ! » se mit à crier le père de Julia.

« Que t'arrive-t-il ? » questionna Bob.

« C'était juste avant la mort d'Huguette et, en voyant ce cliché, de mauvais souvenirs remontent.

- Sache que c'est l'une des raisons pour laquelle je me suis enfui.

- Oui, il est vrai que c'est le lendemain de son enterrement que tu as disparu !

- Il faut chasser ces secrets de famille qui nous hantent ! Laissons ces affaires dans le passé ! » proposa Bob

« Tu as raison ! » dit Julia

« Allons, allons, regardons plutôt celles-ci, dit Valérie, sortant un album sur lequel était écrit *Julia*. »

En lui montrant une photo, Bob raconta à Julia le jour de sa naissance :

« Je me rappelle bien ce jour-là ! C'était un cinq juillet, le jour de la Saint Antoine, et il faisait un temps magnifique. A quatorze heures trente, ton père et moi avons emmené ta maman à l'hôpital et trois heures plus tard, nous étions toujours en salle d'attente ! Le travail avait déjà commencé depuis un bon moment, mais tu n'étais pas décidée à montrer le bout de ton nez. Il a fallu encore une heure avant qu'une sage-femme apparaisse dans l'encadrement de la porte avec un petit paquet rose dans les bras... Elle s'était avancée vers ton père et lui avait remis le petit paquet d'où s'échappaient des petits cris ; nous avons donc découvert ta voix avant ton visage ! »

Ensuite, Franklin et Valérie racontèrent les premiers mots, les premiers pas, les rentrées des classes ; mais Julia les arrêta en disant qu'elle n'aimait pas être le centre du monde. La cousine devait partir, ce qui interrompit ce récit des parents.

Quelques jours plus tard, Julia réussit à convaincre ses parents d'effectuer le relooking de l'oncle Bob. Tous partirent donc pour une journée à La Maison d'Or, le grand centre commercial de Jondi. La cousine n'avait pas pu venir et Bruno ne voulait pas déranger.

Bob fut rajeuni et sa nièce très fière de sa coupe de cheveux ; il ressemblait, selon elle, à l'homme qui fait des publicités pour des capsules de café. Il avait toutes les qualités aux yeux de la jeune fille. What else ?

De retour au château, Julia s'empressa d'annoncer la nouvelle à Bruno, par SMS. Mais celui-ci lui en apprit une autre, car il avait revu la Lamborghini noire sur la place de l'église. Il avait donc décidé d'utiliser son téléphone pour filmer l'étrange homme qui était retourné sur la tombe de Bernard. Il avait aussi la plaque d'immatriculation. Il fallait absolument en savoir plus et interroger Bob qui devait avoir des informations. Julia lui répondit qu'il faudrait attendre un peu car son oncle avait eu trop de chocs, et qu'il fallait le ménager. Elle choisirait le moment opportun. D'ailleurs, ses parents avaient pris des congés et ils emmenaient Bob, et elle bien évidemment, à Biarritz.

Bruno, un peu déçu, mais toujours tenace, enquêta les jours suivants, en inventant toute une histoire.

Lorsqu'il avait aperçu la Lamborghini noire, il s'était dépêché de sortir un crayon et un bout de papier pour relever la plaque d'immatriculation de la voiture et pouvoir demander à son père de lui trouver qui est la personne qui la conduit. Il avait pris

une vidéo avec son portable et des photos pour essayer de voir de qui il s'agissait.

Maintenant il devait trouver une bonne raison pour que son père l'aide. Il alla à la gendarmerie, pour le voir, et lui demanda d'effectuer des recherches pour lui

« Tu sais qu'il faut une bonne raison pour ça ?

- Oui, je sais. En fait, c'est parce que j'ai vu une voiture tourner autour des maisons. Le numéro de sa plaque est " F WQ - 327 - GS 21 ". Il y a deux jours, je me promenais dans la ville et j'ai aperçu cette Lamborghini noire.

- Les personnes ont le droit de circuler librement dans la ville...

- Laisse-moi finir, s'il te plaît. Je l'ai vue près de l'école primaire et un homme vêtu de noir en est descendu et il regardait les jeunes filles très bizarrement ; alors je me demandais si tu ne pourrais pas trouver des informations sur cette personne et me les faire parvenir.

- Pourquoi cela t'intéresse-t-il ?

- J'ai peur qu'il arrive quelque chose aux enfants.

- Tu as raison. Mais as-tu relevé la plaque d'immatriculation ?

- Oui. Je te l'ai déjà indiquée tout à l'heure ! »

Bruno sortit un papier avec le numéro dessus.

« Félicitations mon fils ! Dès demain, je regarde ton affaire ».

Le père avait pensé qu'il fallait calmer son fils et qu'il enquêterait de son côté, car cela ressemblait trop aux informations entendues souvent dans les journaux télévisés. De plus, personne n'était venu témoigner à la gendarmerie... Bruno décida de ne rien dire à Julia pour garder la surprise jusqu'au moment propice

Ce n'est que trois semaines plus tard que Julia reprit contact avec Bruno pour lui proposer d'effectuer une promenade à cheval, comme au premier jour.

Julia appela donc Bruno pour lui demander de faire cette balade avec elle ; il accepta. Ils se retrouvèrent à l'enclos, puisque le temps permettait aux animaux de rester au pré. Le poulain avait grandi et était avec sa mère. Julia et Bruno avaient pris au château les filets, les tapis de selle, les surdos, les selles, c'est-à-dire tout le matériel nécessaire à cette sortie équestre. Ils préparèrent les chevaux et les montèrent.

Julia prit le cheval fjord et Bruno le cheval pur-sang-arabe. Quand ils partirent tous deux avec leurs chevaux, le poulain fut triste ; il se mit à hennir. Julia et Bruno décidèrent de l'emmener avec eux, en le tenant en longe. Ils allèrent se promener vers le lac, dans les bois et vers le lieu de l'accident du chauffeur du camion. Ils parlèrent du repas de famille mais Julia vit que cela ennuyait Bruno et elle changea de sujet. Elle lui demanda où il en était avec ses recherches sur la plaque d'immatriculation.

Tout à coup le poulain partit au galop, mais Julia réussit à l'arrêter en tirant sur la longe. Un homme vêtu tout de noir surgit ; Julia pensa tout de suite à l'homme à la Lamborghini. Elle et Bruno décidèrent de s'en aller au plus vite et de rentrer au château.

Bob habitait désormais dans la maison du gardien du château, qui avait été restaurée pendant les trois semaines de vacances au pays basque. Franklin et Valérie avaient respecté le souhait de Bob de rester un peu à l'écart, tout en venant aux repas dominicaux.

Les deux jeunes gens ne voyaient qu'une solution pour en connaître plus sur l'homme du cimetière : il fallait en parler à Bob. Julia avait prévenu son ami que l'ancien ermite avait complètement changé physiquement et qu'il aurait du mal à le reconnaître. De retour au château, ils se rendirent dans son logis et constatèrent que Bob avait récupéré toute sa

décoration de la cabane : il avait apporté ses objets favoris grâce au monospace blanc du cabinet d'avocat, prêté par Franklin. Une fois arrivé, il avait placé ses meubles. Dans un coin du vestibule, il avait mis le portemanteau-cerf, ainsi que le renard empaillé. Sur le bureau, il avait déposé son bougeoir-taube et même les pattes de biche porte-stylos. Et la touche moderne de sa nouvelle chambre était l'énorme écran plat de télévision de cent soixante-sept pouces, installé devant un canapé rouge. Il leur montra son lit douillet avec les draps que la femme de chambre venait de changer. Il avait peur d'être nostalgique, car sa petite maison allait lui manquer. Franklin avait fait placer des tableaux représentant des animaux ou la nature, sur les murs du salon. Une radio toute neuve, offerte par les parents de Julia, était allumée ; il trouvait que sa « nouvelle cabane » était un peu trop moderne à son goût.

Bob alla chercher la caisse dans laquelle il avait conservé la correspondance de Bernard et dit : « Vous allez être surpris car moi aussi je recherche cet homme. Il faut le retrouver car c'est à lui que tout cela doit revenir. Ecoutez bien ce que je vais vous lire :

Lyon, 15 mai

Cher père,

Cela fait plusieurs fois maintenant que je t'écris et je n'ai toujours pas de beaucoup de nouvelles de toi ! Pourtant, j'ai de nombreuses choses à t'annoncer.

Il y a une semaine, j'ai été promu Directeur-adjoint d'une grande entreprise de vêtements « NAKE ». Grâce à ce travail, je suis devenu assez riche (J'ai eu une prime importante) pour m'acheter ma nouvelle voiture : elle est noire, brillante et, surtout, elle est magnifique. Ne t'inquiète pas, j'ai gardé assez d'argent pour t'offrir un cadeau.

La prochaine fois que nous nous verrons, je t'apporterai des habits de ma marque, puisque nous avons aussi un rayon « sport et nature ».

En ce qui concerne le sécateur évoqué dans ton dernier courrier, je l'ai trouvé. Il est chez moi et je te l'apporterai également. Dans dix jours, je suis en vacances, je pense venir te voir.

Au fait, peux-tu m'en dire un peu plus à propos des jeunes cavaliers que tu as rencontrés ?

Dans l'espoir de passer d'autres bons moments ensemble, je t'embrasse affectueusement.

Romarc Sid

P.S. : Réponds-moi vite. Ta taille, c'est bien du L ? Peux-tu me le confirmer ?

Après avoir lu la lettre, Bruno, Julia et Bob filèrent au château, dans le bureau, afin de surfer sur internet pour chercher le numéro de téléphone d'un certain Romarc SID. Bruno le trouva rapidement ; Julia le composa donc mais personne n'était au bout du fil, elle entendit alors :

« Bip, bip, bip, bip, Bonjour vous êtes bien sur le répondeur de Romarc SID. Je suis actuellement indisponible, veuillez me recontacter ultérieurement, ou laissez vos coordonnées et je vous rappellerai. »

Bob, qui avait gardé la lettre dans ses mains, suggéra à Julia d'appeler à l'entreprise de Romarc, alors celle-ci s'empressa de faire de plus amples recherches pour le joindre.

Elle eut alors, en ligne, la secrétaire :

« Entreprise Nike, bonjour !

- Bonjour, madame. Puis-je parler à monsieur Sid Romaric, s'il vous plaît ?
- Qui dois-je annoncer ?
- C'est très personnel, cela concerne son père.
- Je vous prie de bien vouloir patienter, mademoiselle ; je transfère l'appel. Bonne fin de journée. »

Les Quatre Saisons de Vivaldi animèrent le combiné quelques instants :

« Allô ?

- Bonjour, vous êtes bien Romaric Sid, le fils adoptif de Bernard ?
- Oui, pourquoi ? »

L'oncle prit le téléphone :

« Bonjour Monsieur. Je m'appelle Bob, j'étais un des amis de votre père ; en vidant sa maison nous avons trouvé un carton de lettres vous concernant, alors nous pensions que vous aimeriez les récupérer.

- Avec plaisir ! Je dois venir, pour le travail, non loin de Jondi, vendredi dans huit jours ; est-ce qu'il serait possible que l'on se donne rendez-vous ?
- Oui ! Sur la place de l'église St Bernard, au Café des Chasseurs ; retrouvons-nous là-bas vers 15 heures, si cela vous convient.
- Pas de souci, avec plaisir, je serai ravi de vous rencontrer...
- D'accord et à bientôt.
- Mais comment connaissez-vous mon nom ? N'est-ce pas une blague ?
- Pas du tout ! Je vous passe quelqu'un. »

C'est alors que Bruno prit l'appareil :

« Bonjour Monsieur, ne soyez pas inquiet ! Nous vous recherchons déjà depuis un mois. Pour être sûr et certain que nous ne vous faisons pas une farce, je vais vous donner des

renseignements précis. Vous m'écoutez ? Voilà : le 15 mai, vous avez écrit à Bernard, vous lui avez annoncé...

- Stop, avec une lettre sous les yeux, moi aussi je peux vous raconter ce qu'elle contient !...

- Alors si vous ne me croyez pas, voici des éléments qui vont peut-être vous convaincre. Vous vous rendez régulièrement sur la tombe de votre père, votre Lamborghini est immatriculée " F WQ - 327 - GS 21 ". Vous êtes venu sur la place de l'église, il y a trois semaines...

- Oui, c'est bon, je vous crois. Excusez-moi, mais depuis que je suis Directeur-adjoint, je me méfie de tout. Je suis désolé, je dois retourner travailler ; alors, à vendredi.

- Oui, nous serons sur la place de l'église, au café, vendredi, à 15 heures. Au revoir. »

Ils raccrochèrent tous les deux en même temps.

Les trois interlocuteurs de l'homme en noir étaient soulagés et Julia proposa de prendre un verre pour fêter l'événement.

6

Comme convenu, Bob, Julia et Bruno se retrouvèrent, quelques jours plus tard, au Café des Chasseurs et ils attendirent patiemment Romaric Sid. Ce dernier arriva essoufflé.

« Bonjour. ... Excusez-moi, j'ai ... j'ai essayé de ... de me dépêcher, mais je ... je suis en retard.

- Oh, mais ce n'est pas grave, monsieur ; il ne fallait pas vous dépêcher ; nous ne sommes pas pressés, » répondit Bob, avec une grande sérénité.

« Oui, mais je vous rappelle que je suis d'abord venu pour le travail.

- Alors, ne perdons pas de temps. Asseyez-vous ! »

Il prit place à leur table, puis Bruno lui donna le carton de lettres qui lui revenaient de droit. Romaric les remercia infiniment pour leur aide puis il leur expliqua que Bernard avait été chargé de s'occuper de lui pendant des vacances, car ses parents étaient partis en croisière ; et, catastrophe, leur bateau avait coulé.

Les deux hommes ne s'étaient plus parlé depuis un long moment, car Bernard avait mal vécu le fait que Romaric n'ait jamais pris la peine de revenir le voir.

Ensuite tous quatre décidèrent de rentrer chez eux.

« J'ai été ravie de faire votre connaissance. J'espère que l'on se reverra, » conclut Julia.

« Je crains que non ; je viens d'apprendre que j'ai été muté à l'étranger. Demain, je serai dans un avion pour Londres, » dit-il.
« J'espère que vous parlez bien anglais... Bonne chance ! »

Lorsqu'elle rentra chez elle, Julia était exténuée. Elle jeta son sac à dos et s'allongea sur le sofa. Tout à coup, Bob entra avec perte et fracas dans la pièce.

« J'ai trouvé du travail ! » s'écria-t-il.

« C'est génial ! Mais quel métier vas-tu exercer ?

- Avant de partir, tout à l'heure, j'ai vu une affiche sur laquelle figurait une recherche de serveur, un emploi logé et nourri. Alors j'ai appelé...

- Et tu vas t'en aller ? Je suis sûre que tu ne viendras plus nous voir !

- Mais qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? »

Il la prit dans ses bras.

« Vous m'avez beaucoup aidé. Il est temps pour moi de quitter ce cocon familial retrouvé, aussi doux soit-il.

- Mais, tu reviendras nous voir, n'est-ce pas ?

- Bien sûr que oui !

- Et quand est-ce que tu emménages dans ton nouveau logement ? » intervint Valérie qui avait écouté la conversation depuis la pièce voisine.

« La semaine prochaine, je pense. »

Pendant le repas du soir, les convives ne parlèrent que du futur départ de Bob. Tous étaient très heureux pour lui. Soudain, ce dernier changea brusquement de sujet :

« Au fait, c'était vous qui étiez dans les bois l'autre jour ? J'ai entendu quelqu'un qui parlait au téléphone et, tout à coup, j'ai vu des chevaux partir au galop.

- Oui, c'était Bruno et moi ! On a aperçu un homme vêtu de noir ; on a eu peur et on a fui. Alors, c'était donc toi ?

- Oui, je voulais revoir ma cabane ; j'étais nostalgique de ma vie passée dans les bois, parmi les animaux. Vous savez, ça n'a pas été facile pour moi de venir vivre ici ; et je me

demande si ce n'était pas un peu trop de vouloir me "relooker".

- Ca ne t'a pas plu ? » demanda Julia, inquiète.

« Bien sûr que si ! Depuis, les femmes me regardent ; avant, ça n'aurait même pas été envisageable. Je te remercie, Julia.

- Il n'y a pas de quoi ! Bon, je vais aller me coucher, car je suis crevée !

- Bonne nuit ! »

La jeune fille monta dans sa chambre et se mit tout de suite au lit. Mais elle ne réussit pas à s'endormir. Elle prit donc son portable et communiqua avec Bruno par SMS ; ils évoquèrent des sujets divers, mais ils s'attardèrent sur des souvenirs d'enfance.

Tu t'rappel, kan on était p'tits ? On pouvait pa s'voir. Chak fois kon s'retrouvait ensemble, on s'tapait.

Oh oui, j'm'en souviens. Et t'as vu, maintenant on est inséparables.

Lorsqu'elle reçut le dernier message de Bruno, Julia avait déjà fermé les yeux. Elle avait senti le portable vibrer dans ses mains, mais elle n'avait pas eu le courage de répondre. Elle s'endormit. Sa mère monta peu de temps après dans sa chambre et elle remonta la couverture sur elle.

Quelques semaines plus tard, Bob emménagea dans son nouvel appartement. Il demanda à son frère Franklin de l'aider ; étant donné qu'il possédait une remorque, c'était plus facile de transporter les meubles.

Le lendemain, Bob était déjà presque installé. Il ne restait plus que quelques petites choses à mettre en ordre. Toute la famille s'était rendue chez lui.

« Au fait, Bob, dans deux jours, c'est ton anniversaire, pas vrai ? » l'interrogea Julia.

« Ah, je pensais que tu n'étais pas au courant, » répondit-il, surpris.

« Pas au courant ? Mais je te rappelle que vous êtes jumeaux, avec Papa ! » lui lança-t-elle d'un air moqueur.

« Alors, quel cadeau souhaiterais-tu, frangin ? » demanda Franklin.

« Oh, je ne veux rien. Le simple fait de le fêter avec vous me fera plaisir. Je...

- Et que dirais-tu d'un animal de compagnie ? » l'interrompt Julia avec un sourire malicieux.

« Je ne sais pas...

- Moi, je pense que c'est une bonne idée ; toi qui es souvent seul, il te tiendrait compagnie !

- D'accord, mais je préfère les chiens.

- Pas de problème ! »

Ils discutèrent un moment, et avant de partir, Julia lança à Bob : « Réfléchis à un nom pour ton futur chiot ! »

En début d'après-midi, ils allèrent donc dans une boutique d'animaux domestiques, dans le centre-ville de Jondi. Les chiens étaient tous très mignons ; la jeune fille ne savait pas lequel choisir. Mais elle tomba littéralement sous le charme d'un golden-retriever qui avait une tache noire à l'œil droit ; le bout de ses pattes était noir aussi, mais le reste du corps était marron foncé.

« Il est trop mignon, maman ! C'est celui-ci qu'il nous faut ! »

Ils achetèrent le chiot et le gardèrent chez eux en attendant la date de l'anniversaire. Le grand jour arriva enfin. Ils mirent le petit chien dans une boîte à cadeaux trouée afin qu'il puisse respirer. Ils décidèrent de l'offrir à Bob le plus vite possible, car ils ne voulaient pas le laisser trop longtemps à l'intérieur. Lorsque l'oncle de Julia souleva le couvercle et vit sortir la tête du petit chien, il était fou de joie.

« Il te plaît ? » demanda sa nièce.

« Il est magnifique, » s'exclama Bob, « et je lui ai trouvé un nom qui lui ira parfaitement. Je vais l'appeler ... Chaussette ! Ca lui va comme un gant, non ?

- C'est parfait, » répondit Julia. « Ouvre les autres cadeaux maintenant.

- Oui, bonne idée ! »

Il eut un porte-clés, une boîte de chocolats et beaucoup d'autres babioles inutiles.

Franklin fut bien gâté également.

En fin d'après-midi, la petite troupe décida d'aller se balader dans un parc animalier. Le soleil brillait de mille feux ; c'était la journée idéale pour une promenade en famille. Julia emmena son appareil-photo pour immortaliser ces instants de bonheur.

Ils allèrent dans une petite réserve où se trouvaient cerfs, sangliers, lapins et poules. Bob repensa alors à sa vie sauvage. Mais soudain, en regardant dans l'enclos des lapins, il en vit un qui peinait à se déplacer. Alors, il alla prévenir un responsable de l'entretien. L'homme répondit sèchement :

« Ben, qu'est-ce que vous voulez que ch'fasse, moi ? J'suis pas vétérinaire !

- Mais enfin, vous pouvez quand même regarder ce qu'il a, non ?

- Oh ! J'suis pas payé pour ça, moi ! »

Bob ouvrit la porte de l'enclos et pénétra à l'intérieur où Julia le suivit. Il prit le rongeur dans ses mains, sortit et le posa sur un banc. Il s'apprêtait à le soigner, quand l'homme d'entretien vint vers lui pour lui expliquer qu'il n'avait pas le droit de faire cela. Bob bouillonnait intérieurement, mais il continuait à rester poli. Il lui répondit que, de toute façon, s'il ne s'occupait pas de lui, personne ne le ferait. Alors, l'employé se résigna et le laissa faire. L'ancien ermite repéra tout de suite le problème : le lapin avait une petite blessure à la patte, sans doute due à

un fil barbelé. Bob lui fit un pansement et remit la petite bête dans son enclos. Puis il quitta le parc, furieux. Sur le chemin du retour, il prit enfin la parole :

« Non mais c'est incroyable, ça ! Cet homme aurait laissé le lapin souffrir si je n'avais pas été là ! »

Personne n'osait dire un mot, sauf Julia, bien sûr, qui lui répondit :

« Oui, tu as raison ; c'est vraiment n'importe quoi !

- Enfin quelqu'un qui est d'accord avec moi ! »

Puis, chacun rentra chez soi. De retour au château, Julia fit part à sa mère de ses inquiétudes au sujet de son oncle. Selon elle, il n'arriverait pas à s'occuper de son chien. De plus, elle pensait qu'il était trop souvent seul et que c'était mauvais pour sa santé. Sa mère l'interrompit et lui expliqua que Bob arrivait très bien à se débrouiller seul, que c'était son mode de vie. Contrairement à sa fille, Valérie était très confiante quant à l'avenir de Bob.

Puis, Julia aborda un autre sujet. Elle demanda à sa mère si elle pouvait inviter Bruno quelques jours. Elle accepta, mais seulement pour une journée, car Franklin et elle s'étaient mis d'accord sur le fait qu'elle ne devait pas inviter de garçons à dormir à la maison. Julia se précipita alors sur le téléphone et appela son ami. Bruno demanda à sa mère s'il avait sa permission. Au départ, elle n'était pas d'accord, car les deux familles ne s'entendaient pas vraiment. Mais finalement, elle prit conscience que son fils n'avait rien à voir avec toutes ces histoires. Elle le laissa donc aller chez son amie.

L'après-midi même, ils étaient tous les deux chez Julia, dans le grand salon. Ils jouaient à un jeu de société et riaient de bon cœur. Malheureusement, Bruno devait rentrer chez lui à 18h30 et l'heure du départ approchait à grands pas. La mère de Julia décida de le ramener chez lui. Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, la mère de Bruno sortit.

« Merci, c'est gentil à vous de l'avoir reconduit.

- De rien », répondit la mère de Julia.

La conversation fut brève, étant donné la relation qu'elles entretenaient.

A son retour chez elle, Julia ne se sentait pas très bien. Elle s'allongea sur le sofa et demanda à sa mère de lui préparer un cachet. Soudain, elle devint toute pâle. Elle courut aux toilettes pour vomir. Dans trois jours, c'était la rentrée des classes et sa mère s'inquiétait qu'elle soit souffrante. Julia s'apprêtait d'ailleurs à rentrer en terminale.

« Julia, ce serait dommage que tu sois malade pour la rentrée ! Cette année est très importante, fit Valérie.

- Je sais. J'ai dû attraper un coup de froid ; c'est pas grave.

- Tu veux que je prenne un rendez-vous chez le médecin ?

- Non. Ce n'est pas la peine, maman. »

Julia ne mangea pas ce soir-là et alla se coucher tôt. Le lendemain, elle se réveilla en meilleure forme, mais elle se sentait encore un peu fébrile. La rentrée était maintenant dans deux jours ; il était temps pour la jeune fille de préparer ses affaires d'école. Soudain, la sonnette de l'entrée retentit. Julia courut à la porte. Bruno éclata en sanglots quand il vit son amie sur le seuil.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-elle, inquiète.

« Je suis venu te dire au revoir, Julia !

- Mais qu'est-ce que tu racontes ?

- Je déménage en Angleterre.

- Mais c'est impossible !

- Mon père veut quitter la gendarmerie et construire une entreprise là-bas et il doit être sur place les premiers temps pour voir si ça marche. Je suis désolé. Au revoir, Julia ! Tu vas beaucoup me manquer ! »

Les deux amis se prirent dans les bras en pleurant.

La veille de la rentrée, Julia n'arrêtait pas de pleurer. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Bruno. Soudain, la sonnette retentit. Elle alla ouvrir, et Bruno apparut.

« Bruno ! » s'exclama Julia en lui sautant au cou.

- Je ne déménage plus, Julia, » dit-il avec un grand sourire.

« C'est génial ! Mais comment se fait-il ?

- Eh bien, pour créer l'entreprise, mon père devait faire un prêt. Mais la banque a refusé !

- Ouf ! » fit-elle avec un soupir de soulagement.

Ils passèrent l'après-midi ensemble. Le lendemain, c'était la rentrée. Les vacances étaient terminées, une nouvelle année allait commencer.

Cette année scolaire passa sans nouveau bouleversement. A nouveau, les congés d'été tiraient à leur fin. Encore une nouvelle rentrée qui se profilait...

Le premier jour de septembre, Bruno alla au café de la place avec son père. Celui-ci voulait lui annoncer quelque chose, mais ne savait pas comment le lui dire... Autour d'un rafraîchissement et d'une glace, cela passerait mieux...

« Bruno, il faut que je t'annonce quelque chose.

- Oui, je t'écoute ; on déménage encore ?

- Et bien, oui ! Je vais être muté dans le sud-ouest, vers Biarritz, à Anglet, près de « La Regina », la résidence secondaire des parents de Julia. Cela te fait plaisir ? J'ai pris un grade supérieur.

- Et nous partons quand ?

- Le mois prochain...

- D'accord... Je suis désolé, je dois tout de suite aller au château ; Bob m'attend. Alors à plus tard ! »

Le père de Bruno se demanda s'il avait bien fait d'annoncer ainsi cette mutation à son fils.

Arrivé au château, Bruno chercha Julia, mais ne la trouva pas. Il informa Bob qu'il allait bientôt déménager à côté de Biarritz. Ce dernier sembla complètement désespéré. Pour l'expliquer à la jeune fille, il décida de rentrer chez lui et de se connecter à Facebook : sans succès. Il lui laissa un message, puis essaya de la contacter par SMS, mais en vain.

Les parents de Julia l'avaient emmenée à Jondi, à la Maison d'Or, afin d'effectuer quelques emplettes. Elle aussi s'apprêtait à partir car elle avait été reçue au concours d'entrée à l'Ecole vétérinaire à Paris. Tel oncle, telle nièce ! De retour au château, elle alla dans sa chambre, le cœur gros à l'idée de quitter son univers, mais aussi Bruno (Elle ignorait encore son futur départ) et son oncle Bob qu'elle venait de retrouver depuis si peu.

Alors que Julia communiquait avec Bruno par webcam et que ce dernier venait de lui apprendre son proche déménagement, les parents du jeune homme firent irruption et sa mère lui demanda de bien vouloir cesser la conversation.

« Euh, oui, attendez deux petites minutes. Julia, je dois te laisser, mes parents sont derrière moi et ont apparemment quelque chose d'important à me dire. A tout à l'heure ! » s'excusa Bruno.

« Que se passe-t-il ? Ce n'est pas dans vos habitudes de venir dans ma chambre ?

- Nous savons, ta mère et moi, que c'est un grand changement, que tu seras loin de tes amis, de Julia... Alors nous voulions en discuter. »

Au même instant, Bruno reçut un SMS de son amie, lui annonçant que Bob voulait s'en aller retourner vivre au milieu des bois, qu'il fallait venir tout de suite. Une fois de plus, le jeune homme devait abandonner rapidement ses parents, ce qui ne fut pas simple...

Bruno tardait à venir et, malgré plusieurs SMS, la jeune fille décida de commencer les recherches, seule ; Julia chercha Bob partout où elle imaginait qu'il pouvait être : au Café des Chasseurs, au parc, dans l'église, vers l'école... Elle interrogea de nombreuses personnes qui, hélas, ne l'avaient pas vu. L'inquiétude prit Julia à la gorge, l'angoisse montait. Elle envoya un nouveau message à son ami afin qu'il vienne au château pour prendre les chevaux, ce qui leur ferait gagner du temps. Il la rappela.

« Allo, Julia ? Désolé...

- Bruno, tu vas bien ? Je n'ai pas le temps de parler, il faut que tu viennes au château !

- J'y suis.

- Pourquoi es-tu désolé, Bruno ? Tu m'inquiètes ! Viens aux écuries !

- J'arrive ! Ne bouge surtout pas et réfléchis à l'endroit où ton oncle pourrait se trouver.

- D'accord, à tout de suite ! »

Elle prépara la jument et le pur-sang. Sans même prendre le temps de discuter, ils filèrent à leur lieu de rendez-vous habituel et partirent pour la cabane de Bob. Une demi-heure s'était écoulée ; les deux amis avaient l'impression de tourner en rond : ils ne reconnaissaient plus la forêt très dense ; ils se retrouvèrent à nouveau au bord de l'eau sous les saules, près des tables de pique-nique. Ils surent alors quelle direction prendre. Bruno et Julia se demandaient si Bob ne leur cachait pas quelque chose.

En arrivant, ils remarquèrent les volets en bois ouverts ; ils regardèrent discrètement par les fenêtres pour essayer de voir ce que Bob faisait. La jeune fille toqua alors au carreau :

« Bob ! C'est Julia, ta nièce ; puis-je venir s'il te plaît ? »

Ils entrèrent alors dans la maisonnette... L'homme ne mentait pas ; il ne cachait rien du tout ; il voulait seulement passer un moment seul.

« Pourquoi es-tu parti si vite ? J'aurais aimé qu'on passe du temps ensemble avant que je parte. »

Bruno ne releva pas ce qu'elle venait de dire mais leva les yeux avec tristesse. Julia ne lui avait pas dit qu'elle allait bientôt partir pour Paris. Ils s'installèrent autour de la table que Bob venait de consolider, pour discuter de « la fugue » selon les termes de Julia.

« Je ne veux pas être seul avec tes parents ; je préfère rester seul ici dans un environnement que je connais et où je suis à l'aise. La nature me manque.

- Oui, je comprends, mais reste à distance raisonnable du château pour t'occuper du second poulain qui est né il n'y pas longtemps, car il commence à savoir marcher. Si tu veux je pourrais te le confier quand je serai partie. »

Le samedi qui suivit, Bruno et Julia rendirent visite à Bob.

« Bonjour, Bob. Papa et maman m'ont chargée de venir pour te proposer de financer un agrandissement de ta cabane.

- Oui, j'aurais besoin d'une plus grande chambre et d'une climatisation » répondit Bob avec ironie. « Tu les remercieras de ma part, mais c'est bon, je n'ai besoin de rien.

- D'accord, c'est comme tu veux. Nous sommes aussi venus pour te demander de nous accompagner à la Maison d'Or. Nous allons faire les nouvelles boutiques, m'acheter des habits pour partir, et choisir de nouveaux meubles pour la chambre de Bruno...

- Oui, je veux bien... Mais, je vous préviens, ne me faites pas aller à Keia car leurs meubles ne me plaisent pas ! » ajouta-t-il, avec un petit sourire moqueur.

La sortie eut lieu l'après-midi même. Julia réussit à convaincre Bob d'accepter un téléphone portable afin qu'ils puissent communiquer ; l'ermite s'était dit que, de toute façon, il ne pourrait guère l'utiliser mais que cela pouvait tout de même lui servir en cas de besoin urgent.

Ils avaient un second rendez-vous, le surlendemain, au Café des Chasseurs, avec Romaric, de passage dans la région. Ils réussirent à convaincre Bob de venir avec eux, mais il avait déjà retrouvé son instinct d'ermite et ce fut difficile... Ils attendaient depuis une demi-heure en sirotant une limonade, mais sans vraiment parler car tous étaient tristes, sachant qu'ils allaient bientôt être séparés. Enfin, l'attendu arriva :

« Désolé, j'ai été coincé par une manifestation d'habitants qui ne veulent pas de l'implantation d'une décharge...

- Ah, je vais peut-être me rendre utile, » s'écria Bob, coupant la parole à l'homme au costume noir, qui ne pouvait pas comprendre ces propos...

Romaric leur annonça qu'il avait une nouvelle mutation et devait partir aux Etats-Unis, le mois prochain. Bob reparla de la liasse de lettres et expliqua les liens qui l'unissaient à Bernard, surtout leur même attachement à la nature.

Romaric leur avoua que, depuis des années, il croyait que son père adoptif ne l'aimait pas. Les lettres qu'il avait lues lui prouvaient pourtant le contraire. En effet, dans le paquet, certains courriers de Bernard étaient intacts, prêts à être envoyés, mais le garde forestier ne les avait pas postés. Romaric, ému et ravi, leur indiqua qu'il n'avait pas beaucoup de temps et qu'il voulait se recueillir sur la tombe de son père, avant de repartir. Julia, Bruno et Bob furent contents d'avoir pu redonner son sourire à Romaric qui les quitta, la conscience tranquille.

La période de vacances allait vraiment s'achever. Pour cette raison, Valérie et Franklin organisèrent une semaine où tout le monde fut réuni au château ; au départ, la proposition avait été une semaine dans la résidence secondaire de Biarritz, mais l'oncle avait refusé catégoriquement.

Julia offrit le poulain à Bob qui eut bien évidemment les yeux noyés de larmes.

Les deux jeunes gens finirent par s'avouer leurs sentiments.

Ils se promirent de se retrouver aux vacances de Toussaint qui leur permettraient d'être en congé ensemble.



Double enquête

classe de 4^{ème} DP 1 - lycée professionnel Saint Joseph

et

classe de 5^{ème} SEGPA - collège Gaston Roupnel



1

Le printemps s'annonce et des gammes de vert remplacent peu à peu les gris qui régnaient jusqu'alors. Toutefois, il n'empêche pas qu'il fasse encore froid. L'homme est habillé chaudement : gros pull, écharpe tricotée, bonnet de laine, une vieille veste. Des bottes, aussi, car il a beaucoup plu durant la nuit. L'homme marche sur le bas-côté de la route, l'air soupçonneux. Les semelles de ses bottes émettent un petit bruit de ventouse en s'enfonçant dans la terre gorgée d'eau.

La route décrit un large virage au milieu des bois. Pas un son, pas un cri animal, pas un bruit d'activité humaine. Soudain, le vrombissement d'un moteur rompt le silence. L'homme se serre sur le côté. Une grosse voiture noire surgit et fait gicler des gerbes d'eau sous ses roues. Une silhouette indistincte se dessine derrière le pare-brise embué. Un visage se tourne brièvement vers le marcheur intrigué. Le véhicule poursuit sa route, sans ralentir.

Par un layon tout proche, l'homme pénètre dans la forêt, ignorant la mousse épaisse au pied des arbres et le soleil caché par les nuages. Au bout d'un certain temps de marche, les taillis et les ronciers, les arbres et les fourrés ont fait place à une clôture qui semble vouloir stopper ses pas. L'homme tente le franchissement, d'abord par le bas mais il s'accroche le fond du pantalon dans le fil de fer barbelé, puis par le milieu, relevant un des fils d'une main et abaissant celui du dessous

de l'autre main. Il arrive à passer, non sans mal, mais s'accroche le second pied dans la clôture et se retrouve à genoux dans l'herbe mouillée.

Il se redresse sans difficulté et, une fois debout, se trouve face à face avec un individu dont il n'avait pas soupçonné la présence. Botté de caoutchouc, lui aussi, et coiffé d'un béret, le nouveau venu arbore une superbe moustache bien taillée. Son pantalon de toile kaki comporte de multiples poches dont certaines contiennent des objets indistincts. De larges épaules tendent sa veste en velours bleu. Il s'approche lentement, sans marquer d'hésitation.

L'individu à la veste de velours se fait passer pour un garde chasse privé. Il demande ses papiers à l'homme qui vient de se libérer des fils de clôture et les examine avec attention. Il a un peu de mal à cacher un air surpris, même inquiet, et lui dit que c'est un terrain privé et qu'aucune personne non invitée n'a le droit d'entrer dans cette propriété.

L'homme lui répond qu'il a le droit de se promener car il ne fait rien de mal. L'individu moustachu lui répond qu'il ne faut pas rester ici, sous peine de rencontrer des problèmes. Mais le promeneur ne tient pas compte de ses menaces et continue son chemin, d'un pas déterminé. Après quelques secondes de réflexion, le garde-chasse lui court après, sort son couteau et essaie de le frapper. L'homme esquive le coup et assomme son agresseur avec une grosse pierre qui avait la bonne idée de se trouver là.

Il s'enfuit puis, après une course d'une dizaine de minutes, arrive à l'entrée d'un bâtiment. Cette construction présente un aspect extérieur bien anodin. Mais le promeneur apparemment inoffensif en connaît l'affectation. Son but est atteint. La base secrète, enfin trouvée, va devenir sa cachette provisoire et son terrain d'investigations.

L'individu, ou plutôt Docteur Frank, a reconnu le nom sur la pièce d'identité et le visage lui est revenu en mémoire. L'intrus a combattu en Afghanistan avec lui. Celui-ci a été blessé par balle, alors il a dû quitter la zone de conflit et a passé plusieurs mois à l'hôpital. Un an plus tard, il a été forcé de quitter l'armée et, ce que Docteur Frank ignore, Tom s'est engagé dans la police scientifique.

Dans les locaux de la base, l'agent Tom se fait surprendre dans un bureau, en train de fouiller un dossier top secret. Il est fait prisonnier car il détient désormais des informations sur la base secrète et les résultats de recherches sur un gaz toxique qui pourrait anéantir de grandes populations. Tom a été choisi pour intercepter la formule de ce gaz mortel.

Des hommes le transportent dans une pièce sombre et l'attachent sur une chaise. D'autres hommes arrivent en blouses blanches, avec une seringue pour une injection d'un étrange sérum qui l'endort et lui fait perdre la mémoire.

Il se réveille quelques temps plus tard, toujours ligoté mais seul. Il ne se souvient de rien, mais comprend tout de suite qu'il est retenu prisonnier et qu'il lui faut s'échapper. La chaise n'est pas très solide. Il la bascule d'avant en arrière, des pieds gauches aux pieds droits ; elle produit plusieurs craquements, puis elle cède et se disloque. Le prisonnier se retrouve au sol où il finit de se libérer. Un gardien, alerté par le bruit, entre dans la cellule et le relève. L'agent Tom lui assène un violent coup de pied, lui vole sa matraque, puis prend la fuite.

Docteur Frank prend en chasse le fuyard qui se met à couvert derrière un arbre, et il lui tire dessus avec son fusil de chasse. Tom repart à toutes jambes. Il pense avoir semé son poursuivant. Il arrive à l'orée de la forêt, mais une balle le touche à la cuisse. Presque à bout de forces, il aperçoit un abri, un peu plus loin ; il reprend espoir. Il entre dans cette

cabane de chasseur, en espérant y trouver de quoi se soigner. Peu de choses dans l'abri : un vieux matelas, une casserole et des verres posés sur une caisse. Il saigne beaucoup ; il doit agir. Il s'allonge sur la paille et prend sa ceinture pour se faire un garrot.

La nuit commence à tomber. Il n'a plus le courage de repartir ; il va passer la nuit dans la cabane. Il s'endort.

2

Quelques heures plus tard, la lumière du jour se glissait sous la porte. Une silhouette féminine s'approche de lui, le secoue à plusieurs reprises et le questionne sur sa présence dans la cabane. Il était tellement épuisé qu'il ne l'avait pas entendue entrer.

« Monsieur. Monsieur, réveillez-vous. Que faites-vous, ici ?

- Que ... Qu'est-ce qu'il y a ? Qui êtes-vous ? » répond-il.

La silhouette se redresse et ouvre la porte pour laisser entrer plus de lumière. Le froid du matin entre également, finit par le réveiller et lui faire ressentir la douleur de sa blessure. L'inconnue se retourne vers lui, le dévisage et observe les traces de son passage. Elle remarque du sang sur le sol, à plusieurs endroits. Elle s'adresse à lui et le questionne encore une fois.

« Mais, vous êtes blessé ? Que vous est-il arrivé ?

- Je me suis blessé, mais tout va bien. Je peux savoir qui vous êtes ?

- D'accord, mais vous aussi, qui êtes-vous ? »

Ils se regardent mutuellement, en silence. Puis, Tom fait le premier pas et se présente sans dévoiler la raison pour laquelle il se retrouve ici.

« Je m'appelle Tom. Je faisais des études de terrain dans le coin pour une société immobilière ; j'ai fait une chute dans un profond fossé et je me suis blessé à la cuisse. Il m'était très

difficile de me déplacer. Quand j'ai vu cette cabane, j'ai compris que j'avais de la chance. Euh... Vous n'auriez pas à boire, par hasard ? »

Il espère qu'elle va croire son histoire. Il la regarde attentivement et remarque que c'est une belle jeune femme.

Elle ouvre son sac et sort une petite bouteille d'eau minérale qu'elle lui tend. Il la remercie et siffle la bouteille en un rien de temps.

« Je m'appelle Anna, je suis journaliste et j'enquête sur des événements qui se sont produits non loin d'ici. Quand j'ai vu cette cabane, je me suis dit qu'il fallait aller voir, à l'intérieur, si il n'y avait pas quelque chose d'intéressant. J'ai eu une bonne intuition, non ? Vous n'avez pas de téléphone, pour prévenir ? Personne ne s'est inquiété de votre absence ?

- J'ai certainement perdu mon téléphone lors de ma chute. Je suis en déplacement pour toute la semaine, personne ne m'attend », ment-il encore.

Il se tait un instant, mais ne peut s'empêcher de demander :

« Quand vous parlez d'événements, de quoi s'agit-il exactement ?

- Je ne peux pas en parler pour le moment. Je débute mon enquête. Ce ne serait pas très professionnel de tout dévoiler à un inconnu, non ?

- Sans doute », répond-il.

« Je vais vous emmener aux urgences. Votre blessure n'est vraiment pas belle. »

[Elle ne pouvait pas voir qu'il s'agissait d'une blessure par balle.]

« Ma voiture n'est pas loin. Et vous ? Comment êtes-vous venu ?

- La mienne n'est pas très loin d'ici, non plus, mais je suis bien incapable de conduire » répond-il sans vraiment savoir où il se trouve. « Je vous suis très reconnaissant de bien vouloir m'emmener aux urgences. »

Elle l'aide à se relever et lui propose de s'appuyer sur elle pour se déplacer jusqu'à sa voiture. Anna ouvre la portière droite et aide Tom à s'installer, après avoir reculé le siège du passager pour qu'il puisse étendre sa jambe blessée. Ils empruntent un chemin qui mène à la route départementale non loin. Quelques temps plus tard, ils arrivent en ville, puis aux urgences du CHU. Anna accompagne Tom à l'accueil. Une infirmière l'installe sur un lit mobile dans le hall où beaucoup de gens attendent déjà. Elle lui pose les questions de routine, prend ses coordonnées pour l'enregistrement et lui promet qu'un médecin va bientôt s'occuper de sa blessure qui a absolument besoin d'être soignée.

Tom fait un signe à Anna, restée près de la banque d'accueil. Elle s'approche. Il la remercie pour tout ce qu'elle a fait pour lui. Elle lui dit qu'elle repassera dans un moment car elle a quelque chose à faire pour son travail.

Dès qu'elle est partie, il demande à une employée s'il peut passer un coup de fil. Elle l'approche du combiné mural. Il compose discrètement le numéro du responsable de sa mission. « J'ai échoué », dit-il. Puis il explique, à voix basse, toute la situation. On lui répond que quelqu'un va venir le chercher dès qu'il sera soigné. Il raccroche et reste allongé, les yeux fermés.

Tom fait un rêve : il se remémore la guerre en Afghanistan. Tom est dans le 24^{ème} régiment de parachutistes. Il est à Kaboul. Il intervient dans une fusillade. Mais il est pris dans une embuscade. Il y a un échange de coups de feu entre les rebelles et les militaires. Une rafale de balles s'abat sur eux ; un tir l'atteint au genou. Un rebelle lance une grenade fumigène ; il ne voit plus rien. Tom tombe, il appelle à l'aide ses compagnons et l'un d'eux, Frank, vient le secourir. Il est transporté à l'hôpital militaire, puis opéré. On lui annonce qu'il ne pourra pas retourner sur le terrain et, deux mois plus tard, il

quitte l'armée. Il ne reverra plus ses compagnons d'arme. C'est un déchirement pour lui de devoir partir de cette façon. De retour en France, Tom reprend son ancien métier, commencé à la fin de ses études, dans la police scientifique.

Les rêves se mélangent, Tom est à nouveau près de la base secrète ; il a faim, car il n'a pas mangé depuis plusieurs jours ; alors il prend un verre sale qui est dans la cabane et le brise sur le sol. Il prend un tesson coupant et va dans la forêt chercher une bonne branche de chêne. Il retourne à la cabane et avec le tesson de verre, il taille le morceau de bois et lui fait un bout pointu pour aller pêcher. Cette méthode de harponnage, il l'a apprise à l'armée quand il était jeune. Dès qu'il arrive à la rivière, il enlève ses chaussures et se met pieds nus ; il attend qu'un poisson passe juste à côté de lui pour l'embrocher. Toc ! Il attrape un petit poisson et le mange cru. Après ce frugal repas, il part dans la forêt et entend un moteur, au loin. Il s'aperçoit, en approchant, que c'est un véhicule de type 4x4.

Surpris, il voit deux hommes qui sortent du 4x4 pour satisfaire un besoin pressant. Il n'y a pas une minute à perdre, il faut saisir l'occasion pour agir vite et bien ; il décide de prendre une énorme bûche pour les assommer. Les deux hommes, sans méfiance et le dos tourné, sont facilement neutralisés. L'agent Tom trouve les clés dans l'une de leurs poches et s'empare du 4x4. Il retourne, décidé, en direction de la base. La mémoire lui revient peu à peu ; le but de ses recherches aussi. Il faut découvrir ce qui se trame dans cette base secrète ; le danger est imminent et à l'échelle planétaire.

Il trouve des uniformes à l'arrière du 4x4. Tom décide d'en enfiler un ; il prend aussi un trousseau de clés, cela pourra peut-être servir, et un badge. Une fois à la base, il se dirige vers l'entrée où se trouvent deux gardiens de sécurité. Tom se fait contrôler ; les gardes le laissent passer. Il se dirige vers les

bureaux, entre dans l'un d'eux et cherche des indices dans les archives. L'un des dossiers est marqué « très important ». A l'intérieur, il découvre plusieurs informations sur le transport d'un gaz, et il lit qu'il va être effectué par tractopelle jusqu'à un aéroport...

Peu de temps après, il est pris en charge par un médecin qui le réveille et l'emmène dans une salle d'intervention.

3

Il est transporté, par des brancardiers, en direction du bloc. Il est ébloui par la puissance des lumières de la pièce. Deux infirmiers le déplacent sur la table d'opération et le préparent pour l'intervention. Un médecin s'approche et se présente comme l'anesthésiste ; il lui dit qu'il va l'endormir avec un produit léger. Tom se redresse et répond qu'il ne veut pas d'anesthésie générale mais plutôt locale. Cela ne semble pas poser de problème au médecin qui part remplacer l'anesthésique. Le chirurgien entre, se présente également et interroge Tom à propos de sa blessure qu'il trouve vilaine. Tom hésite un instant avant de répondre puis annonce qu'on a tiré sur lui avec une arme à feu de type militaire. Surpris, le chirurgien le regarde et fronce les sourcils.

« Avez-vous prévenu la police ? Si non, je vais devoir le faire. Nous sommes tenus de signaler ce genre de blessure.

- Oui. Un enquêteur doit me rencontrer ici même. Mais il n'est pas encore arrivé. »

Tom espère que le collègue de son organisation arrivera à temps afin de ne pas éveiller les soupçons du chirurgien. Il pourra bien dire qu'il est de la police.

L'anesthésiste est revenu et lui injecte un produit en haut de la cuisse. Quelques instants après, Tom ne sent plus la douleur de sa blessure. Le chirurgien s'affaire pour retirer la balle, Tom

entend tous les bruits de l'intervention sans rien ressentir physiquement.

Il se détend, la journée passée lui revient en mémoire : c'était un véritable fiasco ! À l'heure qu'il est, les terroristes ont certainement renforcé leur sécurité et pris des mesures pour protéger la production du gaz. Les chances d'obtenir de nouvelles opportunités pour approcher la base sont vraiment bien maigres.

Il faut changer de stratégie. Soudain, il repense à Anna. Est-ce vraiment le hasard qui les a fait se rencontrer dans cette cabane perdue au milieu des bois ? C'est peu probable. Est-elle vraiment celle qu'elle dit être ? C'est à éclaircir et à confirmer.

Une infirmière entre dans la salle et annonce au chirurgien qu'un homme souhaite s'entretenir avec le blessé.

« C'est doute un policier, » répond-il. « Ils n'ont pas traîné. »

Puis en s'adressant à l'infirmière mais sans la regarder, car il était en train d'extraire la balle, il dit :

« Répondez à cette personne que nous avons bientôt fini et qu'il pourra s'entretenir avec le blessé d'ici une vingtaine de minutes. Je suis bien content qu'il soit là, je n'aurai pas toute cette paperasse à remplir ! »

Il extrait la balle et la montre à Tom. « C'est une munition de guerre », ajoute-t-il. « Pourtant, il n'y a pas de guerre sur notre territoire. Vous avez de la chance, elle n'a pas causé de plus graves dégâts pour votre jambe. Vous pouvez vous estimer heureux. Je repasserai vous voir plus tard, mon assistante va recoudre cette plaie ». Il quitte la pièce.

Quelques instants après, ses soins sont terminés, Tom est transporté dans une chambre qui a plusieurs lits inoccupés.

Une aide-soignante vient lui apporter un plateau repas. Cela tombe bien, il est affamé.

On frappe à la porte. Le collègue de Tom entre et s'approche de lui. Il n'a pas l'air enchanté. Sergio Ventura est son nom. Tout comme Tom, c'est un homme de terrain, mais pas un scientifique. Ils ont fait quelques missions ensemble et Tom a été sous ses ordres. Ce n'était pas quelqu'un de causant mais il était très efficace. Ils échangent une bonne poignée de mains d'hommes !

Sergio prend une chaise, sort un dictaphone de sa poche, le met en route et le pose sur le meuble de chevet.

« Raconte-moi tout. Je veux tous les détails. »

Tom raconte son intervention, depuis le début, sans oublier la rencontre avec Anna et l'enquête qu'elle n'a pas voulu révéler. Quand Tom a fini de parler, Sergio Ventura arrête son dictaphone et le range dans sa poche. Sans rien dire, il se lève, s'approche du téléphone de la chambre et note le numéro.

« Je t'appelle dans pas longtemps. Ne bouge pas d'ici », dit-il en quittant la pièce.

Tom n'a pas le temps de réagir qu'il est déjà parti. « Je ne le comprendrai jamais », se dit-il. Il se sent fatigué et s'endort très rapidement. Où son esprit s'en va-t-il divaguer ?

Il est à nouveau au bloc opératoire. Le médecin lui fait une piqûre et l'endort. Il regarde sa jambe et s'aperçoit que la cause de la blessure est une balle. Un des chirurgiens arrive à l'accueil et téléphone au poste de police pour prévenir qu'un homme vient d'être admis aux urgences avec une balle dans la jambe. Les policiers lui demandent le nom et le prénom du blessé ; ce dernier est incapable de donner quelques précisions, car il est sur la table d'opération. Le policier dit au médecin qu'il sera sur place dans une vingtaine de minutes.

Les policiers arrivent à l'hôpital, entrent dans le bâtiment et vont directement au bloc opératoire. Ils regardent par la vitre de la porte du bloc et voient que Tom est toujours sous anesthésie. Les policiers prennent un café en attendant la fin de l'intervention chirurgicale. Tom se réveille et, à travers la vitre, voit les policiers, de dos et accoudés au comptoir de l'accueil. Il décide de s'habiller avec la blouse et le pantalon laissés par un chirurgien, sort du bloc par une petite porte de service, quitte discrètement l'hôpital... et de rend sur le parking.

L'un de ses collègues l'attend devant l'hôpital. Tom s'approche du véhicule et monte. Il aperçoit, au loin, un véhicule de type 4x4 avec un sigle sur la portière. Ce sigle lui rappelle quelque chose ; il ressemble au sigle de la base : deux lances croisées avec un éclair au milieu. Tom demande à son collègue de le déposer vers la base ; celui-ci accepte et lui demande comment s'est passée l'opération. Tom lui répond que ça a été mais la douleur s'est faite sentir dès le réveil ; cependant, il faut qu'il quitte les lieux pour échapper à la surveillance des policiers.

En sortant du parking, Tom voit que le véhicule les suit. Au bout d'environ dix minutes, Tom demande à son collègue d'accélérer, mais le 4x4 les suit toujours. Tom demande à son collègue de tenter de le semer. Il profite de la circulation dense pour tourner dans une ruelle. Ils voient le 4x4 qui traverse le carrefour, à toute vitesse, sans les voir. Tom et son chauffeur reprennent la route de la base. Son collègue le dépose tout près de son objectif. Tom voit au loin, cachée derrière des arbres, la voiture d'Anna, la portière côté conducteur ouverte. Il s'approche et découvre, sur le siège avant, son portable et son portefeuille. Tom comprend qu'Anna a été enlevée.

La sonnerie du téléphone le réveille. Il met un temps à comprendre où il se trouve ; il prend le combiné.

« C'est moi », entend-il. Il reconnaît la voix de Sergio Ventura. « Ta journaliste, elle est vraiment journaliste. Elle a peut-être des infos qu'on n'a pas. Le patron veut que tu la revoies et que tu obtiennes sa confiance. On n'a pas beaucoup d'alternatives. C'est une piste qu'il faut explorer. Je te fais livrer, à l'hôpital, un téléphone portable et du petit matériel de surveillance. Rappelle-moi, depuis le portable, quand tu les auras reçus. Tu auras de nouvelles instructions. » Il raccroche.

On frappe à la porte. C'est Anna. Elle entre, en souriant. Il répond à son sourire. Il est même content de la voir. Vraiment. Elle demande des nouvelles de sa blessure puis ils échangent quelques banalités. Tom la remercie encore pour tout ce qu'elle a fait et il lui propose de se revoir dès qu'il ira mieux. Si elle connaît un bon restaurant, il se fera un plaisir de l'y inviter.

Soudain, le chirurgien entre. Il est suivi de deux assistants.

« Comment vous sentez-vous ? » lui demande-t-il.

Il n'a même pas le temps de répondre. Le chirurgien s'adresse maintenant à Anna.

« Êtes-vous sa femme ? Si c'est le cas, je vous conseillerais de bien surveiller votre mari. Quand on voit la balle que j'ai retirée de sa jambe, on se dit que la vie n'est pas aussi tranquille qu'on le pense. Il a eu beaucoup de chance. »

Anna ne peut cacher son étonnement, elle s'apprête à intervenir mais le chirurgien ne lui laisse pas le temps.

« Les indicateurs sont bons. Vous pourrez sortir dans une heure. Madame peut certainement s'occuper de vous », dit-il en interrogeant Anna du regard. « Prenez soin de vous ! »

Il quitte la pièce, suivi des deux assistants.

« Une balle ? Vous m'aviez dit que vous vous étiez blessé en tombant dans un fossé ! Vous avez rencontré des chasseurs ? Cela m'étonnerait, car là où je vous ai trouvé, c'est une zone privée et protégée. Je sais que la chasse y est interdite. »

Tom est gêné. Il faut qu'il la rassure. Il lui raconte le déroulement des événements mais sans dévoiler sa véritable fonction et sans raconter le but de sa visite dans la base. Les choses avaient mal tournées quand il s'était approché d'un peu trop près d'une propriété. Un ou plusieurs hommes en étaient sortis en courant, les armes à la main. Il avait pris peur et s'était enfui à toute vitesse. Ses poursuivants avaient fait feu et une balle l'avait atteint à la jambe.

« J'ai réussi à les semer, je ne sais pas comment. J'ai bien couru une dizaine de minutes et j'ai trouvé cette cabane perdue au milieu des bois. La suite, vous la connaissez. C'est pour cette raison que je vous ai demandé sur quoi vous enquêtiez. Je crois qu'il se passe de drôles de choses dans cette propriété. Si vous voulez mon avis, je pense que c'est un lieu de production ou de trafic de drogue qui appartient à la mafia. En tout cas, ils n'avaient pas de chien. Je ne serais certainement pas en train de vous causer à l'heure qu'il est. C'est étrange, non ? De ne pas s'aider de chiens pour protéger un endroit. Il doit y avoir une bonne raison. »

Tom s'arrête de parler, admire à nouveau le visage de la belle Anna et espère avoir été convaincant. Il est devenu adroit pour inventer des histoires qui tiennent la route.

« Par miracle, vous êtes arrivée... Grâce à vous...

- Vous revenez de loin. Votre mésaventure confirme les doutes que j'avais à propos de cet endroit. »

Elle regarde sa montre.

« Je reviens vous chercher dans une heure. Je vous invite à manger chez moi. Je vous réserve une chambre dans un petit hôtel qui se trouve dans ma rue. »

Elle se lève et s'en va.

Une aide-soignante lui apporte un sac de voyage qui vient de lui être porté par un coursier. Il l'ouvre et sort le téléphone portable. Il compose le numéro codé de Sergio Ventura et

l'informe de la suite des opérations. Il a réussi à mettre Anna en confiance. Ils doivent se retrouver.

Sergio lui liste les nouvelles instructions : essayer d'obtenir des informations précises auprès d'Anna et mettre le téléphone de son bureau, au journal, sur écoute à l'aide du matériel de surveillance. Son fixe et son mobile l'y sont d'ores et déjà. Tom raccroche, se lève et enfle ses vêtements. Ils ne sont pas présentables. Il trouve quelques centaines d'euros dans une des poches du sac. Il pourra certainement faire quelques achats. Il quitte la chambre et se rend à l'accueil. On lui dit que tout a été réglé, quand il interroge une secrétaire au bureau des sorties. Sergio est vraiment très efficace.

Il patiente quelques instants et Anna est déjà de retour. Elle vient à sa rencontre dans la salle d'attente.

« Si vous êtes prêt, on y va », lui dit-elle.

Elle remarque le sac.

« Vous n'aviez pas de sac quand je vous ai conduit ci ?

- Oh ! Ils en vendaient dans la boutique de l'hôpital. J'ai fait quelques achats. »

Ils montent dans la voiture d'Anna et quittent le CHU.

4

Anna et Tom se rendent à l'hôtel où la chambre de Tom a été réservée. Tom doit, en effet, déposer le sac qu'il avait à l'hôpital ; il serait un peu louche de l'emmener chez Anna. De toute façon, le matériel qu'il contient, pour les écoutes téléphoniques, ne servira que quand Tom aura persuadé Anna de visiter son bureau au journal. Il pourra alors obtenir des informations.

Au bout d'une dizaine de minutes, le trafic étant assez fluide, à cette heure-là en ville, ils arrivent à l'hôtel. Pendant qu'Anna règle la nuitée, elle veut que Tom soit son invité, Tom monte, à l'étage, voir la chambre.

La chambre n'est pas très grande, un lit qui a déjà bien vécu et une décoration qui date des années soixante-dix. Peu importe, il a, avant tout, une mission à mener à bien. Tom pose son sac. Il conserve juste une toute petite boîte, dans sa poche. Il jette un coup d'oeil sur son image dans la glace de la salle de bain. Il s'est connu une plus jolie figure ; il espère qu'elle n'effraie pas trop Anna.

Au bas de l'escalier, Anna l'attend avec un regard mi-amusé, mi-déçu : « Je suis désolée, je m'attendais à mieux comme hôtel ; l'endroit est vraiment sinistre. J'ai fait la réservation par téléphone ; vous ne m'en voulez pas ?

- Non, bien sûr ! » répond Tom

Ils reprennent la voiture, pour se rendre chez Anna. Quelques instants plus tard, l'auto s'arrête devant l'immeuble d'Anna. Elle habite une résidence qui compte une dizaine d'appartements. Il commence à être tard, le lieu est silencieux. Lors de leur montée d'escalier, la lumière s'éteint. Au moment où Anna appuie sur l'interrupteur, ils croisent un homme qui dévale les marches ; il porte un sweat à capuche et leur marmonne un « bonsoir ».

Sur le seuil de son appartement, Anna semble hésitante.

« Ah zut ! Je ne retrouve pas mes clefs, » dit-elle, en fouillant dans son sac.

« Attendez un instant, » lui répond Tom, « je crois qu'elles pendent, à califourchon sur la poche droite de votre manteau.

- Merci ! Je suis très étourdie en ce moment. C'est cette enquête qui me perturbe. »

Elle ouvre enfin.

« Bon, entrez, je vous en prie. Mettez-vous à l'aise, faites comme chez vous. Asseyez-vous dans le salon, c'est plus confortable.

Une fois dans le salon, Anna jette un coup d'oeil rapide mais efficace sur la pièce. Tom l'imité, mais de manière discrète. Il aperçoit cependant, par une porte entrouverte, comme son hôtesse, la vitre cassée d'une bibliothèque ; il ne pose pas de questions, pas encore.

Anna propose à Tom de s'installer dans le canapé pendant qu'elle va préparer à manger. Anna en profite pour aller inspecter son bureau ; elle s'aperçoit qu'une clé USB de son ordinateur a disparu ; cette clé qui contient des photos de la base, dans la forêt, et des fichiers très importants était posée sur le rayonnage supérieur de sa bibliothèque.

Pendant ce temps, Tom regarde le journal télévisé. Le présentateur révèle que des menaces terroristes ont été envoyées à différents pays. Les gouvernements concernés mettent en place tous les moyens possibles pour découvrir

leur origine. Tom reste calme, mais son cerveau bouillonne. Il faut agir vite, les choses s'accélèrent...

Tom jette un coup d'œil autour de lui, et trouve que l'appartement est bien décoré mais un peu désordonné. Anna doit être une femme très occupée par son travail. Il s'assied. Anna revient de la cuisine, avec un plateau qui contient le couvert et le pose sur une table ronde.

« Voulez-vous boire un apéritif ? » lui demande-t-elle.

- Oui, pourquoi pas ?

- Je n'ai que de la vodka ou du vin blanc.

- Cela serait plus raisonnable de prendre du vin blanc, plutôt que de la vodka. »

Elle apporte une bouteille, verse le vin dans deux verres et s'installe en face de lui.

« Je vais mettre le couvert.

- Je peux vous aider, si vous le souhaitez.

- Non, je vous remercie. Ce n'est pas la peine. On peut se tutoyer, si vous voulez » lui dit-elle.

« Eh bien, c'est d'accord, Anna. Je suis content de faire ta connaissance. »

Elle sourit. Ils discutent un moment, puis s'installent à table.

Anna avait préparé une sauce bolognaise et des spaghettis.

« C'est une très bonne idée, on se croirait en Italie. Tu es d'origine italienne, Anna ?

- Oui, mes parents sont italiens, mais je suis née en France, à Dijon. J'ai appris la cuisine italienne avec ma mère qui est plutôt douée. »

Quelques instants plus tard, Tom lui demande, enfin, ce qu'elle sait sur cette mystérieuse propriété.

« Je te dirai tout ce que tu veux, si tu me dis qui tu es, vraiment. J'ai du mal croire que tu travailles pour une agence immobilière qui fait des études de terrain dans cet endroit sinistre. »

Tom est embarrassé. Il la regarde attentivement et, finalement, lui raconte toute la vérité ou presque.

« Je m'en doutais » répond-elle. « Quelque chose me disait que je pouvais te faire confiance. Je ne sais pas pourquoi... Tu n'as pas une tête de bandit.

Tom commence à lui poser des questions :

« Connais-tu des choses sur le Docteur Franck ? »

Anna répond sur un autre sujet.

Tom demande : « Où sont les toilettes s'il te plaît ? »

Anna répond : « C'est au fond du couloir, deuxième porte à gauche. »

Il en profite, alors, pour faire un tour dans le bureau d'Anna ; il observe la vitre cassée de la bibliothèque, puis retourne à la salle à manger. En arrivant dans la pièce, il dit :

« J'ai été curieux, j'ai jeté un œil dans ton bureau et j'ai remarqué la vitre cassée de la bibliothèque. Tu t'es fait cambrioler ?

- La salade de roquette est-elle bonne ? » demande Anna.

« Tu ne réponds pas à ma question », lui dit Tom

« Comment trouves-tu l'assaisonnement ? » reprend Anna.

« Bon, maintenant, dis-moi la vérité : que signifie la vitre cassée ?

- Veux-tu encore un peu de vin ?

- Pourquoi la vitre est-elle cassée ? Et est-ce que tu sais ce qui a été volé ? » lui demande Tom.

« Non, je ne sais pas » répond Anna, d'une voix peu convaincante.

« Dis la vérité, maintenant, s'il te plaît !

- Bon !... La vitre a été cassée et on m'a volé quelque chose d'important qui m'appartient, désormais, et qui appartenait à mon père, auparavant.

- Qu'est ce qui a été volé ? Peux-tu me le dire ? » insiste Tom.

« Ce qui a été volé... C'est une clé USB contenant des informations sur la base secrète et sur le Docteur Franck. C'est aussi pour ça que mon père a été tué !

- Ton père a été tué, car il cherchait des informations sur la base ?
- Oui ! »

Anna explique à Tom que son père était un grand chimiste qui avait obtenu plusieurs prix. Il était employé par le gouvernement pour inventer un gaz mortel, utilisable en cas de guerre. Mais, actuellement, invention seulement à titre expérimental ; le but n'était pas de s'en servir.

Le Docteur Franck avait été informé de ses recherches et avait enlevé le père d'Anna, pour qu'il lui livre la composition de ce gaz. Il souhaitait s'en servir contre des civils. Son père avait vite compris les intentions du Docteur Franck. Il avait pu échapper à ses ravisseurs, mais en ayant pris soin de prendre des photos de la base et du matériel qu'ils avaient. Tous ces indices avaient été enregistrés sur la fameuse clé USB qui a été volée. Il avait eu le temps de la donner à sa fille. Puis son père a disparu. Tom propose à Anna de tout raconter à son patron ; elle accepte et ils deviennent donc équipiers, dans cette affaire.

« Ces secrets, sur la clé, viennent de l'activité de ton père. Et toi, que sais-tu ? Comment t'es-tu intéressée à cette affaire ?

- Un peu par hasard, figure-toi. Il y a bientôt deux ans, un riche homme d'affaires russe, Vladimir Borgadchov, s'est installé en ville. La nouvelle avait été annoncée par la radio et les télévisions.

- Qu'est-ce qui pouvait bien pousser cet homme à venir s'installer dans la région ?

- Il avait l'intention d'investir dans l'usine de retraitement de papier de la ville, de la restaurer, de la remettre en route et de créer des emplois dans la région.

- L'usine était là où je me suis fait tirer dessus ?

- Oui, tout à fait. Au bout de huit mois, rien n'avait été fait pour l'activité de l'usine et les emplois promis. Puis, on a remarqué, en ville, beaucoup d'allées et venues bruyantes, surtout la nuit, de gens venus travailler pour Borgadchov. Tous étaient

étrangers, ne parlant pas le français. Ils échangeaient, entre eux, en anglais ; ils semblaient tous être de nationalités différentes. Un certain Docteur Franck, français, les accompagnait et leur servait d'interprète. Évidemment, quand ces hommes venaient en ville, c'était pour boire de l'alcool et tu en imagines bien les conséquences : les principaux bars de la ville sont devenus des lieux de bagarres et de problèmes. Étrangement, la police intervenait sans jamais ennuyer les nouveaux venus.

Une nuit, un homme est mort, au cours d'une bagarre, et la police déclara qu'il avait succombé à cause de la trop grande quantité d'alcool qu'il avait bue. Mais, quelques temps plus tard, des langues se délièrent progressivement et on parlait de plus en plus d'une agression très violente qui aurait causé son décès. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'enquêter, pour savoir ce qui s'était réellement passé. Quand la police m'a empêchée d'accéder au dossier médical du mort, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de louche. C'est alors que j'ai orienté mon enquête vers Borgadchov et ses hommes. J'ai commencé à constituer un dossier sur eux et je peux te dire que ce n'est vraiment pas bon. Mais, tu dois savoir ça, mieux que moi, non ? »

Tom est stupéfait. Il ne répond pas tout de suite.

« Ton dossier est-il ici ?

- Tu rigoles ? Il est dans un coffre, au bureau de direction du journal.

- J'aurais bien voulu recouper mes infos avec les tiennes. C'est dommage. »

Anna regarde sa montre et dit :

« Il reste un quart d'heure avant la fermeture du journal. Tu veux qu'on aille voir, il y en a pour cinq minutes en voiture.

- C'est d'accord. »

Quelques minutes plus tard, ils sont dans la voiture. Il fait nuit. Anna l'emmène au journal. Ils saluent le gardien de nuit, qui ne leur pose aucune question.

Anna mène Tom à son bureau et lui dit de l'attendre là. Elle prend une clé dans un tiroir.

« Je vais chercher le dossier dans le coffre. Je ne serai pas longue. »

Tom se dit qu'il a vraiment de la chance. Il se dépêche de sortir le petit matériel de surveillance et de coller le mouchard sous le téléphone avec une pâte qui ressemble à du chewing-gum. Il est heureux d'avoir gardé ce matériel microscopique dans sa poche, car son sac est à l'hôtel ! Aussitôt fait, il envoie un texto à Sergio Ventura pour lui dire de surveiller les communications d'Anna, depuis son bureau. Ventura lui répond illico par un autre texto.

« Appelle le n°0606454506 avec le téléphone espionné, pour qu'on fasse un test. »

Tom prend le combiné et compose le numéro donné par Ventura. Une voix bien connue lui répond et lui demande de parler au moins une minute, pour le test.

Anna revient avec un dossier. Elle le regarde, légèrement surprise. Il lui explique sans masquer le micro du téléphone, que la batterie de son téléphone portable est déchargée et qu'il s'est permis de passer un appel.

« Il n'y a pas de problème, » lui répond-elle.

« Bon, est-ce que c'est ok, maintenant ? » dit-il, au téléphone.

- ...

- Tu as pu obtenir ce que tu voulais ?

- ...

- On se rappelle demain, dans la matinée. Je suis logé à l'hôtel... Euh... Anna ? À quel hôtel suis-je logé ?

- Hôtel Europe, chambre 24.

- Tu as entendu ? » demande-t-il à Sergio Ventura. Il repose le combiné.

« J'ai fait quelques photocopies du dossier, mais les originaux restent ici, par sécurité. Tu pourras étudier le dossier, à l'hôtel. Je suis fatiguée, maintenant. Il faut que j'aille me coucher, car j'ai une bonne journée, demain. Je te dépose à l'hôtel ? D'accord ?

- Bien sûr, je suis fatigué aussi. »

Ils redescendent à la voiture.

Peu de temps après leur départ, un gros 4x4, noir métallisé et aux vitres teintées, les suit très discrètement. Sur une des portes avant, on peut voir un dessin qui représente deux lances argentées croisées et un éclair d'or qui les traverse.

5

Tom et Anna qui n'ont pas remarqué qu'ils sont suivis, s'arrêtent devant l'hôtel. Le 4x4 s'arrête également, mais une trentaine de mètres avant eux. Tom discute encore un peu avec Anna, il a le dossier à la main. Ils se séparent au bout de quelques instants et Tom fait un dernier signe de la main à Anna. Il jette un coup d'œil en direction du 4x4, mais sans s'attarder. Il entre dans l'hôtel.

Le 4x4 redémarre et vient se garer à la place de la voiture d'Anna. Ses occupants ont eu le temps d'apercevoir le dossier que Tom tenait à la main.

À peine rentré dans sa chambre, Tom examine le dossier. Il est impatient de se plonger dans la lecture de ce dossier photocopié par Anna. Que va-t-il apprendre?... Plusieurs notes font référence à un homme d'affaires russe. Il fait le lien. C'est Vladimir Borgadchov. Tom, lui aussi, avait enquêté sur Borgadchov et sur ses affaires louches. Il avait des pistes, mais rien de concret, juste que le repreneur de l'usine de papier vendait des armes. Ses clients n'avaient pas été retrouvés.

Il décide de prendre chaque page en photo à l'aide de son téléphone portable. Il les transmet aussitôt à Sergio. Celui-ci lui répond, peu de temps après, qu'il a lancé des recherches à propos des hommes cités dans le dossier et qu'il lui souhaite bonne chance pour la suite. Tom se couche et essaie de s'endormir.

Entre une heure et deux heures du matin, Tom n'arrive toujours pas à trouver le sommeil. Il entend des pas dans le couloir. Il voit un rayon de lumière sous la porte d'entrée de sa chambre. Quelqu'un vient d'allumer la lumière du couloir. C'est certainement un client qui rentre tard ; mais les pas s'approchent de sa chambre et s'arrêtent. Un long moment de silence est interrompu par un bruit étrange à sa porte, comme si une personne essayait de crocheter sa serrure.

Il se lève rapidement et regroupe le couvre-lit et un des deux oreillers sous les couvertures, pour simuler sa présence dans le lit. Il se cache entre l'armoire et le mur, et retient sa respiration quand un individu entre rapidement et discrètement dans la chambre. Tom voit alors un bras armé d'un silencieux se diriger vers le lit et il entend deux bruits sourds. L'homme a fait feu. Instantanément, Tom quitte sa position et assène, de ses deux poings joints, un violent coup derrière la nuque de l'intrus. Celui-ci pousse un gémissement et s'effondre sur le sol, à proximité du lit. Pour être sûr de le neutraliser, il le frappe à nouveau à la nuque, à l'aide de son coude et s'appuyant de tout son poids. En fouillant dans les poches de l'homme à terre, il trouve une cordelette et s'en sert pour lui lier les poignets. Il récupère l'arme tombée.

Il s'agit maintenant de réfléchir rapidement et efficacement. Cet homme-là, n'est certainement pas venu tout seul. Il s'approche de la fenêtre, sans allumer la moindre lampe, et écarte légèrement les double rideaux qui font office de volets. Il scrute la rue et ses yeux s'arrêtent sur une faible lumière qui vient d'apparaître dans le gros 4x4 noir. Au même moment, il entend le vibreur d'un téléphone portable. Il réalise qu'il s'agit de celui de l'homme qui est à terre, toujours inconscient. Il refouille ses poches, trouve un téléphone à clapet, l'ouvre et constate avec soulagement qu'il s'agit d'un texto.

« *Alors ?* » demande le message affiché sur l'écran du portable.

« *C fait. Je cherche le dossier. J arrive* » répond Tom en espérant ne pas intriguer le destinataire.

Il s'habille rapidement et compose le numéro de Sergio Ventura depuis son propre portable.

« J'ai besoin d'aide », lui dit-il. Il lui raconte la situation et décrit le 4x4 garé dans la rue.

« On s'en charge », répond Sergio. « Dès qu'on est près de la cible, je t'appelle. Il faudra que tu fasses diversion pour qu'on puisse intervenir rapidement. Tu enverras un message pour occuper le chauffeur et on en profitera pour le neutraliser ».

Tout se passe comme prévu. Dans la rue, Sergio Ventura arrive vers l'hôtel. Comme convenu, Tom envoie un texto au complice de l'homme à terre, annonçant qu'il a enfin trouvé le dossier et qu'il descend immédiatement.

« *Ce n'est pas trop tôt !* » répond le complice.
« *Dépêche-toi, on n'a pas que ça à faire. Il faut aller chez la fille maintenant* ».

Tom reste un moment sans voix, car il ne s'attendait pas à cela. Il s'approche de la fenêtre, écarte les rideaux et observe la situation. Les hommes de Sergio sont en place. Tom envoie un dernier message et assiste avec satisfaction à la capture du complice. Peu de temps après, Sergio, ses hommes et le complice prisonnier sont dans sa chambre. Avec surprise, ils constatent que les occupants du 4x4 portent un uniforme, ils ont tous les deux un badge magnétique identique.

Sergio propose d'utiliser leurs uniformes et les badges pour s'introduire dans l'usine. Mais auparavant, il faut obtenir des informations de la bouche des truands. Sergio ordonne à ses hommes de les emmener à leur quartier général pour les faire parler. Tom et lui attendront tranquillement, ici dans la chambre ou bien dans le 4x4.

Une petite heure plus tard, ils reçoivent les informations suivantes : les badges servent à entrer dans l'usine par la porte des fournisseurs mais celle-ci est surveillée par une caméra.

Sergio organise l'expédition : deux hommes se cacheront dans le coffre du 4x4, Tom jouera son propre rôle, attaché et bâillonné à l'arrière du véhicule, Sergio et un autre homme, vêtus des uniformes seront à l'avant. Une fois à l'intérieur de l'usine, ils rejoindront le poste de contrôle, neutraliseront les gardes et le système de

surveillance. Ils pourront faire rentrer suffisamment de renforts pour mener à bien cette mission.

« Il va être cinq heures. Il faut y aller et profiter de la nuit », ordonne Sergio Ventura.

Tout le monde se met en place. Tom est bâillonné, pour la mise en scène, et ses mains à peine attachées. Le 4x4 s'élance, suivi de quelques véhicules de transport venus les rejoindre. Ils sortent de la ville. Quand ils approchent de l'usine. Sergio contacte les autres véhicules et leur demande d'attendre son signal dans les bois, non loin.

Le 4x4 se présente à l'entrée de l'usine, déserte en apparence ; il suit la signalisation pour l'entrée des fournisseurs et s'arrête devant une immense porte métallique. Sergio ouvre la fenêtre du conducteur et présente son badge de passage sur le détecteur magnétique. La porte s'ouvre lentement. Une longue allée à peine éclairée leur fait face maintenant.

Le 4x4 pénètre lentement dans l'usine.

6

Le 4x4 continue sa progression et arrive dans une grande cour, elle aussi plongée dans la pénombre. Sergio et Tom voient des palettes et des bidons entassés, une sorte de dépôt où la marchandise est prête à être expédiée.

« C'est parti ! » dit Sergio en appuyant sur la commande de son téléphone de service. « Tout le monde se tient prêt et attend mes ordres. En attendant, silence radio. » Il range son téléphone dans sa poche et continue sa route à l'intérieur de l'usine.

Le véhicule quitte la cour et entre dans une grande zone bien éclairée délimitée par des quais de chargement. Au loin, face à l'entrée, surélevée de quelques mètres, la salle de contrôle domine tout l'espace. Elle est éclairée et on y devine quelques silhouettes. Sergio dirige le 4x4 vers l'accès de la salle. Ils ne rencontrent personne à cette heure de la nuit. Quelques camions sont en attente de chargement, leur remorque collée au quai. Il se gare en marche arrière au plus près de l'escalier qui mène à la salle de contrôle.

Les trois hommes descendent du véhicule et Sergio entrouvre le coffre pour permettre aux deux autres équipiers de sortir, le moment venu. Tom a ôté son bâillon et garde les mains dans le dos ; elles ne sont pas attachées et il dissimule une arme munie d'un silencieux. Ils montent à pas de velours. Arrivés en

haut des marches, Sergio et son adjoint en uniforme baissent la visière de leurs casquettes pour masquer un peu leurs visages et ils entrent dans la salle. Les deux gardiens présents, assis devant des moniteurs de contrôle, se retournent lorsque Sergio et ses deux complices entrent. Surpris, ils bafouillent quelques mots et n'ont pas vraiment le temps de réaliser ce qui se passe quand ils voient trois armes pointées vers eux. Heureusement pour Sergio, il se trouve dans un coin peu éclairé. Le ton de sa voix est très convaincant :

« Du calme ! Levez-vous doucement et venez vers nous. Gardez vos mains bien évidence et tout se passera bien. »

Mais un des hommes essaie alors de déclencher l'alarme en appuyant sur un bouton rouge placé au-dessus du poste de contrôle général. Sergio réagit rapidement et l'abat, en le touchant à la tête. L'homme s'écroule, sans vie, sur le sol. Son collègue, apeuré, s'approche rapidement de Sergio qui le fouille et récupère son arme. Il est ensuite menotté et bâillonné.

L'adjoint de Sergio, s'installe au pupitre des commandes. Au bout d'un instant, il trouve comment ouvrir la porte d'entrée des fournisseurs et Sergio prend son téléphone et donne le feu vert aux renforts qui attendaient non loin. Pendant ce temps, Tom observe les différents moniteurs de contrôle et essaie de repérer le bureau de Docteur Franck. Le complice de Sergio descend alors chercher ses camarades restés dans le coffre du 4x4.

Sergio sort le plan de l'usine, qu'il avait préparé lors de la première intervention. Avec Tom, ils repèrent les accès à surveiller, les lieux supposés de stockage des armes, les espaces de vie des hommes de Borgadchov et, enfin, le centre de décision de cette organisation.

Les renforts entrent discrètement dans le hall et les véhicules se garent au quai de chargement. Une trentaine de militaires, équipés et armés, en sortent et se rangent, en silence, le long du quai. Deux responsables des unités montent à la salle des contrôles pour prendre les ordres d'intervention.

« Les premières choses à faire » dit Sergio, en s'adressant aux deux officiers, « sont le contrôle des salles d'armes et la neutralisation des hommes avant leur réveil. Placez également un ou deux hommes aux accès de l'usine. Il faut absolument capturer, vivants, Borgadchov, Docteur Franck et les scientifiques qui ont mis au point le gaz. Pour les autres, s'ils ne se rendent pas, vous pourrez tirer à vue. Une unité spécialisée interviendra par la suite pour la destruction du gaz. Voici le plan des lieux. Réglons nos montres, il est 5h40. Profitons de leur sommeil pour les surprendre et nous éviter bien des ennuis. Ah, aussi... J'ai besoin de trois hommes pour compléter mon équipe. On reste en contact. Bonne chance ! »

Les deux officiers s'exécutent et transmettent les consignes à leurs unités. Elles se séparent dans des directions différentes. Un des trois hommes reste dans la salle des contrôles et les deux autres surveillent le hall de chargement. Sergio organise maintenant l'équipe de cinq personnes qui va intervenir.

« Nous nous rendons directement dans le centre de décision » dit Sergio. « J'espère que nous coincerons Docteur Franck et Borgadchov. Allons-y ! »

L'équipe descend les escaliers et s'engage dans un couloir sombre, éclairé par de faibles lampes de sécurité. Pas un bruit, c'est bon signe. Ils avancent rapidement et Sergio se repère sur sa carte à chaque croisée de chemins. Ils arrivent enfin vers leur objectif quand, soudain, non loin, des tirs se font entendre ; puis une alarme se déclenche et un éclairage rouge remplace la faible lumière des couloirs.

« Tout le monde à terre ! » ordonne Sergio. « Le dernier surveille nos arrières ! »

A l'extérieur, les renforts sont arrivés. Les coups de feu pleuvent. Le groupe d'intervention se disperse dans toute la base pour traquer et arrêter ses occupants.

Tom sent grandir son inquiétude. Il serre très fort la crosse de son arme. Sa main est moite. Il avait raison d'être inquiet. La porte en face d'eux s'ouvre violemment et une forme humaine vide furieusement le chargeur de sa Kalachnikov à travers le couloir. Encore une fois, Sergio avait bien anticipé la situation : l'homme ne les a pas vus tout de suite. Ils répliquent, ensemble. Les tirs des hommes couchés à terre font tomber l'ennemi. Sergio en profite pour lancer une grenade aveuglante dans l'ouverture de la porte. Des cris se font entendre de l'autre côté.

« Maintenant ! » ordonne Sergio.

La troupe se lève et charge rapidement dans la pièce aveuglée. Quelques tirs retentissent et très vite la situation est maîtrisée : trois ennemis se rendent. Ils sont ensuite menottés les uns aux autres. Sergio téléphone alors à la salle de contrôle d'envoyer quelqu'un pour emprisonner les ennemis dans un des camions.

Toujours pas de traces de Docteur Franck ni de Borgadchov !

Sergio annonce que les salles d'armes sont contrôlées. Il reste encore quelques ennemis qui résistent mais ils sont bientôt à cours de munitions. L'assaut est plus facile. Au bout de la pièce où ils se trouvent, ils voient une grande porte métallique bardée d'avertissements concernant les dangers de mort. Ce doit être la salle où le gaz est fabriqué. Ils entrent avec prudence. Une odeur puissante les surprend. Ils font face à d'immenses cuves d'où partent une multitude de tuyaux, les uns plus gros que les autres.

« Plus un geste ! » entendent-ils.

Ils voient alors un homme en colère prêt à ouvrir un robinet d'une des cuves. Il s'agit de Docteur Franck.

« Si vous tirez, nous exploserons tous et si vous avancez... Vous ! Vous mourrez asphyxiés. » dit-il en montrant son masque à gaz. Il sourit pour les narguer. « Une petite dose est un grand pas pour la destruction de l'humanité ! Tous les pays vont se battre pour l'avoir ; ce sera au plus offrant. Mais vous ne serez pas là pour le voir. »

La section d'assaut s'arrête. Tom, qui connaît Docteur Franck depuis leur mission en Afghanistan, essaie de négocier avec lui ; mais celui-ci ne veut rien entendre. Il s'apprêtait à donner ses conditions lorsqu'un objet volant, venant de sa droite, vient se planter dans sa gorge. Il porte ses mains à son cou et son dernier regard est celui d'un homme éprouvant une grande peur. Il s'écroule sur le sol.

Tous regardent maintenant dans la direction d'où est parti le coup : l'homme qui était chargé d'emmener les prisonniers de la salle précédente leur fait face avec une certaine fierté. Il avait compris la situation et s'était dissimulé derrière une cuve, le plus près possible de Docteur Franck, puis avait lancé, avec une adresse de professionnel, le couteau qui a permis de mettre tout le monde à l'abri.

« Bien joué ! » s'exclame Sergio. « Bon, tant pis, il ne pourra plus parler. »

Au même moment, on l'appelle au téléphone pour lui dire que les ennemis qui résistaient encore sont capturés. Pas tous, certains y ont laissé leur peau. C'est une bonne nouvelle. Il faut maintenant commander les travaux de destruction du gaz. Il s'apprête à appeler la salle de contrôle lorsqu'il reçoit un appel de la tour de contrôle, justement.

« Que se passe-t-il ? » demande Sergio.

« Une voiture vient de sortir par l'accès qui mène au village voisin. Les deux hommes qui surveillaient ce passage ont été abattus et sont certainement morts. » répond l'interlocuteur de la salle de contrôle.

« C'est Borgadchov ! » jure Sergio. « Nous l'avons perdu. - Anna ! » s'écrie Tom, en réalisant qu'elle est en danger. Il sort son portable et l'appelle. Pas de réponse, seulement le message d'accueil.

Une trentaine de minutes plus tard, Sergio reçoit un appel du service chargé d'écouter les téléphones d'Anna. Celui de son bureau vient d'être utilisé ; la conversation interceptée a été enregistrée :

« Allo, c'est Vladimir, nous sommes perdus. La base est entre les mains de la police ou de l'armée. Je suis au bureau de la journaliste. Elle est mon otage et je vais récupérer les documents me concernant. Voilà, ce que tu vas faire : viens nous extraire avec ton hélicoptère. Je réfléchis à un endroit praticable à la campagne ... Pose l'hélico sur le plateau du relais de télévision, au nord de la ville, à quelques kilomètres d'ici. Attends-nous. Nous y serons d'ici une demi-heure. Ne sois pas en retard ! »

Tom pousse un soupir de soulagement et remercie Sergio d'avoir pensé à placer un micro sur ce téléphone. Sergio ordonne l'intervention qui va permettre de sauver Anna et de capturer Borgadchov.

Ils atteignent le lieu d'atterrissage, avant l'hélicoptère. Seule la voiture est là, tous feux éteints. A l'intérieur, Tom découvre Anna qui tient en joue Borgadchov. Elle a retourné la situation en sa faveur et demande à Tom de partir ; c'est une affaire qu'elle doit régler seule. Voilà pourquoi elle ne voulait pas de lui pendant l'enquête, mais seulement des indices pour retrouver le Docteur Franck et Borgadchov.

Maintenant, elle lui demande de la laisser se venger. Tom essaye de la calmer. Elle ne doit pas tuer Borgadchov ; il doit payer pour ce qu'il a fait. Profitant d'un moment d'inattention d'Anna qui écoute Tom, le russe saute sur Anna, lui prend son arme et s'enfuit. Des coups de feu retentissent presque aussitôt. Il sera cependant capturé vivant par Sergio. Anna tombe dans les bras de Tom, en pleurant, mais ce geste tendre est de courte durée. Ils doivent retourner à l'usine.

La mission est maintenant terminée. Tous les hommes du russe sont arrêtés et leur chef, Vladimir Borgadchov, est capturé ; il sera jugé en France et dans d'autres Etats. Le diabolique Docteur Franck est hors d'état de nuire, lui aussi.

Quelques mois plus tard, Anna a été récompensée pour son travail d'investigation. Sergio a été promu commandant des unités d'interventions spéciales et Tom a retrouvé un poste bien plus calme au service de la Police scientifique.

Tom et Anna ne se quittent plus ...

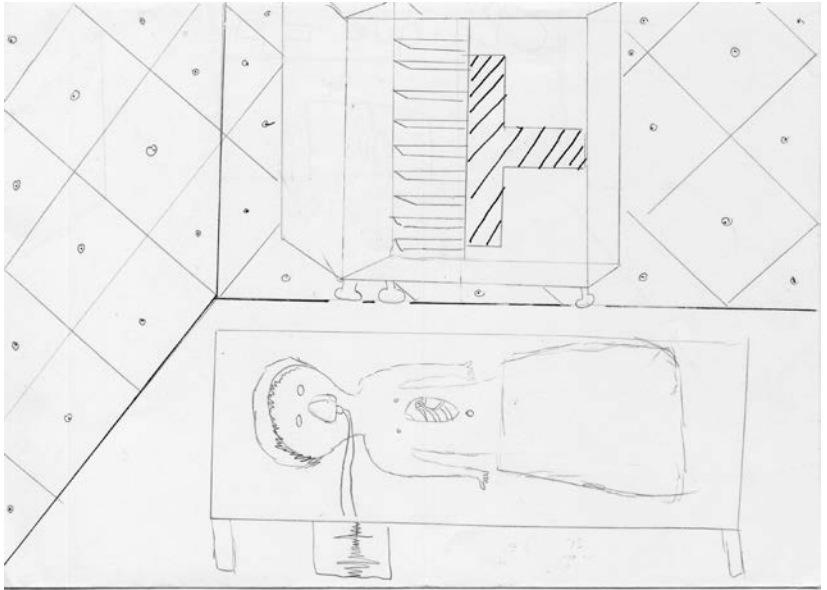


Double jeu à la clinique

atelier d'écriture de 6^{ème} - collège Roland Dorgelès

et

classe de 6^{ème} - collège Roland Dorgelès



1

Barge-le-Haut est une petite cité paisible où la vie s'écoule calmement, tout comme la Serpentine, une petite rivière qui se faufile parmi les lotissements récents. Cet ancien gros village agricole est une commune en pleine expansion, à une quinzaine de kilomètres de la préfecture du département.

Deux écoles neuves scolarisent les bambins de la maternelle et leurs aînés du primaire. Quelques commerces de proximité ont ouvert leurs portes : épiceries, boucherie-charcuterie, boulangerie, brasserie, maison de la presse, salons de coiffure... et même une esthéticienne. Banques, agence postale, cabinet d'assurance, magasin de téléphonie... ont suivi. Le maire vient d'annoncer qu'un projet de petit centre commercial est à l'étude. Le travail ne manque pas, sur place ou dans les environs. Un médecin généraliste suffit à Barge, la grande ville voisine possédant tous les spécialistes, un hôpital public, deux cliniques privées et une maternité moderne. Les bargeots, puisque tel est leur dénomination, sont donc fiers de leur ville. Cependant... Car la vie n'est jamais un long fleuve tranquille...

Ce matin, une camionnette de gendarmerie se gare devant la mairie. Un homme en uniforme bleu en descend et se présente à l'hôtesse d'accueil.

« Bonjour, mademoiselle. Me serait-il possible d'être reçu par Monsieur le Maire, s'il vous plaît ?

- Bonjour, monsieur. Vous avez de la chance : il est dans son bureau, seul, ce qui est peu fréquent. Qui dois-je annoncer ?
- Dites-lui que Jean Duval voudrait lui parler d'un problème personnel... Ce n'est pas l'adjudant Duval qui fait la démarche.
- Salut Jean ! Ma porte n'était pas bien fermée et j'ai reconnu ta douce voix d'hôtesse de l'air !...
- Salut Pierre ! Ne te moque pas de mon rocailleux accent régional... que nous avons en commun...
- Entre donc ! Sylvette, je ne suis là pour personne. »

Le maire et l'adjudant, ou plutôt Pierre et Jean, pénètrent dans le bureau dont la porte est, cette fois, hermétiquement refermée.

« Tu m'intrigues, vieux frère. Tu as la mine que tu faisais quand nous étions petiots, et que tu voulais que je demande quelque chose, pour toi, à la maîtresse. Assieds-toi et explique-moi ce qui t'amène.

- Attention, Pierre... Mettons-nous bien d'accord... C'est le copain qui vient te voir, pas le gendarme en mission. Ne tiens pas compte de mon uniforme, s'il te plaît.
- Flic ou pote, nous verrons ça plus tard. Crache le morceau.
- Ta fille a bien terminé ses études d'infirmière, avant son arrivée au service social de la mairie ?
- Myriam ? Oui, pourquoi ? Elle est infirmière diplômée. Tu as une piqûre à faire ?
- C'est beaucoup plus compliqué ! Ce n'est pas pour un coup de seringue que j'ai pensé à elle... C'est pour une enquête... Je voudrais que tu la détaches un moment de tes services municipaux et qu'elle se fasse embaucher à la clinique du Val.
- La clinique Duval ? Tu possèdes une clinique, maintenant ?
- Epargne-moi ton humour ! C'est assez compliqué comme ça à expliquer.
- Excuse-moi, mais je n'ai pas résisté. Reconnais que c'était tentant...

- Ma sœur vient de subir une opération bénigne dans cette clinique et elle m'a mis au courant de doutes qu'elle en a rapportés. Des bavardages sont parvenus à ses oreilles, à sa sortie de l'anesthésie. Une infirmière et une aide-soignante, la croyant encore dans le cirage, ont échangé des propos bizarres. Elle a donc bien pris soin de feindre être encore dans les vaps, en attendant la fin de la conversation. Il s'agirait d'un trafic... peut-être un trafic de médicaments... ou de fausses factures.

- Et qu'imagines-tu pour ma fille ?

- La seule façon de découvrir leur système frauduleux est de le comprendre de l'intérieur.

- Et tu n'appelles pas ça une démarche de gendarme ?

- Non, car ma hiérarchie est hors du coup, pour l'instant. Mais, tu comprends bien que si je pouvais lancer cette opération de nettoyage, avec certitude, et faire échouer ce plan d'arnaque, je prendrais vite du galon et l'ascenseur professionnel. Et comme la clinique cherche à recruter deux infirmières, en contrat de six mois, j'ai pensé... j'ai pensé que Myriam pourrait faire acte de candidature et intégrer l'équipe médicale de la clinique.

- Mon cher Jean, je ne peux pas faire celui qui n'a pas entendu ta demande. Mais le premier magistrat municipal que je suis ne peut pas monter un coup en douce avec un gendarme de la brigade locale, en dehors de toute démarche réglementaire. Ne réponds rien, je sais que tu es d'accord. Viens à la maison, ce soir, en civil, à l'heure de l'apéro. Myriam sera là. Tu te débrouilleras avec elle. Mais je te préviens, elle a du caractère ! Elle n'est plus la gamine qui faisait semblant d'avoir peur quand tu lui faisais les gros yeux... »

Quelques heures plus tard, une camionnette blanche se gare devant le domicile de Monsieur le Maire et son chauffeur en descend. C'est Jean.

Cette fois, il n'est pas habillé de son uniforme bleu, mais en tenue civile. Il vient, comme prévu, chez son ami Pierre, pour l'apéro. Il est vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir. Il a un peu peur car, dans ses souvenirs, Myriam était une fille très capricieuse qui jouait très bien la comédie.

Quand il voit Pierre lui ouvrir la porte avec un grand sourire, cet accueil le rassure tout de suite. Il entre dans l'appartement qui est particulièrement silencieux. Myriam est présente et, en voyant la jeune femme très charmante et au sourire malicieux s'approcher de lui, Jean est complètement tranquilisé.

Ils s'installent au salon puis commencent à discuter de tout et de rien. Au bout de quelques minutes, Jean dit à Myriam :

« Puis-je te poser une question ?

- Oui, bien sûr !

- J'aurais besoin d'un service pour une enquête et il me faudrait ton aide.

- Oui, je sais ; mon père n'a pas pu tenir sa langue, il m'en a déjà parlé. Tu voudrais que j'essaie de me faire embaucher pour quelques mois à la clinique Duval, pour éclaircir les propos bizarres que ta sœur a entendus lors de son court séjour dans cet établissement. Mais tout ça ne me dit rien qui vaille... Je ne suis pas en confiance... Pourquoi moi ? Je ne peux pas quitter mon travail ! »

Pierre saisit la balle au bond et prend la parole :

« Ne t'inquiète pas, Myriam, je m'occupe de tout pour justifier ton absence pendant ces six mois.

- Mais Papa, cela peut être dangereux pour moi !

- Il ne faut pas t'inquiéter. Tu seras équipée d'un micro, pour ta sécurité » lui répond Jean.

« Si jamais ils me démasquent, je serai en danger !

- Nous allons également t'équiper d'un émetteur pour te suivre à la trace. Et tu ne prendras aucun risque ; tu devras juste laisser traîner tes oreilles et écouter les diverses

conversations. Si tu entends parler de quoi que ce soit à propos de fausses factures ou de trafics de médicaments, tu viendras au rapport à la maison.

- Pourquoi ne demandes-tu pas à une de tes collègues de travail de le faire ? C'est bien ce que vous faites d'habitude ! Vous infiltrerez, non ?

- Oui, bien sûr, mais personne n'a de diplôme d'infirmière à la brigade ; et toi, je sais que tu l'as. C'est pour ça... Et puis, je te connais depuis longtemps, je peux te faire confiance. Je te fais tellement confiance que je veux t'avouer un détail. Tu vois, ma belle, je joue carte sur table. Ce service que je te demande ne serait pas un service commandé, selon notre vocabulaire. Je souhaite d'abord faire une vérification personnelle, avant de proposer une enquête officielle à mes supérieurs. Tu comprends la subtilité ? »

Myriam boit une gorgée de son verre et répond :

« Je ne sais pas... Je dois réfléchir... La subtilité, oui... Un détail, dis-tu ? Je mesure aussi l'ambiguïté de la situation... Alors, ma décision... Il y a de quoi hésiter, non ?... Laisse moi un peu de temps et je te donnerai ma réponse. »

2

Myriam n'a pas beaucoup fermé l'œil de la nuit. La proposition de l'ami de son père ne lui dit rien qui vaille. Mais d'un autre côté, elle se dit qu'elle pourrait mener une enquête comme ces héros de romans policiers qu'elle lisait quand elle était petite, comme « *le club des cinq* ». De plus, depuis quelques temps, Myriam s'ennuie à son travail, et retrouver un nouvel emploi avec cette enquête serait un grand changement pour elle.

« Ce serait peut-être une bonne expérience, et je suis aussi bonne comédienne », se dit Myriam.

C'est décidé : en présence de son père, elle appelle Jean et lui dit qu'elle est d'accord pour effectuer la mission. Jean ne cache pas sa joie et il lui dit de se rendre à la clinique Duval, le lendemain, pour la journée de recrutement.

Pierre regarde Myriam d'un air inquiet.

« Myriam, es-tu sûre de ta réponse ? Tu sais, Jean est mon meilleur ami ; si je lui dis que, finalement, tu as repensé à tout cela et que tu as changé d'avis, je sais qu'il serait déçu, mais qu'il comprendra !

- Papa, je te l'assure, c'est bel et bien " oui " .

- D'accord, d'accord ; donc tu es certaine de vouloir quitter le service social pour la clinique ?

- Oui, mais je suis bien désolée de ne plus continuer à travailler avec toi...

- Ne sois pas désolée, c'est un bon choix. »

Il est huit heures du matin et Myriam est déjà devant la clinique. Elle s'adresse à un responsable qu'elle rencontre à l'accueil :

« Bonjour Monsieur.

- Vous voulez voir quelqu'un, Mademoiselle ?

- Oui, je viens pour l'entretien d'embauche avec le directeur, pour le poste d'infirmière.

- Je suis désolé, Mademoiselle, mais ce poste a déjà été donné à quelqu'un. Mais, si vous avez vraiment besoin de travail, je peux vous proposer un poste de femme de ménage. Bien sûr, je comprendrais que cela ne vous intéresse pas.

- Evidemment, ce n'est pas ce que j'attendais, en venant ici ; mais s'il n'y a pas d'autre possibilité, j'accepte le poste de femme de ménage.

- Parfait ! Vous commencez lundi prochain, à 8 heures.

- D'accord ; à lundi alors ! »

Myriam a très vite réfléchi et elle s'est dit que ce serait bien plus pratique encore d'être engagée comme femme de ménage, pour fouiller dans les dossiers administratifs. Elle s'empresse d'aller voir Jean pour tout lui expliquer.

« Là, je te retrouve bien, toujours aussi maligne sauf que... Te rends-tu compte que cette mission est encore plus périlleuse ? Tu dois te faire passer pour ce que tu n'es pas ! » lui annonce Jean, avec une lueur d'inquiétude dans le regard.

« Oui, mais avais-je le choix ? Donc maintenant je l'assume. »

Le lundi matin suivant, Myriam se rend à la clinique, pour prendre son service. Le directeur de l'établissement l'accueille :

« Bonjour, je m'appelle Loïc Champelier et je suis votre nouveau patron !

- Loïc ? Est-ce bien toi ? Que fais-tu là ? Je ne savais pas que tu gérais une clinique !

- Oh, Myriam, mais c'est un plaisir de te retrouver !
- Comment aurais-je pu savoir que mon meilleur ami d'enfance serait, un jour, mon patron ?
- Bon, il est temps de passer aux choses sérieuses ; allons dans mon bureau pour le test, car celle que j'avais recrutée pour le poste d'infirmière a trouvé un autre poste et nous fait faux bon. Et mon adjoint m'a dit que tu possèdes ton diplôme d'infirmière, alors j'ai pensé... »

Arrivée dans le bureau, Myriam s'installe sur un siège en face de Loïc.

« Es-tu prête ?

- Oui, bien sûr. »

Loïc lui pose une série de questions auxquelles elle répond clairement. A la fin de l'entretien, Loïc lui adresse un clin d'œil.

« Après tes intéressantes réponses à toutes mes questions, je t'annonce que ton service commencera demain, en salle de réveil. Mais ce n'est pas terminé ; il faut, pour finir, que je te fasse visiter la clinique. »

Myriam lui fait un sourire et le suit volontiers.

Dans le hall d'accueil des urgences, elle rencontre un ancien collègue d'études, en plein service. Elle ne veut pas le déranger ; il part. Plus loin, elle aperçoit une silhouette connue, sans pouvoir malheureusement l'identifier. Mais elle n'ose aller dans sa direction.

Loïc lui fait visiter la salle de réveil du bloc opératoire dans laquelle elle va travailler. Elle demande des renseignements sur sa future tâche, mais Loïc lui dit : « Plus tard ! » et il la prend par le bras pour lui faire visiter la maternité. Elle voit une femme qui accouche, juste quand ils arrivent. Après, il lui fait visiter la pédiatrie et elle voit un bébé dans les bras de sa mère. Cette scène pleine de tendresse lui fait penser à la sienne, décédée à sa naissance, et elle se retient de pleurer,

sans maîtriser ce surplus d'émotion. Loïc la voit et la reconforte.

Elle s'est toujours intéressée à la cardiologie et veut y aller à tout prix ; alors Loïc et Myriam s'y dirigent et, dix minutes plus tard, ils bifurquent vers la radiologie. Il y a beaucoup de patients qui voudraient parler au patron, car le manipulateur qui fait les radios n'est pas venu aujourd'hui. Loïc est obligé d'interrompre la visite et de s'occuper de ces mécontents. Il demande à Myriam de l'accompagner. Par maladresse, Myriam fait tomber son micro émetteur espion, dans la salle de radio, et se dépêche de le ramasser. Heureusement, personne n'a entendu, à cause du bruit ambiant ; et personne n'a rien vu.

Pour finir, elle lui demande de retourner en salle de réveil afin d'obtenir de plus amples renseignements sur son emploi : les tâches à accomplir, la configuration des lieux, les horaires, les collègues... mais il refuse en prétextant :

« Je n'ai plus assez de temps maintenant ! Tu peux y aller seule. Je suis désolé, je suis pris par la course contre la montre.

- Ce n'est pas grave », répond Myriam, très surprise par cette attitude.

« Et maintenant, Myriam, je te laisse aller rencontrer tes nouveaux collègues. À tout à l'heure, peut-être ! ».

Anthony, Léa, Claire, Angèle, Nathalie, Gérard et Steeve, quelques uns de ses futurs collègues de travail, se présentent à elle et réciproquement. C'est Nathalie qui se charge de lui faire visiter le service de réanimation. A la fin de la visite, cette dernière lui demande dans quelle clinique elle était avant.

« Je travaillais au service social de la mairie ; ça peut paraître bizarre pour une infirmière », lui répond Myriam.

- Et que faisais-tu là-bas ?

- J'étais secrétaire.

- Et bien moi, ma mère est bijoutière et je lui donne un coup de main dans la boutique, car elle commence à prendre de l'âge ; et puis, j'ai huit enfants ! Du coup, je ne suis présente ici qu'à mi-temps !

- Mince alors ; tu dois avoir des journées bien chargées ! Moi, je vis chez mon père et je n'ai pas encore d'enfant. Est-ce que tu pourrais me faire découvrir le service et tout m'expliquer ? Sais-tu quand, exactement, je dois commencer mon travail ?

- Normalement, tu es censée prendre tes fonctions demain ; c'est ce que vient de nous annoncer le patron. Mais j'avoue qu'une aide me serait bien utile, dès à présent ! Pourrais-tu prendre la tension de cette patiente ?

- Je m'en charge, pas de problème ! »

Il est vite midi, et Myriam accepte d'aller déjeuner à la cafétéria avec ses nouveaux collègues, avec lesquels elle espère sympathiser. Tous ensemble, ils commencent à parler de tout et de rien.

3

Myriam rentre chez elle après sa première vraie journée de travail. Elle ne prend même pas le temps d'enlever son manteau qu'elle bondit sur le journal qu'elle a décidé de tenir régulièrement, afin de garder chaque circonstance en mémoire ; elle écrit :

Mardi 29 novembre :

Aujourd'hui, j'ai retrouvé Loïc qui a beaucoup changé. Puis, j'ai fait la rencontre de mes collègues ; ils ont tous des caractères très différents. Je n'ai pas trouvé d'indices pour l'instant.

Elle ferme son journal et se décide, enfin, à enlever son manteau.

Le lendemain matin, elle se réveille très tôt, tant elle est impatiente de retourner à la clinique.

Se rendant à nouveau en salle de réveil, dans les couloirs, elle croise Steeve :

« Salut ! Alors, comme ça, tu es notre nouvelle collègue ?

- Oui, je suis arrivée hier. »

Myriam se dit que sympathiser individuellement avec ses collègues peut être une bonne façon de s'intégrer dans le groupe des soignants.

Steeve lui demande :

« Pourquoi es-tu venue dans cette clinique et pas dans une autre ?

- Euh, je ne sais pas... » répond-elle rapidement. « Eh bien... sans doute parce que c'était la plus proche de mon domicile.
- Sois la bienvenue ! Veux-tu m'accompagner, ce soir, boire un verre, si tu es libre ? Nous pourrions même aller dîner...
- Ben... Pourquoi pas ? On pourrait faire connaissance.
- D'accord, je viendrai te chercher vers 19h, chez toi, si tu acceptes de me donner ton adresse...
- Ca me convient ! La voici. »

Les soins en salle de réveil occupent toute la matinée de Myriam qui prend juste le temps, vers 13h, de se restaurer rapidement.

La pause déjeuner terminée, les choses sérieuses vont commencer pour Myriam. Elle se rend, accompagnée de sa collègue Léa, au bloc opératoire numéro 2 où doit s'effectuer une intervention sur un accidenté de la route. Myriam se prépare et entre dans le bloc. Il s'agit d'un homme d'une vingtaine d'années qui a perdu le contrôle de sa moto, et qui doit subir une opération des jambes et du bassin. Si celle-ci se passe mal, il risque de ne plus jamais remarcher. Myriam est envahie d'un stress immense et en arrive même à douter de ses compétences. « Mais ce n'est pas le moment de flancher, » se dit-elle, « je dois y aller. »

L'opération est terminée, avec succès.

La journée s'achève et Myriam rentre chez elle.

Jean et son père l'attendent ! Elle leur raconte sa journée :

« Mon patron, je le connais ; c'est un copain d'enfance !

- Ça alors ! » dit Jean, « Peut-être qu'il n'est pas au courant d'un trafic de médicaments ou de fausses factures.

- J'espère bien ! A part ça, ma première journée s'est bien passée, mais je n'ai encore rien remarqué de suspect. »

Ensuite, Myriam monte dans sa chambre.

Elle enfiler une belle robe et, comme prévu, Steeve vient la chercher.

« Es-tu prête ? »

- Oui, depuis longtemps » avoue-t-elle en rougissant.

« Bien, alors on y va ! »

Arrivés au restaurant, ils s'installent à une table près du bar.

Steeve appelle un serveur :

« Je voudrais deux cartes des menus, s'il vous plaît ! »

- Oui, je vous les apporte tout de suite ! »

Le service n'est pas très rapide. Qu'importe ! Pendant ce temps, Myriam et Steeve discutent de leurs vies. Les cartes arrivées, ils choisissent exactement les mêmes plats.

Steeve engage la conversation, sur le plan professionnel :

« Est-ce que ton poste à la clinique te plaît ? »

- Oh, oui, j'adore la variété des tâches. »

L'échange se poursuit sur leurs activités passées et présentes.

Le dîner terminé, Steeve raccompagne aimablement Myriam. Arrivée devant la grille de son domicile, Myriam descend de la voiture et remercie Steeve pour cet excellent repas. Dès qu'elle franchit le seuil, elle va se doucher en se remémorant l'excellente soirée qu'elle a passée avec Steeve. Elle en oublie même d'écrire ses impressions dans son journal. Puis, elle va s'allonger un instant dans le salon et s'endort finalement sur le canapé.

A l'aube, elle part à la clinique, heureuse de revoir Steeve, mais surtout déterminée à trouver des indices. Arrivée là-bas, Myriam enfiler sa blouse blanche. Elle se rend vite compte qu'aucun collègue de son service n'est encore présent ; elle avait mal réglé son réveil et a une heure d'avance ! Cela lui laisse donc le temps de fouiner...

Elle commence par le bureau administratif, et cherche le nom de tous les patients venus cette année. Elle trouve un nom qui l'interpelle : M. Vantess. Elle a déjà entendu ce nom... et même aux informations de 20 heures, se souvient-elle... mais sans se rappeler plus précisément à quel sujet.

Elle décide de chercher pour quelle raison il s'était présenté à la clinique. Elle regarde sur sa fiche. Il est même venu plusieurs fois : au mois de mai pour une opération au foie, en juillet pour une opération au rein gauche et en septembre pour une opération au poumon droit ! Myriam trouve ça très suspect : il est absolument impossible que des opérations aussi lourdes s'enchaînent ainsi sur un patient ! Après avoir récolté ces quelques informations, elle débute sa journée de travail.

Le soir venu, elle rentre chez elle et demande à son père :
« Papa, peux-tu me dire qui est M. Vantess, si ce nom te dit quelque chose ?
- Evidement ! C'est le plus grand trafiquant de tous les temps ! On le soupçonne de nombreux délits, mais personne n'est jamais arrivé à les prouver et donc à le coincer ! Mais pourquoi me demandes-tu ça ? Tu n'as pas eu à faire à lui, tout de même ?
- Non, c'était juste pour savoir » ment-elle en souriant.

Puis, tombant de fatigue, Myriam va se coucher, tandis que son père se met à s'inquiéter sérieusement... Il ne peut fermer l'oeil de toute la nuit et se pose mille questions.

Le lendemain matin, Myriam se lève très tôt et prend le bus pour aller à la clinique du Val. Dès que Myriam claque la porte de l'entrée, il se jette sur le téléphone et fait part de ses inquiétudes à Jean :

« Tout ça me dépasse ; juste quelques jours de repérage et la petite me parle déjà d'un certain " M.Vantess " ! Elle n'a rien voulu me raconter, mais je suis mort de trouille !

- Quoi ? " M.Vantess " ? Tu es sûr et certain qu'elle a utilisé ce nom-là, et sans rien te dire de plus ? Incroyable ! Tu viens me voir ce soir ? Tâche d'en savoir davantage d'ici là et, de mon côté, je fouille un peu partout dans nos dossiers ! »

Pendant la matinée, Myriam observe ses collègues, sans rien remarquer de spécial. Elle se décide à essayer d'en savoir plus, auprès d'une patiente. En salle de réveil, elle doit justement s'occuper de Mme Destrois qui séjourne, depuis plusieurs semaines déjà, dans cette clinique, en raison d'une grave maladie dont elle est atteinte. Myriam en profite donc pour lui poser deux ou trois questions sur le fonctionnement de la clinique.

« Comment allez-vous aujourd'hui, madame Destrois ?

- Oh, pas très bien, mais nous faisons avec », répond la patiente.

« Ne vous inquiétez pas, vous êtes très courageuse. Tout va bien se passer, je vous le garantis.

- Je l'espère », répond-elle avec les yeux pleins d'espoir.

« Mais, dites-moi, si ce n'est pas trop indiscret, cela fait combien de temps que vous êtes ici ?

- Cela fera bientôt deux mois, mais ce qui me motive à lutter contre cette maladie c'est ma famille ; je sais que dans pas longtemps je vais pouvoir retourner auprès d'eux.

- C'est exact, madame Destrois. J'espère que vous garderez un bon souvenir de notre équipe ? On s'est toujours bien occupé de vous, en vous donnant de bons médicaments ?

- Oh oui, je n'ai pas à me plaindre. J'ai été très bien soignée, dans cette clinique.

- C'est parfait, alors. Eh bien bonne journée, madame Destrois, à plus tard ! »

A midi, Myriam déjeune avec Nathalie, pendant que six autres employés et leur chef de service sont en réunion avec un

représentant pharmaceutique. Myriam trouve cette réunion un peu louche. Elle se demande pourquoi Nathalie et elle-même n'ont pas été, elles aussi, convoquées. Elle engage la conversation avec sa collègue.

« Depuis quand travailles-tu ici ?

- Seulement depuis deux semaines.
- Es-tu contente de travailler dans ce service ?
- Oui. Il y a une bonne ambiance, mais je ne connais pas encore tout le monde.
- Sais-tu pourquoi les autres sont en réunion en ce moment ?
- Non, je ne connais pas vraiment le sujet ; je sais juste qu'ils discutent avec un représentant pharmaceutique, et ce n'est pas la première fois qu'il vient leur rendre visite. Je l'ai déjà vu trois ou quatre fois dans le service.
- Et les autres collègues, ils travaillent à la clinique depuis longtemps ?
- Depuis le début, je crois. Allez, assez bavardé, il faut retourner auprès des patients ! »

En regagnant son poste, Myriam réfléchit à leur conversation. Elle trouve bizarre que les sept personnes qui participent à la réunion aient toutes commencé ensemble, au moment de la création de la clinique. Elle se demande si le trafic existe depuis l'ouverture et qui en est à l'origine. Elle espère vraiment que Loïc, son ami d'enfance qui dirige cette clinique, n'y est pour rien !

La journée de travail reprend et, dans l'après-midi, Myriam aperçoit le camion de livraison de médicaments. Elle voit un infirmier entrer dans le camion pendant que le livreur s'en va déposer des médicaments. Elle décide d'aller voir ce qui se passe, de plus près. Quand elle croise l'infirmier, elle lui demande :

« Mais que fais-tu avec ces cartons ?

- Euh... Je... Euh... Je déménage un bureau.
- Veux-tu de l'aide ?

- Euh, non merci ! Au revoir ! »

Myriam fait mine de partir, mais en se retournant discrètement, elle voit l'infirmier mettre les cartons dans son coffre de voiture !

« Eh bien, cette fois c'est sûr, il m'a menti ! Il faudra que je sache son nom afin d'en informer Jean ! »

La journée de Myriam n'est pas finie ! Elle doit maintenant s'assurer que le bloc sera prêt pour l'opération suivante. Elle décide donc de commencer à comptabiliser le stock de compresses, de fils, de produits désinfectants, etc. Elle s'aperçoit qu'il lui manque des compresses, des seringues et de la morphine. Elle décide, vers 18h30, de partir dans la réserve pour compléter le besoin. Arrivée dans la salle de stock, elle ouvre les placards et prend les dix compresses qui manquent. Elle referme celui-ci et se dit :

« Voilà, j'ai les trente compresses ; il me manque les dix seringues et les dix injections de morphine ».

Au moment de se diriger vers le placard du fond de la salle, elle entend tout à coup une porte du couloir s'ouvrir ; elle décide d'éteindre la lumière et de se cacher, pour voir qui va pénétrer dans cette réserve dont l'accès est limité au personnel des blocs opératoires. Une silhouette apparaît, il s'agit d'un homme, mais elle ne peut pas voir son visage car il fait trop sombre et il se tient encore trop loin d'elle. Elle essaye de se rapprocher de lui tout en gardant son sang-froid. Tout à coup la lumière s'allume, Myriam se fige et tente de ne pas faire de bruit.

Elle peut constater qu'il s'agit d'une fausse alerte, cette fois-ci, car la personne qui se tient devant elle n'est autre que le Docteur Peter James qui vient de sortir, d'un tiroir, un bidon de produit désinfectant dont il a besoin pour le bloc numéro 5. Le

docteur prend le bidon, coche le dossier pour mettre à jour le stock, puis éteint la lumière et sort.

Myriam rallume la lumière et se remet au travail, à la recherche du placard où se trouvent la morphine et les seringues. Elle finit par trouver et sort ce dont elle a besoin. Au moment de remplir les fichiers de stock, elle s'aperçoit que, depuis quelques temps, les quantités de morphine ont été falsifiées. Il devrait en rester cinquante et il n'y en a plus que trente-cinq ! « Comment est-ce possible ? » se demande Myriam. Aurait-elle mis le doigt sur un trafic de médicaments comme le soupçonnait Jean ? Elle décide de ne rien dire et de prendre note de cet écart de stock. Elle retourne ensuite au bloc, pour finir de mettre en ordre la salle.

A 19h30, elle croise sa collègue qui arrive pour prendre la relève, comme elle a pu le lire sur le planning et le cahier du personnel. Il s'agit d'Elsa, quarante deux ans, divorcée, trois enfants à charge, et qui travaille ici depuis quinze ans. Autant dire qu'elle connaît bien le service et sûrement tout ce qui s'y passe.

Myriam décide de ne plus rien entreprendre, sans en avoir parlé d'abord à Jean, et elle fait comme si de rien n'était et lui dit :

« Bonsoir Elsa, je suis Myriam, la nouvelle infirmière des blocs opératoires 1 à 5. J'espère que vous allez bien »

Elsa lui répond froidement :

« Bonsoir. Oui, j'ai entendu dire qu'une nouvelle infirmière devait arriver cette semaine ; c'est donc vous.

- Oui, c'est moi. Bon, la journée a été chargée en opérations, j'ai fait le point des besoins du bloc 2 et j'ai tout mis en ordre. »

Elsa écoute attentivement ce que Myriam lui raconte et tout à coup lui dit :

« Comment ? Vous êtes allée à la réserve ? »

Myriam, surprise d'une telle question, répond :

« Oui, je suis allée chercher de la morphine et des seringues qui n'étaient plus en quantité suffisante. »

Elsa reste muette, Myriam la regarde et dit :

« Bon je vais partir, bon courage et à demain ! »

Elsa ne répond pas à Myriam qui part se changer avant de rentrer chez elle.

A la maison, Myriam appelle Jean pour lui raconter tout ce qu'elle a découvert aujourd'hui.

« Bonsoir Jean », dit-elle. « C'est Myriam. Je crois que tu as raison : il se passe des choses bizarres à la clinique du Val. »

Et elle lui raconte que s'y déroulent des réunions un peu secrètes avec un représentant pharmaceutique, qu'un infirmier a mis un carton dans sa voiture lors d'une livraison de médicaments, que certains stocks de médicaments sont faux, et qu'elle pense qu'il y a bien un trafic, en effet.

Jean lui répond :

« J'en étais sûr ! Il faut en savoir plus ! Crois-tu pouvoir en découvrir davantage, sans te mettre en danger ? »

Myriam est ravie, car elle avait peur que Jean lui dise de tout arrêter.

« Oui, je vais essayer ! J'irai à la réserve, demain pendant ma pause déjeuner. Et je questionnerai discrètement mes collègues. Je te rappelle demain soir. Bonne soirée, Jean !

- Merci et bonsoir, Myriam. »

Puis Jean ajoute :

« Euh, Myriam, surtout pas d'imprudences ! Si tu vois que cela devient trop dangereux, tu laisses tomber. D'accord ? »

Myriam, amusée par le souci que lui porte Jean, répond :

« Promis, Jean ! Je serai prudente et ne tenterai rien qui me mettrait en danger. Bonne nuit !

- Bonne nuit, Myriam, et j'attends de tes nouvelles, demain soir. »

Sur ce, Myriam prépare son dîner, puisqu'elle est seule ce soir, et part se coucher de bonne heure, car cette première journée n'a pas été de tout repos.

Le lendemain matin, à 7h30, Myriam se lève. Une douche, un café, et la voilà partie pour une nouvelle journée à la clinique ! Il est 9h00 quand elle arrive. Sur le parking de la clinique du Val, elle rencontre Claire, une de ses collègues. Du coup elles finissent le trajet, ensemble, jusqu'aux vestiaires.

Myriam commence par parler de tout et de rien, avant de lui dire :

« Claire, dis-moi, sais-tu qui a passé la dernière commande de morphine et de seringues, car j'ai l'impression que le cahier des stocks n'a pas été mis à jour ? »

Claire regarde Myriam, très étonnée de sa question, et bougonne les mots suivants en baissant les yeux :

« Heu, non... Je, heu... Je ne sais pas. »

Myriam ajoute :

« C'est quand même bizarre, il y a marqué cinquante injections et il n'y en a que trente-cinq dans le placard, j'en toucherai deux mots à Loïc. »

Après un long silence, les deux femmes arrivent dans leur service. Myriam prend son planning et voit qu'elle fera équipe avec le docteur Peter James pour les visites de ce samedi matin.

4

Myriam prend son service à 9 heures 30, en compagnie du Docteur Peter James.

« Bonjour, » dit-elle en arrivant vers lui, « je m'appelle Myriam. Vous devez être le docteur Peter James ?

- Oui, c'est moi. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

- Moi aussi ! Je dois faire équipe avec vous, ce matin.

- Bien ! Allons commencer par nous occuper de M. Swan

Seuls, côte à côte dans un couloir, Myriam saisit l'occasion et engage la conversation :

« Docteur, saviez-vous que le stock de morphine n'est plus à jour ?

- Heu... Oui, enfin... Non, je ne le savais pas... » répond-il, une lueur d'inquiétude dans le regard.

« Bon, » reprend Myriam pour ne pas avoir l'air de trop insister « je ferai avec ; je vérifierai. »

Toc toc !

« Comment allez-vous, M. Swan ?

- Oh, bof bof ! Je ne sais pas comment je devrais aller, en ce moment, vous savez !

- Eh bien, vous devriez être ravi, car vous sortez lundi !

-C'est vrai ? Ce n'est pas croyable !

- Eh bien si ! Votre état s'est amélioré, depuis quelques jours ; donc, vous êtes en état de sortir. Bon, je vais vous laisser, monsieur Swan, au revoir ! »

Myriam en profite pour interroger discrètement le patient.

« Monsieur Swan, est-ce que les médecins sont aimables avec vous ?

- Oh, oui, tous !

- Et vous donnent-ils les bons médicaments ?

- Absolument ! La preuve, je suis remis sur pied !

- Très bien ! Alors, au revoir, monsieur. »

Myriam repart contente, car les patients sont heureux, mais déçue, car pour le moment, elle n'a obtenu aucune information.

Puis le Docteur part vers le bloc n°4 et dirige Myriam vers le n°3.

Elle entreprend alors de se renseigner sur le mystérieux M. Vantess auprès d'un anesthésiste.

« Dites-moi, êtes-vous au courant que le patient M. Vantess a subi plusieurs opérations très lourdes et en peu de temps ?

- Oui, c'est moi qui l'ai endormi. Ça vous dérange ? » répond-il, avec un air de défense.

« Oh, excusez-moi, je ne voulais pas vous offenser ! »

Myriam comprend qu'insister ne ferait qu'aggraver les choses, et elle continue son chemin.

Plus tard dans la matinée, la secrétaire de Loïc lui passe un message, pour lui rappeler qu'elle a oublié de donner une photocopie de son carnet de vaccination, lors de son entretien d'embauche, et qu'il faut maintenant la transmettre le plus rapidement possible. Myriam a dans l'idée d'en profiter.

Elle se fait introduire dans le bureau de son patron. Ce dernier est en pleine conversation avec un homme qu'elle a déjà vu, elle en est sûre. Elle fait un portrait de cet homme dans sa tête, et le garde dans un coin de sa mémoire.

« Bon, nous avons terminé de toute façon, » annonce ce monsieur, tout en sortant, « je te laisse en compagnie de cette jeune dame. »

Il salue la visiteuse et sort.

« Bonjour, Loïc, » commence Myriam, l'air de rien, « je t'apporte mon carnet de vaccination. Je l'avais gardé dans mon sac.

- Bonjour Myriam, j'espère que tu vas bien ; tout se passe au mieux pour toi ?

- Eh bien, à vrai dire, je voudrais bien te parler d'un détail qui me tracasse. J'ai vu un infirmier dérober un carton de morphine.

- Tu en es certaine ou tu crois qu'il faisait cela ?

- Je pense pouvoir le certifier.

- Peux-tu me le décrire ?

- Il est de grande taille, assez maigre, brun, avec une tache de naissance sur la joue.

- Je crois avoir ma petite idée. Quand s'est passé ce vol ?

- Vers 19 heures, avant-hier soir.

- Hummm, je trouve cela très étrange... Je vais me renseigner plus amplement. As-tu autre chose à me dire ?

- Non, d'ailleurs je dois regagner mon service.

- D'accord, au revoir Myriam. »

Celle-ci quitte le bureau, sans savoir si elle a bien fait ou non d'avertir le patron, et se dirige vers l'étage des chambres qu'elle doit visiter.

À son arrivée, elle retrouve le Docteur Peter James. Il observe une infirmière occupée à retirer le bandage d'un patient. Cette collègue quitte la pièce et laisse Myriam prendre le relais. Elle vérifie le carnet de liaison du patient, Monsieur Marchal. Il s'est blessé en faisant de l'escalade. Myriam prend le bidon de désinfectant posé sur l'étagère. À cet instant, le biper du Docteur James retentit.

« Je dois te laisser. Tu as mon entière confiance.

- Merci, ne vous inquiétez pas. »

Myriam continue donc seule les visites des chambres des patients et prend soin de chacun : leur tension, leur perfusion, leurs petits ou grands maux... Myriam adore son travail, car elle se sent très utile, plus qu'à la mairie d'ailleurs, et elle ne voit donc pas la matinée passer. Ce n'est que lorsque les plateaux-repas commencent à défiler sous son nez qu'elle se rend compte qu'elle a très faim. Elle se dirige alors vers la cafétéria.

Pendant ce temps, Pierre s'est rendu chez son ami Jean et tous deux écoutent, par l'intermédiaire de l'émetteur-récepteur. Ils comprennent, tout de suite, que rien d'intéressant n'aura lieu. Ils sont à la fois déçus et rassurés pour Myriam, car, en fait, elle a pris un gros risque en confiant un des indices récoltés à Loïc. Elle aurait dû leur en parler avant !

Après son repas rapide, Myriam décide de passer voir Monsieur Marchal qui n'avait pas trop le moral, ce matin. Mais heureusement, cet après-midi, sa famille est là. Alors elle s'éclipse, afin de ne pas les déranger.

Du coup, elle se dit qu'il serait bien de passer un peu de temps avec Nathalie:

« Hier, j'ai vu qu'il était écrit qu'il restait cinquante tubes de morphine, alors qu'en réalité il n'y en a que trente cinq. De plus, j'ai vu un infirmier emportant un carton dans sa voiture.

- Tu es sûre? C'est bizarre! Il doit y avoir une explication... Tu sais, moi, je ne veux pas de problème, ma vie est bien assez compliquée comme ça !... Eh puis, je peux te dire tout de suite qui a eu besoin des quinze tubes de morphine : c'est Gérard. J'étais présente quand il les a pris, et il m'a dit qu'il en avait besoin pour le bloc n°3 ! Tu vois, tout s'explique ! »

Mais Myriam n'est pas convaincue ; après tout, Nathalie n'a pas de raison d'être suspicieuse ! En tout cas, elle aura au moins appris un fait important : Gérard est dans le coup...

La journée de soins se poursuit normalement.

Le lendemain matin, Myriam est pressée de quitter son domicile, pour aller à la clinique. Surtout qu'aujourd'hui, elle ne sera plus en visites post-opératoires, mais au bloc ! Elle part donc une heure en avance, et en profite pour s'arrêter, en chemin, acheter des croissants pour ses collègues.

Cependant sur la route, elle voit un monsieur allongé sur le bord du trottoir. Elle gare sa voiture et se précipite ; il faut faire vite, il ne respire quasiment plus ! Il faut agir rapidement : elle appelle le SAMU, place le triangle rouge devant sa voiture, couvre le vieil homme avec une couverture, et commence les gestes de premier secours. La respiration reste faible, mais elle sent le pouls remonter légèrement.

Le SAMU arrivé et prenant le relais, Myriam laisse l'équipe s'en charger et continue sa route, bien que bouleversée.

La journée, fort heureusement, se déroule au mieux et Myriam est réellement ravie d'avoir repris son ancien travail ; il la passionne !

Vers 21 heures, Myriam rentre chez elle et elle découvre Pierre qui l'attend impatiemment : il lui a préparé à dîner ! C'est bien la première fois depuis très longtemps ! Des hamburgers maison et des frites, puis des glaces pour le dessert, comme lorsqu'elle avait eu un chagrin, étant petite : quel réconfort ! Myriam se sent d'humeur joyeuse, même si l'état de la cuisine laisse à désirer !

Bientôt, Jean arrive, et tous trois font le point sur leur enquête, en dévorant leur repas : le vol de cartons de médicaments, les trop nombreuses réunions pharmaceutiques secrètes, Monsieur Vantess et ses étranges opérations, la morphine disparue et l'implication de Gérard...

« Tout de même, cette enquête est utile, des choses louches se déroulent bel et bien, dans cette clinique » se félicite Jean.

« Quand tout sera fini, j'aurai une belle promotion, car j'ai eu du flair ! L'instinct, voilà ce qui fait un bon gendarme !

- Ne faudrait-il pas ouvrir dès maintenant une enquête officielle et laisser faire la gendarmerie ? Je m'inquiète pour ma fille, ça pourrait devenir dangereux. J'espère que tu ne te laisses pas aveugler par ton ambition !

- Pour l'instant je ne me sens pas en danger, je continue ! » rassure Myriam.

« Poursuivons encore deux semaines et, après, nous appellerons des renforts » approuve Jean. « Eh puis, n'oublions pas l'émetteur-récepteur en cas de problème. »

La matinée suivante n'apporte rien de nouveau.

Après avoir mangé à la cafeteria, Myriam voit, de nouveau, Claire qui sort de la réserve, mais pas les mains vides ! Elle porte quinze seringues et cinq injections de morphine. Elle décide donc de la suivre, pour voir où elle les emporte. Elle la voit entrer dans la salle où a eu lieu la réunion étrange ! Myriam entre discrètement, en prenant soin de ne pas faire de bruit et de ne pas faire tomber son émetteur par terre, cette fois ; elle entend la voix de Gérard :

« Est-ce que tu as les cinq injections de morphine ?

- Oui, » répond Claire, « je les ai !

- Et personne ne t'a suivie ?

- Euh... Je ne crois pas.

- Va voir dans le couloir. »

Claire sort de la pièce et ne voit rien, mais, en faisant demi-tour, elle voit une ombre, s'approche et découvre Myriam, cachée sous le bureau. Elle l'attrape par le bras, avant qu'elle n'ait le temps de se sauver et l'emmène vers Gérard qui lui dit :

« Que fais-tu ici ? Cette réunion ne te regarde pas ! »

Myriam découvre que Steeve et Elsa sont également présents.

« Mais, » dit-elle, « est-ce que Loïc...

- Loïc n'est au courant de rien ! »

Gérard lui ligote les mains et les pieds, puis l'enferme dans un placard. Tous se demandent que faire ; maintenant que Myriam sait tout, ils sont cuits ! Gérard décide donc que Steeve s'occupera d'emmener Myriam, loin d'ici.

« Il ne faut pas qu'elle aille nous dénoncer, sinon le trafic est fini et nous sommes bons pour la prison ! Steeve, emporte cette petite gêneuse dans un endroit discret, et on s'en occupera, ce soir, pour lui faire regretter son esprit fouineur ! »

Steeve semble bouleversé, et il ne répond rien. Gérard, l'air méchant, se dirige alors vers le placard où se trouve Myriam. Steeve se projette devant lui.

5

Gérard en fureur regarde Steeve avec indignation et réplique :
« Bouge toi de là ! À moins que tu aies envie de faire douze ans de prison ?

- M... m... mais non ! Attends ! » s'exclame Steeve.

Gérard, fou de colère, hurle :

« Tu oses me contredire, Steeve ? Enfin, reprends toi un minimum !

- Tu te trompes, je ne suis pas fou ; je ne peux pas tuer quelqu'un et encore moins une personne que je connais ! J'ai juste un cœur moi ! »

Claire et Elsa regardent cette scène affreuse, mais l'une d'elle, Claire, réplique :

« Stop ! Arrêtez maintenant ! Nous risquons douze ans de prison et vous trouvez le moyen de vous battre ? Moi, je trouve que Gérard a raison. Il faut tuer Myriam, sinon elle va tout répéter ! »

Gérard est déjà plus rassuré et il la remercie, sauf qu'Elsa n'est pas d'accord et dit :

« La tuer ? Jamais ! Myriam a du cœur, elle est gentille. Arrête, Gérard, tu deviens fou à cause de ce trafic ! »

Myam est touchée par ce que vient de dire Elsa. Pendant que les quatre complices se disputent, elle a enfin réussi à attraper son émetteur pour prévenir Pierre et Jean qu'elle est captive. Jean se rend compte qu'elle est en danger. Il a suffisamment

de preuves pour lui porter secours ; il faut agir au plus vite. Il prend son arme et sort de son bureau en criant :

« Marc, Julien, prenez vos armes et rejoignez moi dans la voiture. Nous avons une urgence à la clinique Duval. »

Très inquiet du sort de Myriam, Jean conduit à vive allure, tout en racontant l'histoire à ses hommes.

Myriam ne cesse pas de trembler. Dans la pièce, la dispute continue.

« Il y a deux solutions », dit Steeve, « Convaincre Myriam de ne rien répéter, ou tout arrêter.

- Impossible ! Tu es vraiment une poule mouillée ! » dit Gérard. « Mais, attendez ! J'ai entendu quelque chose ! »

Gérard ouvre le placard :

« A qui parlais-tu, Myriam ?

- Mais, euh, je ne parlais pas !

- Mouais ! Donne-moi ta blouse, ta veste, et montre-nous tes poches ! On va regarder si tu n'as pas d'émetteur caché quelque part ! »

Après une fouille minutieuse, Gérard finit par trouver le micro bien caché dans le collier de Myriam. Il est furieux, et décide d'emmener Myriam au plus vite, car il pense qu'elle a déjà dû prévenir les autorités.

« Claire, prépare la voiture ! Et trouve-moi un grand carton pour dissimuler cette petite fouineuse ! »

Claire se rallie à ce plan de Gérard, et Myriam, très inquiète, espère que ce n'est pas sincère mais juste une manœuvre ; sinon elle est vraiment en grand danger !

Ils partent tous, sans avoir rencontré les gendarmes qui ne sont encore pas arrivés.

6

Myriam a du mal à respirer dans son carton à l'arrière de l'ambulance. Elle est vraiment inquiète de son sort car elle espérait que Jean arriverait avant leur fuite. Tout à coup, au rond-point à quelques rues de la clinique, Myriam entend une sirène de gendarmerie, et elle prie pour que ce soit Jean qui vienne la libérer.

Une poursuite folle s'engage. L'ambulance ne ralentit pas, bien au contraire, car Gérard appuie sur l'accélérateur. Les deux véhicules traversent la ville à toute allure. Dans l'ambulance règne un climat de peur. Imperturbable, Gérard continue de conduire sans respecter le Code de la route, alors que Claire et Steeve se demandent comment ils vont s'en sortir.

« Arrête Gérard, » dit Steeve, « c'est fichu ! On ne pourra pas fuir, ils sont derrière nous ... Dis-lui, toi, Claire !

- Oui, arrête Gérard, il faut se rendre ; tu vas nous tuer si tu continues à rouler ainsi ! »

Elsa, elle, est en état de choc et ne peut rien dire.

Gérard ne veut pas s'avouer vaincu et essaye à nouveau d'accélérer pour semer la voiture de Gendarmerie.

Tout à coup, un camion arrive à un croisement, en même temps que les fuyards, et commence à s'y engager. Gérard n'a pas le choix : pour éviter de le percuter, il faut freiner ; ce qu'il fait brusquement, ainsi que les autres conducteurs.

L'ambulance se trouve prise entre le camion et la voiture de Gendarmerie. Gérard sort du véhicule, dégaine son arme, tire en direction de Jean et s'enfuit à toutes jambes. Marc, un des hommes de la brigade, se lance à sa poursuite. Claire s'enfuit dans une autre direction, et c'est Julien, autre gendarme, qui court pour la rattraper. Pendant ce temps, Jean s'occupe de Steeve et Elsa, qui se rendent sur le champ et lui disent où se trouve Myriam.

Jean la libère et la serre très fort dans ses bras.

« Ah, ce que je suis content de te revoir !

- Jean ! Mais comment as-tu fait pour me retrouver ?

- Nous avons croisé, sur le chemin de la clinique, une ambulance qui roulait à vive allure, sans phares bleus clignotants et sans sirène. J'ai vu dans la partie arrière du véhicule un énorme carton. Je me suis dit qu'il se passait quelque chose de bizarre avec cette ambulance roulant beaucoup trop vite, sans ses avertisseurs habituels. Et on ne transporte jamais de volumineux carton, avec un véhicule médical ; c'est soit un malade, soit une glacière avec des dons d'organes. Et voilà le travail !

- Bon, allons aider les autres à attraper cette canaille de Gérard ! »

Pas la peine, puisque rapidement Gérard et Claire sont conduits menottés par Marc et Julien à la voiture de gendarmerie.

Plus tard, Gérard, Claire, Elsa et Steeve sont interrogés, un à un, à la brigade de Gendarmerie. Elsa et Steeve racontent tout, alors que Gérard accepte à contrecœur de coopérer, les gendarmes lui expliquant qu'il pourrait ainsi bénéficier de la clémence des juges.

Il lui est demandé d'appeler M. Vantess, pour lui transmettre un message.

« Vantess ?...

- Oui !
- C'est Gérard. Je voulais te dire qu'il y a eu un léger contretemps...
- Un quoi ?
- Un léger contretemps ! Je t'expliquerai ce soir à minuit, dans la clairière au fond des bois, comme d'habitude.
- D'accord ! »

Jean et ses hommes préparent leur plan. Deux heures avant le coucher du soleil, ils se rendent sur le lieu du rendez-vous, pour se dissimuler. Myriam est avec eux.

La nuit venue, Vantess arrive. Gérard discute avec lui et lui remet la morphine. A ce moment-là, les gendarmes sortent de leur cachette et arrêtent Vantess qui ne peut opposer aucune résistance, mais la violence de son regard impressionne Myriam et Jean.

Le lendemain de cette grande journée, Myriam, Pierre et Jean se retrouvent pour un repas où ils reviennent sur tous les détails de cette aventure folle qui a failli mal tourner. Ils regardent le journal télévisé et constatent que le trafic à la clinique en fait la Une.

Le procès eut lieu quelques mois plus tard. Les peines infligées furent différentes selon les responsabilités. Steeve fut condamné à une peine légère et l'amour fut plus fort que tout, puisque Myriam et Steeve fêtèrent bientôt leurs fiançailles, en compagnie de Pierre, Jean et Elsa.

Ils restèrent tous les deux à la clinique Duval, pour le meilleur et pour le pire !

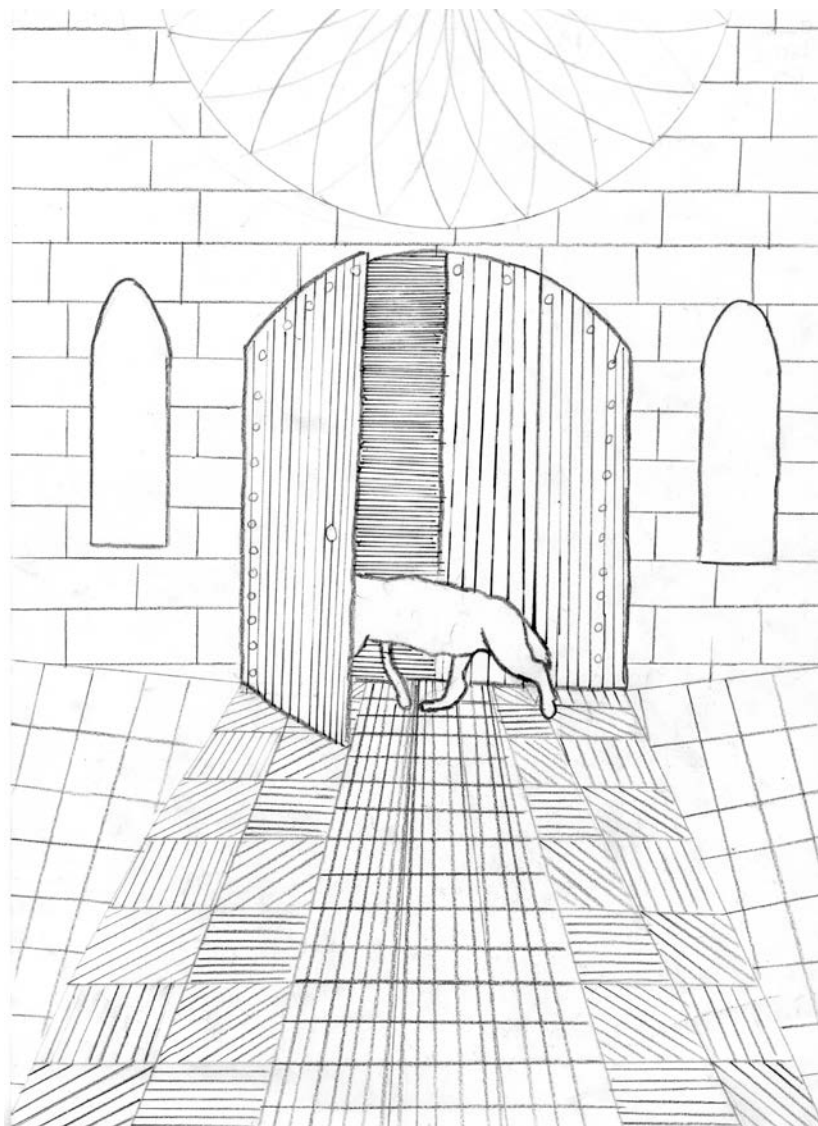


Les loups

classe de 4^{ème} 3 - collège Edouard Herriot

et

classe de 3^{ème} DP 6 - lycée professionnel Saint Joseph



Thibaud se réveilla. Il faisait froid et sombre. Le silence était pesant et son cœur s'affolait. Où était-il ? Allongé, il ne bougea pas, retenant sa respiration, tendant l'oreille. Il ne voyait rien mais quelque chose était là. Il savait, sans pouvoir dire comment, que le danger était proche. Soudain, il entendit à nouveau le bruit qui l'avait brusquement tiré de son sommeil : le hennissement d'un cheval apeuré. Son cheval ! La mémoire lui revint : Prince entravé au fond de la grotte, Johann enroulé dans ses couvertures, un feu allumé dans un cercle de pierres à l'entrée de la caverne pour éloigner les loups...

Il se redressa prudemment sur un coude. A trois pas de distance, deux féroces yeux dorés le fixaient à travers la nuit. Il s'arrêta de respirer. Dans la lueur faiblarde des dernières braises, il distingua la robe gris-noir d'un loup, tête basse, oreilles pointées, le poil dressé, le museau frémissant. Sans bouger son corps, Thibaud laissa ses doigts glisser vers sa ceinture et sa dague. Il savait toutefois que c'était inutile ; il n'aurait jamais le temps. Au moindre geste de sa part, l'animal attaquerait. Déjà, ses babines se retroussaient, révélant des crocs aiguisés.

Il fixa à son tour les yeux d'or avec toute la dureté dont il était capable. Le loup ne broncha pas mais un lent grondement rauque prit naissance dans sa poitrine. La gueule du loup pivota brusquement. Le bras de Thibaud se détendit aussitôt

tel un fouet tandis que la bête, sentant son erreur, se retournait à nouveau pour bondir. Frappé au moment où il bandait ses muscles, l'animal s'écroula, mort, la dague plantée au garrot.

Thibaud s'accroupit, tremblant, et fouilla les ténèbres au-delà de la caverne mais il ne vit pas d'autres yeux dorés. Se forçant à respirer normalement, Il contempla le corps efflanqué de l'animal. L'année avait été dure pour les hommes comme pour les loups : un printemps tardif et froid, un été sec et brûlant, un automne de désolation et maintenant un hiver précoce. Il devait régner un froid terrible sur les hauteurs pour qu'ils descendent déjà dans les vallées. Il traîna le corps jusqu'à l'entrée de la caverne, récupéra sa dague.

C'est alors qu'il se rappela comment Johann et lui étaient arrivés là.

Nous étions en l'an de grâce 1435. La veille de Noël, le roi Charles VII avait ordonné à ses deux pages de confiance d'aller porter une missive au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, afin de discuter religion. Thibaud et Johann se mirent en route. Au bout de 8 heures de marche, le début de la nuit et le froid les surprirent. Ils errèrent durant deux heures avant de trouver une grotte pour s'abriter. Thibaud installa le bivouac. Pendant ce temps, Johann partit chercher du bois pour allumer un feu qui éloignerait les bêtes sauvages telles que les ours, les loups ou les lynx. A cette occasion, ils se servirent du feu pour faire cuire le lapin, tué auparavant, plus bas dans la vallée. La nuit étant tombée, Thibaud entra Prince au fond de la grotte. Après avoir remis quelques branches sur le feu, ils s'allongèrent, épuisés, en s'enroulant dans leurs couvertures. Thibaud laissa son jeune ami se reposer pendant que lui veillait. Mais, avec la fatigue de la journée, le sommeil prit le dessus. Le feu s'éteignit et c'est alors qu'il fut réveillé par le loup.

Voilà donc ce qui s'était passé avant cette surprenante attaque nocturne.

Thibaud rengaina sa dague puis sortit de la caverne pour inspecter les alentours. Le petit jour naissait. Soudain, il entendit un grognement sourd et se retourna brutalement. Il vit alors un autre énorme loup, dressé sur ses quatre pattes, les yeux injectés de sang, prêt à bondir. Il fut stupéfait et eut très peur. Il appela Johann au secours mais celui-ci ne répondit pas. Tout à coup, le loup se jeta sur Thibaud qui dégaina à nouveau sa dague. Mais cette fois, le loup fut plus rapide ; il le mordit profondément au bras. Thibaud éprouva une douleur intense et fut paralysé par la souffrance. C'est alors que Johann bondit sur la bête, dague à la main et l'égorgea.

Thibaud, affolé, cria : « L'odeur des cadavres va attirer la meute toute entière ; il faut nous en débarrasser rapidement ! » Ils dépecèrent alors les animaux pour récupérer la fourrure et prendre un peu de viande pour la route. Les restes furent jetés en contrebas de la grotte. Ils virent alors une nuée de corbeaux se jeter sur les carcasses. Puis, soudain, ils entendirent des hurlements de loups, au loin. Ils comprirent que la troupe n'allait pas tarder à débarquer, alertée par l'odeur du sang de leurs congénères, et qu'il ne fallait pas s'attarder. Ils libérèrent rapidement Prince de ses entraves, montèrent tous les deux en croupe et foncèrent dans la forêt pour échapper à la meute affamée.

Après une longue course, éreintés par cette fuite éperdue, ils arrivèrent au petit village des Pèlerins, à Vézelay, en Bourgogne, où ils décidèrent de faire une courte escale. Sur la colline, des pèlerins et des religieux attendaient la venue du père abbé ; il n'avait pas été vu hors de son monastère depuis deux jours, alors qu'habituellement il sortait pour les laudes tous les matins.

Johann décida d'aller le voir mais, au même moment, un homme surgit de l'église et cria : « Le père Christian est gravement malade ! » Johann regarda alors Thibaud avec angoisse et lui dit : « Souviens-toi de la promesse que nous avons faite. » A ces mots, Thibaud partit en courant et se réfugia dans une cabane située derrière l'église. La tête dans les mains, il se mit à pleurer. Prince l'entendit, se posta devant la porte en hennissant et en grattant la terre avec ses sabots, puis il s'élança brusquement, au galop, dans la forêt voisine.

Johann se lança à ses trousses pour l'arrêter mais il allait trop vite pour lui. Après avoir fouillé le bois voisin, il rentra au village bredouille. Il se demanda pourquoi le destrier s'était enfui, affolé. Après réflexion, il se rappela que Prince galopait autour de la cabane où était Thibaud. Il alla voir et entendit des bruits bizarres, une langue étrangère à la sienne. Il décida d'entrer et vit alors Thibaud qui gesticulait, saisi de brutales convulsions et bavant.

Johann se précipita dehors et courut prévenir le Père Abbé. Arrivé dans sa cellule, il lui dit que Thibaud, son compagnon, semblait possédé par quelque chose d'inhumain. L'Abbé, qui n'avait plus beaucoup de forces, lui murmura d'une voix faible qu'un loup rôdait et que la meute n'était pas loin. Johann lui répondit d'un ton vif : « Ça n'a rien à voir ! » Il repartit alors en direction de la cabane mais il n'y trouva personne. Pris d'angoisse, Johann demanda à tous les villageois s'ils n'avaient pas vu passer Thibaud. Jehan Martin, le menuisier, l'informa qu'il s'était dirigé vers la forêt. Johann l'y chercha en vain jusqu'à la nuit tombée. A bout de forces, il rentra au village pour se reposer et décida de reprendre ses recherches dès le lendemain matin. Aussi, à l'aube, il se remit en route ; au bout de plusieurs heures, sur le point d'abandonner, il aperçut brusquement des traces de sang dans la neige.

2

Johann eut un mauvais pressentiment. Il sentit une odeur putride, une odeur de cadavre. Au sol, il repéra des empreintes de pattes de loup. Soudain, il trébucha sur le cadavre d'un jeune homme à moitié dévoré. Sur le moment, il fut soulagé de constater qu'il ne s'agissait pas de Thibaud. Puis il retourna au village pour donner l'alerte. Il traversa rapidement les jardins principaux de l'abbaye et prévint le portier, assis à l'entrée de la loge, que la dépouille d'un inconnu gisait dans la forêt de Bazoches, sur la rive nord de la Cure.

Puis il repartit en trombe à la recherche de Thibaud. Pendant plusieurs heures, Johann suivit ces mystérieuses traces de sang, persuadé qu'elles appartenaient à Thibaud. La piste était si longue qu'on aurait dit qu'elle n'avait pas de fin. Ces traces le menèrent jusqu'à un coin isolé de la forêt. Elles s'arrêtaient là ; il regarda autour de lui et ne voyait rien d'autre que des arbres gigantesques. Il faisait sombre, à présent que le jour déclinait.

Au moment où il allait revenir sur ses pas, Johann sentit une présence. Il fit volte-face ; personne ! Puis il se retourna encore trois fois de suite, sans rien voir. Il entendit alors des pas dans la neige. Il s'arrêta et, prudemment, s'arma de son épée et s'exclama d'une voix effrayée : « Il y a quelqu'un ? » Johann avait très peur car il avait déjà entendu

des histoires terribles de loup-garou. Il distingua une ombre qu'il n'arriva pas à reconnaître et qui allait d'arbre en arbre. Tout à coup, il ne la vit plus. Puis, il entendit des branches craquer dans son dos ; il se cacha derrière le buisson le plus proche, avant de repartir plus avant.

Arrivé près d'un lac gelé, il remarqua un corps allongé, sans mouvement et à moitié nu près de la rive sud. Il traversa le lac avec prudence et reconnut Thibaud, inerte mais vivant. Le plus effrayant, c'est qu'il était recouvert de sang. Il n'eut pas le temps de le ranimer qu'un craquement retentit ; la glace se fissurait sous leur poids. Avec difficulté, il réussit à tirer Thibaud sur la terre ferme, s'écroula sous le poids du corps et tenta de reprendre son souffle. Thibaud était dans un état pitoyable. Il fallait rapidement le mettre à l'abri, au chaud et le soigner d'urgence. Il entreprit de construire une civière-traîneau de fortune pour le transporter jusqu'à Vézelay aux hospices de l'abbaye.

Johann vit alors avec stupéfaction passer au loin une meute de loups. Le chef de la troupe avait l'air de chercher quelqu'un ou quelque chose, il humait l'air, la truffe dans toutes les directions. Paniqué, Johann traîna Thibaud près d'une clairière. Lentement le soleil se couchait. Johann dut trouver un refuge. Il s'installa dans un arbre et y passa la nuit avec Thibaud tout contre lui.

Au petit matin, toujours en charge de son ami, il repartit, sortit enfin de la forêt et aperçut une petite maison qui semblait abandonnée ; elle était entourée de ronces et de racines. Il s'approcha de la fenêtre. La maison n'était meublée que d'une chaise et d'une table, d'après ce qu'il en voyait. Le toit de chaume avait manifestement souffert de la pluie et des orages. Il tira Thibaud à l'intérieur du bâtiment. Une fois entrés, il fut choqué par ce qu'il découvrit.

Un homme sans âge, au visage difforme, vêtu de haillons, assis devant la cheminée, l'observait, sans bouger. Johann se souvint que les villageois lui avaient parlé d'un meneur de loups, connu sous le sobriquet du « Père aux loups », caché dans une ruine, au coeur des terres et des bois du seigneur de Pierre-Perthuis, qui vivait de braconnage et de quelques rapines.

Un violon était posé sur une table au centre de la pièce. Johann comprit que le violon était utilisé pour commander les loups, grâce aux cordes fabriquées en poils de ces animaux ; et, lorsqu'il entendit au loin des hurlements, il se jeta sur l'instrument et le lança violemment dans le feu qui brûlait dans l'âtre. L'homme ne tenta rien pour l'en empêcher. Lorsque le violon disparut dans les flammes, une fumée noire opaque emplît la pièce et à la place du « Père aux loups », Johann vit un grand loup noir couché sur le fauteuil. Thibaud, jusque là sans réaction, se mit alors à bredouiller des mots inintelligibles et à gémir curieusement, sourdement ; on aurait dit une bête blessée.

Johann se souvint d'un ancien ouvrage qu'on lui avait lu lorsqu'il était petit. Il expliquait qu'un homme qui a subi une morsure d'un loup enragé, se transformait, à chaque pleine lune, en une bête monstrueuse, assoiffée de sang, qui ne reconnaissait plus ni amis, ni famille. Il pensa, horrifié : « Thibaud est devenu un loup-garou ; c'est lui qui a dévoré à moitié le pauvre homme que j'ai découvert plus haut ; c'est pour cela qu'il était couvert de sang. Mon Dieu ! ». Il détacha, avec sa dague, quelques lamelles de peau de Thibaud, pour voir s'il n'avait pas de poils de loup sous l'épiderme. Il ne trouva rien que de la chair. Rassuré, il tenta de faire revenir Thibaud à lui en le secouant. Thibaud avait la bouche pleine de bave, les yeux grands ouverts et tous ses membres tressautaient. Soudain, le grand loup noir descendit du fauteuil et vint lécher les plaies de Thibaud, sans le mordre. Ce

comportement stupéfia Johann qui ne sut plus quoi faire. Thibaud, à ce moment-là, retrouva ses esprits ; il gémit en murmurant : « Où sommes-nous ? Je suis gelé et mon bras me fait énormément souffrir. »

Johann lui narra rapidement leur aventure mais ne lui parla pas de ses soupçons sur son état. Le loup avait disparu mystérieusement, tout comme le meneur de loups dix minutes auparavant. Ils entreprirent alors de rentrer au monastère afin de soigner les plaies de Thibaud. Ils croisèrent en chemin une nouvelle cohorte de loups qui ne les attaqua pas. Johann pensa que cette rencontre n'était pas due au hasard, il avait hâte de rentrer à Vézelay pour interroger le père Christian sur cette série d'étranges événements. Il jugea également nécessaire de faire rapidement exorciser Thibaud, car le doute le rongait : « Et si Thibaud était devenu un loup-garou ? » Mille questions l'assaillaient. Johann était désespéré ; il ne savait plus quoi faire.

Tout à coup, ils entendirent un hennissement familier ; Prince surgit, telle une apparition, devant eux. Les retrouvailles furent chaleureuses. Johann aida Thibaud à se mettre en croupe et dirigea leur fidèle compagnon à travers les fourrés noirs et épais de la forêt, en direction du nord. Il espérait rapidement rejoindre le village. Johann n'avait plus reparlé depuis qu'ils étaient sortis de la maison du « Père aux loups ». Il s'était contenté d'êtreindre Prince et de le flatter à l'encolure.

En arrivant à destination, le page ne voyant personne dans les rues, se dirigea en boitant vers l'abbaye. Le Frère portier n'était pas à son poste ; là aussi l'endroit était désert. Alarmé et très inquiet, Johann se demanda où tous les habitants étaient passés. Il se dirigea vers la chambre de l'abbé et, en passant près du cloître, il aperçut un corps au milieu d'un massif de perce-neige ; la main sur le pommeau de son épée, il s'approcha.

3

Johann n'était pas un pleutre. A 16 ans, il avait déjà accompli des exploits dignes d'un chevalier ; il savait manier les armes, pratiquait déjà la quintaine et espérait bien devenir rapidement écuyer dès son retour auprès du roi Charles VII. Mais il était très inquiet, trop d'événements curieux se succédaient. Il pointa son épée en direction du corps. C'était un homme, un religieux, il portait la longue robe noire des frères bénédictins, une ceinture et des chaussures de cuir. Son chapelet à grains de bois pendait encore à sa ceinture, ainsi que son couteau mais il n'avait plus son bonnet, ni sa cape pour le protéger du froid si rude de cet hiver. Curieusement, il tenait un livre dans sa main droite. Johann reconnut le Père Christian. Il toucha le corps avec la pointe de son épée et, d'un coup, les yeux de l'homme s'ouvrirent.

« Vierge Mère ! » s'écria Johann.

Il reconnut alors le visage rabougri et ridé du Père Christian, et le collier si spécial qu'il avait autour du cou, composé de perles couleur ambrée. Il était encore vivant. Mais il vit aussi des bubons sous les oreilles. L'abbé était en proie à une forte fièvre, son visage était pâle, ses membres tremblaient. Il poussa des cris de souffrance quand Johann le tira par les bras pour le sortir du massif de fleurs. Il appela Thibaud à l'aide mais celui-ci était effondré sur un banc, sa blessure au bras avait mauvaise allure, elle était noire et boursouflée. Il gémissait en se tenant le bras. Pourtant, il vint finalement

aider Johann. Ils ramenèrent péniblement le Père Christian à l'infirmerie et l'installèrent dans un lit.

Rassemblant ses ultimes moyens, celui-ci trouva la force d'expliquer au jeune homme :

« Le Père aux loups... n'a pas... respecté le pacte.

- Mais quel pacte, Père Christian ?

- C'était un pacte... qui consistait à ce que ses loups n'attaquent pas notre village ; en échange de quoi,... nous ne devons pas les chasser. Mais une meute... nous a attaqués. Nous avons cru... que le pacte était rompu... ; donc nous avons riposté en posant des pièges et en organisant une battue. »

Après avoir raconté tous ces événements, le Père Christian expliqua que, peu de temps après, il était tombé malade parce que le meneur de loups avait fait appel à un sorcier pour se venger de lui. Comme la meute errait toujours autour du village, l'abbé avait demandé aux moines de le laisser car il était trop faible, et de veiller sur les villageois en les cachant dans une salle secrète sous l'abbaye. Voilà pourquoi les pages n'avaient trouvé personne en arrivant.

Le Frère apothicaire était resté avec le Père Christian dans sa cellule, mais au moment de l'attaque, un loup avait traversé la fenêtre et s'était jeté sur le moine, l'avait saisi à la nuque, avant de lui briser le cou, puis de détacher sa tête.

Le Père Christian vit alors la tête qui roulait par terre jusqu'à lui. Choqué, il tenta de s'enfuir pour échapper au loup, en passant par le cloître. Mais en courant, trop faible, il ne fit pas attention à une racine qui sortait de terre ; il chuta et, en tombant, il se cogna la tête contre une pierre du mur et perdit connaissance sur le coup et s'écroula dans le massif de perce-neige, dans une mare de sang. C'est là que Johann le découvrit.

Ce long récit avait épuisé les dernières forces de cet homme ; il eut juste le temps d'indiquer aux jeunes gens comment se rendre à la cachette, puis rendit l'âme.

Johann et Thibaud suivirent alors les indications qui leur avaient été données ; ils passèrent par la trappe dissimulée sous le tapis du réfectoire, puis empruntèrent un couloir étroit. Celui-ci était boueux, sans doute à cause de l'humidité en cette saison, et très sombre. Les deux pages devaient marcher à tâtons pour éviter se cogner dans les murs qui formaient des zigzags.

Quand ils arrivèrent enfin dans cette mystérieuse salle, Thibaud d'abord, puis Johann, furent surpris de ne trouver là que Jehan Martin, le menuisier du village. Celui-ci leur expliqua qu'il ne savait rien à propos des autres et qu'ils s'étaient volatilisés pendant qu'il dormait.

La cachette devait se trouver exactement sous le cloître, et, depuis le sous-sol de l'abbaye, les trois rescapés entendirent alors les loups ; il leur sembla qu'ils se trouvaient près du corps de l'abbé. Leurs doutes furent immédiatement confirmés quand ils distinguèrent le bruit des bêtes qui déchiquetaient de la viande. On entendait leurs crocs déchirer la chair et certains se disputaient les morceaux. Quand il repensa qu'il s'agissait du Père Christian qui se faisait dévorer, Johann eut un haut-le-cœur et faillit vomir.

Dès que le vacarme en surface eut cessé, Johann entendit des bruits dans son dos ; il fit volte-face et vit Thibaud face contre terre, saisi de violentes convulsions, haletant, bavant et s'exprimant à nouveau dans un langage incompréhensible, comme s'il était possédé. Johann le secoua pour lui faire reprendre ses esprits, mais en vain.

« Il faut s'éloigner des loups, il faut sortir d'ici ! » s'écria Johann. « Il doit bien y avoir une autre sortie ?

- Ici ! » dit Jehan Martin, en montrant une porte dérobée au fond de la salle.

Les deux hommes attachèrent alors Thibaud afin de le porter plus facilement, puis poussèrent la porte et pénétrèrent dans un tunnel étroit.

A l'intérieur, les murs étaient éclairés par des torches et ils virent que le sol était couvert de quelque chose : c'étaient des os humains ! À ce moment-là, ils accélérèrent le pas afin de trouver, coûte que coûte, la sortie. Ils continuèrent à avancer et bientôt distinguèrent des dessins sur les murs ; ces fresques représentaient de nobles chevaliers qui se battaient contre des monstres sanguinaires : des loups-garous !

Johann et Jehan atteignirent enfin la sortie. Eloigné des loups, Thibaud s'était enfin calmé mais sa blessure saignait à nouveau. Ils ouvrirent une lourde porte et se trouvèrent, au beau milieu des bois, face à un homme assis sur un vieux tronc d'arbre imbibé d'eau.

« Je vous attendais les enfants. Je suppose que le blessé est Thibaud ? »

L'homme était un vieil ermite, et il était devin. Il fit une prédiction :

« Thibaud mourra si, toi, Johann, ne trouves pas la Pierre des Temps avant le Père aux loups. Mais cela ne sera pas facile ! Une partie de cette Pierre se trouve au monastère, l'autre chez le Roi, et le parchemin permettant de l'utiliser est à Reims. »

Quand Johann entendit cela, il s'inquiéta :

« Je n'ai aucune chance, hein, face à lui ?

- Mets toutes les chances de ton côté, crois en toi et tu verras que tu réussiras. Le seul conseil que je te donnerai est de te méfier de tout le monde ! »

Et sur ces mots, à peine Thibaud eut-il ouvert les yeux que l'homme avait disparu.

Intrigué, Johann s'assit une dizaine de minutes, les mains sur la tête, puis s'écria : « Qui ne tente rien n'a rien, adviene que pourra ! En route mes amis ! Nous sauverons Thibaud de cette malédiction ! »

Ils revinrent alors, tous trois, au monastère et, une fois encore, ils constatèrent que les lieux étaient déserts. Tout à coup, au détour d'un couloir, ils tombèrent sur une jeune femme. Thibaud s'écria :

« Mais qui êtes-vous, et que faites vous là ? »

La jeune femme lui répondit calmement :

« N'ayez pas peur, je suis Mélusine, la guérisseuse du bois des Vaux-Lannes. Je venais apporter des racines et des herbes à Frère Jacques qui s'occupe des malades de l'abbaye. Il m'a fait prévenir par un jeune convers que le Père Abbé souffrait de maux de tête, de nausées et de vomissements.

- Vous arrivez à temps ! s'exclama Johann, nous avons trouvé le Père Christian gisant près du cloître, brûlant de fièvre, avec des bubons sur le cou, sous les oreilles.

- Des bubons, dites-vous ? »

Johann remarqua alors sa jeunesse et surtout sa beauté, elle avait de beaux cheveux noirs qui tombaient en cascade sur ses épaules, des yeux d'un gris profond et elle portait une robe verte longue, à taille haute avec de grandes manches larges et tombantes. Sa silhouette était idéale : un buste assez plat, des hanches larges et le ventre bien rond.

Elle leur dit d'un ton grave :

« Il y a la peste ici. Pour vous en protéger, il faut rapidement prendre un bain chaud et purifiant aux Fontaines Salées au sud de Saint-Père, et faire brûler des troncs de choux et des pelures de coings. »

Puis, en regardant Thibaud, elle continua :

« Vous avez une très vilaine blessure au bras ; le mal est déjà bien installé. Il vous faut des racines purifiantes ; laissez-moi faire ! »

Elle sortit une fiole d'un petit sac attaché à sa taille et versa un liquide rouge, qu'elle mélangea à un peu d'eau dans un gobelet.

« Buvez ! »

Thibaut, épuisé et souffrant le martyre, accepta et but d'un trait la curieuse potion. Il s'allongea dans un lit et s'endormit. Pendant ce temps, Johann était parti récupérer le livre en parchemin que tenait le Père Abbé lorsqu'il l'avait trouvé, car il avait été intrigué par son fermoir en or. Il le ramassa près de la fontaine du cloître et le rangea dans sa besace. Puis il retourna auprès de Thibaud et Mélusine pour se rendre aux fontaines. Il n'avait toujours pas rencontré âme qui vive et trouvait cela de plus en plus inquiétant. Le monastère était beaucoup trop calme, la nuit approchait et c'était soir de pleine lune.

Il se rappela l'étrange rencontre dans la petite maison des bois du Seigneur de Pierre-Perthuis. Ses craintes au sujet de Thibaud l'assaillirent à nouveau mais la présence d'une guérisseuse aussi belle et talentueuse que Mélusine le réconforta.

4

Johann questionna ses compagnons : « Mais où sont tous les autres villageois ? Pourquoi ces nobles aux murs se battent-ils contre des loups ? Quel rapport cela peut-il avoir avec la Pierre des Temps ? »

Mélusine dit à Johann : « Ne te mets pas en peine. J'ai entendu parler de cette pierre très rare, elle est capable de faire revivre plusieurs personnes en même temps. Nous irons plus tard aux Fontaines Salées. Il faut déjà trouver la pierre dans la partie cachée du monastère. Pour les villageois, nous verrons plus tard ! »

Johann voulut réveiller Thibaud, mais il s'était profondément endormi peu de temps après avoir bu la potion de Mélusine et il n'arriva pas à le tirer de son sommeil. Johann et Mélusine décidèrent de le laisser dormir au monastère afin qu'il récupère. Ils examinèrent alors le livre ramassé par Johann peu de temps auparavant près du corps du Père Abbé. Mélusine avoua avoir appris à lire avec l'ermite du Bois de l'Ermitage, près de la forêt des Vaux-Lannes.

Devant l'air intrigué de Johann et soupçonneux de Jehan, elle précisa :

« Je suis une enfant trouvée. J'ai été déposée, un soir de pleine lune, la veille de la St Jean, près de la cabane de ce vieil homme. Il m'a religieusement élevée, a été mon guide

spirituel et mon maître dans l'art d'utiliser des herbes et des simples ; ne craignez rien ! » Rassuré, Johann commença à feuilleter le livre, Mélusine penchée au dessus de son épaule. Le menuisier les observait avec attention, attendant une révélation. Décidément cette herboriste était un vrai mystère.

Après quelques minutes passées à feuilleter le livre, Johann s'écria :

« C'est incroyable ! Figurez vous que le Père Christian et le Père aux Loups sont frères, et que ce même Père aux Loups est né une nuit de Toussaint, un soir de pleine lune. Il fut baptisé rapidement et, cette nuit là, les loups hurlèrent à la mort autour de Vézelay. C'est pourquoi, il fut baptisé Loup. Il est le fruit de la relation adultère entre le seigneur Théodore de Bèze, le père de l'Abbé, et une sage-femme du nom de Mahaut. Cette femme fut condamnée à être brûlée pour pratiques de sorcellerie, il y a déjà 30 ans, car elle fut la cause de la mort brutale et violente de la mère du Père Christian. On supposa qu'elle avait empoisonné sa rivale. Il est dit que pour venger sa mère, Loup, le frère bâtard de l'Abbé se transforma en loup-garou et écume, depuis, la région avec une horde de loups.

- Cela explique ce curieux pacte passé entre l'abbé et le Père aux Loups ! » dit Jehan stupéfait.

« Et sa connaissance parfaite du monastère ! » rajouta Johann.

« Certes, mais on n'a toujours pas d'indice pour trouver la pierre qui sauvera Thibaud. » rajouta Mélusine en reprenant la lecture du livre. C'est alors qu'elle s'écria :

« Regardez ! Une carte et un passage, à moitié effacés, à l'encre rouge ! »

Elle parvint à déchiffrer :

« C'est du latin : *Alea jacta est.*

- Et cela veut dire quoi exactement ? » demanda Jehan.

Johann lui répondit d'un ton exaspéré :

« Cela signifie : *le sort en est jeté* .On est bien avancés ! On nage dans les sorts depuis le début de cette aventure ! »

Jehan réclama la carte pour l'examiner :

« Je ne sais peut-être pas lire comme vous deux, mais je sais déchiffrer une carte. Montrez la moi ! Ce dessin, en bas, à gauche, c'est le même dessin que celui qui figure sur une des fresques dans la bibliothèque des moines. Je le sais, car j'ai remplacé leur vieux rayonnage, l'hiver dernier. Je suis certain d'avoir vu ce dessin sur une fresque au mur. Cela m'avait interpellé, car on dirait une tête de loup.

- Allons à la bibliothèque. Nous y trouverons sûrement d'autres indices ! » s'exclama Johann.

Derrière Jehan, ils enfilèrent une série de couloirs obscurs et arrivèrent enfin au bout d'un couloir sombre où se trouvait la bibliothèque. Ils poussèrent la porte et découvrirent une immense pièce, haute de plafond ; ils y plongèrent comme dans un puits. Sur les murs figuraient des fresques, un peu effacées par le temps, sur lesquelles on distinguait des scènes de combat.

Sur la dernière fresque, un noble, qui ressemblait à un roi, donnait, d'une main, un parchemin avec une tête de loup à un chevalier et montrait, de l'autre main, une direction en pointant son index vers le mur latéral. Jehan s'exclama : « Regardez, le roi pointe son index en direction de cette sculpture en forme de tête de loup, là haut, à gauche. »

Johann fit la courte échelle à Mélusine, car elle était la plus légère et, spontanément, elle fit pivoter la tête du loup vers la droite.

Ils entendirent alors un grincement sinistre et virent un pan de la bibliothèque s'ouvrir en pivotant sur un tunnel très sombre et poussiéreux. Au loin, on voyait un point lumineux ; ils se dirigèrent vers cette lumière. Main dans la main, Johann et Mélusine avançaient à tâtons, suivis de Jehan Martin. Après

ce qui leur parut un long chemin, ils arrivèrent à une sorte de cave et, là, un spectacle terrible les attendait. Ils virent avec horreur des hommes, des femmes et des enfants, épuisés et malades. La peste semblait avoir fait son œuvre. Un homme vint à leur rencontre. Jehan reconnut, avec peine, le boulanger Pierre Legrand, tellement il avait changé. Il avait la tête d'un homme qui n'avait pas dormi depuis des jours et il transpirait à grosses gouttes.

Mélusine, immédiatement, empêcha Johann et Jehan d'avancer en levant les bras devant eux :

« Arrêtez ! Ces gens sont des pesteux ; on ne doit pas entrer en contact avec eux. »

Puis elle s'adressa au boulanger : « Il faut que vous sortiez de cet endroit ou cela deviendra votre tombeau. Dirigez vous vers les salines de Saint Père et tâchez de vous y purifier ; nous devons poursuivre notre mission. Qui vous a indiqué cette cachette ? »

A ce moment là, du fond de la cave, apparut Frère Robert, l'assistant de Frère Jacques, l'apothicaire.

« Mélusine ! Dieu a entendu mes prières ; avez-vous les herbes que Frère Jacques vous avait commandées ? » s'écria-t-il .

« Je les ai ; mais elles ne suffiront pas à sauver autant de pauvres gens. Il faut sortir rapidement de ce trou et vous rendre aux fontaines !

- Nous craignons les loups qui rôdent en surface ; nous avons assisté à l'attaque du monastère par les loups et nous avons fui, de justesse, par la bibliothèque.

- Vous n'avez pas le choix ! C'est la peste ou les loups ! Il vous reste plus de chance de survie avec les loups. »

Johann interrompit la conversation :

« Pouvez-vous nous donner des indices sur la Pierre des Temps ? Il s'agit de la trouver d'urgence pour sauver mon

compagnon, Thibaud, et peut-être pourra-t-elle aussi sauver tous les villageois. »

Le Frère répondit d'un air gêné :

« Ce secret ne m'appartient pas.

- Il n'est plus question de secret. Nous avons récupéré un livre » répondit Mélusine. « Nous savons que le Père Abbé et le Père aux Loups sont demi-frères et j'ai le regret de vous annoncer que le Père Abbé est mort. Il faut laisser les morts reposer en paix et s'occuper d'urgence des vivants avant qu'il ne soit trop tard !

- Le Père Abbé gardait toujours avec lui un livre avec un fermoir en or ! » dit frère Robert.

« Nous l'avons ! » s'écrièrent en chœur Mélusine, Johann et Jehan.

« J'ai entendu dire qu'il cachait quelque chose dans le fermoir en or. »

Johann secoua fortement le livre et il entendit un petit cliquetis. Mélusine retira une épingle de sa chevelure et tenta de forcer le fermoir. Après quelques minutes et quelques manipulations, un déclic se fit entendre, une partie du fermoir glissa et laissa voir une petite cavité. Le livre fut retourné et une petite pierre ronde tomba aux pieds de Johann. Il la ramassa ; c'était une jolie pierre orangée. Elle décomposait la lumière et avait un éclat flamboyant.

Johann affirma qu'il fallait maintenant se dépêcher d'aller chercher l'autre morceau de pierre pour reconstituer la Pierre des Temps.

« Il faut partir pour Reims puis pour Paris ! Allons voir si Thibaud est en état de nous accompagner. »

Les trois compères laissèrent les villageois aux mains de Frère Robert, après lui avoir remis les herbes de Mélusine et ils rebroussèrent chemin.

Arrivés à la chambre, ils trouvèrent Thibaud debout. Ce dernier semblait avoir récupéré toutes ses forces grâce à la

potion de Mélusine. Ils établirent alors, tous les quatre, un plan d'action. Mélusine, spontanément, proposa de monter à Paris avec Johann pour se présenter au roi ; Thibaud eut un sourire amusé en regardant Johann se mettre à rougir, gêné. Il fut convenu que Jehan le menuisier et Thibaud iraient récupérer le parchemin à Reims. Mélusine déclara :

« Auparavant, il faut tout de même passer aux Fontaines pour nous purifier ! »

Ils préparèrent des victuailles et des vêtements, récupérés rapidement à l'hôtellerie de l'abbaye ; ils mirent le tout sur le dos de Prince et prirent la route.

Mais la nuit tombait vite. Mélusine paraissait inquiète et scrutait le ciel. Après avoir regardé Thibaud avec insistance, elle se tourna vers Johann :

« Restons vigilants ; j'ai constaté que sa blessure au bras avait pris une étrange couleur brunâtre, en forme de mâchoire de loup. Et ce soir, c'est la pleine lune ! »

Johann jeta un regard furtif en direction de Thibaud, mais celui-ci marchait tranquillement en bavardant avec le menuisier.

Lorsqu'ils arrivèrent aux fontaines, ils virent que l'endroit était magnifique, et en bon état, en plein milieu d'une clairière. Une pierre faisait office de banc. On pouvait aussi distinguer, un peu plus haut, le ruisseau qui alimentait les fontaines. Ils s'assirent tous sur le banc, attachèrent le cheval à un arbre et se préparèrent pour se baigner. Johann posa le livre du Père Christian sur le banc et alla se plonger dans l'eau. Mélusine le rejoignit ; elle faisait du charme à Johann qui ne regardait qu'elle... Sans perdre de temps, ils se purifièrent. Ensuite, après être allés chercher du bois dans la forêt proche, ils allumèrent un grand feu pour se réchauffer, car la nuit était glaciale. Jehan regardait, sans cesse, autour de lui, mal à l'aise :

« Je vais faire le guet ; je ne suis pas épuisé comme vous. Reposez vous ; nous aurons besoin de toutes nos forces dès l'aube. Le mal rôde ; je le sens ! »

Tôt, le lendemain matin, après une nuit calme dans le froid mais auteur du feu de bois, Johann, Thibaud, Jehan Martin et Mélusine se rendirent de nouveau aux Fontaines Salées ; mais Thibaud avait, de nouveau, du mal à se déplacer. Son état de santé s'était détérioré durant la nuit. Il avait perdu connaissance et il était tombé dans un long sommeil. Johann décida qu'il fallait repartir vers le monastère car ils devaient sauver Thibaud à tout prix. Tous s'apprêtèrent alors à se remettre en route pour l'abbaye. Prince s'abreuvait aux fontaines, sans se soucier du monde qui l'entourait. Johann l'appela du coup de sifflet habituel. Le cheval reconnut immédiatement le signal et s'approcha de Johann qui lui caressa doucement l'encolure. Puis Johann et ses compagnons valides fabriquèrent avec des branches une sorte de traîneau qu'ils attelèrent à Prince ; ils y allongèrent Thibaud. Johann monta en croupe et ils reprirent la route du monastère.

Au cours du trajet, ils firent une halte de quelques instants pour s'abreuver et permettre à Thibaud de se reposer un peu des cahots du voyage. Johann profita de ce moment pour ouvrir ce fameux livre auquel le Père Christian tenait si précieusement. Il y découvrit plusieurs choses importantes. Il y était écrit où se trouvait une autre partie inconnue de la Pierre du Temps ; elle était placée derrière la chambre de l'Abbé, dans une petite pièce secrète dont personne ne connaissait l'existence, à l'exception du Père Christian. Tout était décrit : les chemins à prendre, ce qu'il fallait faire. Johann avait l'impression que ce livre avait été écrit spécialement pour eux. Il y avait également un message de mise en garde qui disait de se méfier de chaque personne comme l'avait prédit le vieil ermite. Mais Johann se demandait bien de quelles personnes

il pouvait s'agir. Thibaud fut repris de convulsions mais, cette fois-ci, elles étaient beaucoup plus violentes que précédemment. Bizarrement, il semblait encore plus pâle et amorphe qu'avant.

Lorsqu'ils arrivèrent à Vézelay, ils ne furent pas trop surpris de n'y trouver personne. Ils entrèrent alors dans l'abbaye, après avoir laissé Thibaud avec Prince, pour ne pas être encombrés par le blessé. Ils traversèrent le cloître et arrivèrent dans la chambre de l'Abbé. Johann, qui était le premier du petit groupe, poussa un cri de surprise, juste après avoir ouvert la porte de la chambre : sur le fauteuil de l'Abbé se tenait, assis, un énorme loup. Johann ne l'avait vu qu'une fois, pourtant il reconnut immédiatement le Père aux Loups. Celui-ci s'empressa de leur adresser la parole, d'une voix rauque mais très calme : « J'ai besoin de vous... »

5

Mélusine percuta brutalement Johann et Jehan trébucha à son tour contre la jeune femme. Ils étaient statufiés par la surprise : non seulement le loup parlait, mais en plus, il avait besoin de leur aide. L'effet de surprise passé, Johann sortit son épée de son fourreau et la pointa en direction du Père aux Loups. Mélusine avait dégainé un petit poignard et se tenait prête à se défendre. Quant à Jehan, il se retournait fréquemment avec inquiétude.

Johann le regarda et lui dit : « Que faites-vous ici et de quoi avez-vous besoin ? » Le Père aux Loups, d'une voix rauque et à peine intelligible, expliqua à Johann qu'il avait besoin d'eux car ils possédaient le livre et la pierre orange du fermoir. D'autre part, il ajouta que cette pierre constituait la première partie de la Pierre des Temps. Il leur dit aussi que, en échange, il les protégerait des loups.

Il poursuivit : « C'est bien moi qui dirige la meute de loups, mais depuis plusieurs jours, la moitié des loups s'est retournée contre moi à cause d'un autre meneur et je crois savoir de qui il s'agit, c'est un manipulateur qui a entraîné une partie de ma meute dans le meurtre de mon demi-frère, le Père Abbé ; il faut l'éliminer car il est très dangereux et je suis trop faible pour le faire.

- C'est toi qu'il faut éliminer ! » hurla Jehan, rouge de colère.

« Du calme ! » intervint Johann. « Écoutons-le jusqu'au bout !

- Qu'avons-nous à y gagner ? » demanda Mélusine d'un ton menaçant.

Johann lui demanda pourquoi il avait besoin de ces objets. Le Père aux Loups répondit : « Ces objet me sont indispensables car, voyez-vous, je suis condamné à devenir loup-garou à chaque pleine lune ; mais, depuis peu, j'ai appris que, pour annuler la malédiction, il fallait que quelqu'un ayant été mordu par un loup me récite l'incantation contenue dans le livre. Or, votre ami Thibaud a été mordu par un loup et lui seul peut m'aider. D'autre part, si vous m'aidez, je vous donnerai la dernière pierre ! »

C'est alors que, entendant ces mots, Jehan Martin révéla sa véritable nature et tenta de s'emparer du livre. Il s'approcha discrètement derrière Johann et, soudain, il lui sauta dessus en essayant de l'étouffer. Mais le jeune homme sortit une dague pointue de sa ceinture et, en peu de temps, réussit à prendre le dessus ; il tua Jehan Martin. Le Père aux Loups déclara alors que Jehan Martin était un traître qui complotait pour devenir immortel.

Pendant que Johann et Jehan se battaient, Mélusine s'était esquivée. Elle savait, à présent, que Thibaud était le seul à pouvoir soigner le Père aux Loups. Elle voulait avoir la Pierre des Temps pour elle toute seule, mais il fallait d'abord éliminer Thibaud.

Pendant ce temps, Johann était resté dans la chambre de l'Abbé en compagnie du Père aux Loups. Ils commencèrent à fouiller dans les objets du Père Christian en espérant trouver quelque chose qui leur serait utile. Soudain, Johann fut attiré par un ancien meuble en bois contre le mur ; il essaya alors de le pousser, avec l'aide du Père aux Loups. Ils y arrivèrent enfin et découvrirent un grand creux dans le mur. Une statuette en forme de tête de loup y était placée. A côté de

celle-ci, ils remarquèrent deux dessins, l'un indiquant une main tirant la tête de loup hors de la cavité et l'autre désignant une petite pierre dans la bouche de celui-ci.

Johann comprit qu'il fallait sortir la statuette du trou, mais il ne savait pas ce qu'était la petite pierre dans sa gueule. Le Père aux Loups lui dit d'essayer avec la pierre orange. Johann l'inséra alors dans la bouche du Loup, qui se ferma comme par magie et les yeux devinrent orange. Une porte s'ouvrit dans le sol ; des escaliers conduisaient en bas où les attendait une mystérieuse pièce cachée.

La pièce était très sombre. Ils virent une torche ; Johann l'alluma .Grâce à cette lumière, ils aperçurent une demi-douzaine de courtes cordes dépassant du mur, dont plusieurs à moitié calcinées. Le Père au Loup lui expliqua qu'il fallait enflammer une corde pour voir quelque chose ; c'est tout ce qu'il savait. Johann enflamma une corde et attendit. Peu après, toutes les torches accrochées au mur s'allumèrent successivement, ce qui leur permit de remarquer les fresques au mur où, cette fois-ci, les chevaliers combattaient avec les loups. La pièce était séparée par une sorte de large mur bas permettant de la traverser, avec de part et d'autre, des fossés jonchés de squelettes, sans doute les précédents visiteurs tombés dedans. Au fond de la pièce, on distinguait une grande fresque représentant une sorte de plan.

Johann commença à s'intéresser au plan. Peut être s'agissait-il de l'endroit où se trouvait la Pierre des Temps ? Tout en bas, à un endroit où l'on voyait une porte dans un rempart permettant d'entrer dans la ville, Johann réussit à déchiffrer deux mots à moitié effacés : *Dijon urbz* (ville de Dijon). Puis, il vit que le symbole en forme de tête de loup se trouvait placé au dessus d'une église. En voyant son emplacement dans la ville, Il devina aussitôt qu'il s'agissait de la cathédrale Saint Bénigne.

« La Pierre est à Dijon ! » s'exclama-t-il.

« Bien joué, petit. » rétorqua le Père aux Loups. « Le parchemin est là-bas, je le sens ! »

En-dessous de la carte se trouvait un autre plan. Il indiquait, sans erreur possible, la crypte de la cathédrale. Johann devina, de par l'emplacement du symbole, que la pierre devait se trouver dans le tombeau de Saint Bénigne.

« Il faut que je te dise également », reprit le Père aux Loups, « que j'ai récupéré un autre parchemin à Reims, grâce aux renseignements d'un pèlerin, il se situait dans la bibliothèque de la cathédrale de Reims. J'ai également trouvé la moitié de la Pierre, cachée dans cette chambre, grâce à mon odorat de loup. J'avais humé l'odeur de mon frère jusqu'à sa cache ; mais je me suis affaibli et je n'arrive plus à retrouver ma forme humaine. La malédiction fait son œuvre, comme elle le fera avec votre ami Thibaud. »

Jehan méfiant l'interrogea :

« Quelle preuve puis-je avoir de ce que vous avancez ? »

Le loup, brutalement, cracha avec des spasmes une pierre bleue, scintillante, en forme de demi-cercle. La pierre roula aux pieds de Jehan qui se baissa vivement pour la ramasser mais le Père aux Loups fut plus rapide que lui malgré son évidente faiblesse et il la ravala.

« J'ai besoin du livre de mon frère pour trouver l'endroit où sa mère a été ensevelie. »

- Quel intérêt ?

- Je dois, grâce à la Pierre des Temps, essayer de faire renaître sa mère car elle seule connaissait la plante rare et mystérieuse qui permet de confectionner l'antidote à la malédiction. Votre ami Thibaud souffre comme moi de cette maladie maudite et il est condamné, comme moi, sans ce remède miraculeux. La seule solution, c'est de reconstituer la Pierre des Temps et de se servir du parchemin pour la formule qui fera ressusciter Mélusine de Bèze.

- La mère du Père Abbé se prénomrait Mélusine ?

- Eh oui. On prétendait dans le pays qu'elle avait des pouvoirs, elle aussi, comme Mahaut, ma mère, et que Théodore de Bèze, notre père, n'était attiré que par des femmes étranges et ensorcelantes. Elle n'a pas été empoisonnée par ma mère, j'en suis certain ! Mais le temps nous manque, je m'affaiblis et je crains de ne plus pouvoir vous aider si je me transforme définitivement en loup. »

Soudain, Johann et le Père aux Loups entendirent des cris et des hurlements de loups. Ils s'aperçurent alors de la disparition de Mélusine et sortirent précipitamment de l'abbaye pour rejoindre Prince et Thibaud. En arrivant, ils découvrirent le corps sans vie de Mélusine, la gorge déchirée, et virent des loups s'enfuir. Miraculeusement Thibaud et Prince avaient été épargnés. Johann et le Père aux Loups demandèrent à Thibaud ce qui s'était passé et il répondit avec difficulté :

« Euh... Euh... C'est... Mélusine... ; elle... voulait me tuer ! Les loups sont arrivés et m'ont défendu. Je n'ai pas compris à qui se passait. »

Johann était choqué. Il eut une pensée triste pour Mélusine, mais comprit l'avertissement de l'ermite et du livre.

Johann, alors, secoua Thibaud et lui dit : « Remue-toi, je t'en prie ! Il faut ouvrir la missive du roi ! Nous nous sommes engagés à le servir fidèlement jusqu'à la mort mais là, nous devons savoir ce que contient ce message adressé au Duc de Bourgogne ! »

Thibaud sortit de sa torpeur ; il ôta péniblement une de ses bottes et sortit, d'une poche cachée dans la doublure, le rouleau de parchemin scellé. Johann rompit le sceau avec sa dague et se rendit compte qu'un morceau de pierre bleue semblable à celui trouvé par le Père aux Loups se trouvait inséré dans la cire du cachet royal.

« C'est incroyable ! » s'exclama-t-il. « Nous avons un morceau de la Pierre des Temps depuis plusieurs jours, sans le savoir. C'est la providence divine ! »

Thibaud lui répondit faiblement : « Il faut lire cette lettre. Lis ! Je me sens de plus en plus faible depuis un moment ! »

Johann pâlist au fur et à mesure de sa lecture :

« Mon Dieu ! Notre Roi souffre également de lycanthropie. Il a envoyé ce morceau de Pierre au Duc dans l'espoir qu'il puisse retrouver, par miracle, les autres morceaux pour le sauver. Il est impératif que nous reconstituions cette Pierre des Temps afin de redonner vie à l'épouse du seigneur de Bèze. Père aux Loups, nous acceptons votre marché. Depuis notre première rencontre, mon instinct me disait de ne pas me méfier de vous ! Vous n'êtes pas notre ennemi, malgré les apparences. Voici notre morceau de Pierre. Assemblons-les ! »

Le loup régurgita alors, à nouveau, le morceau de Pierre bleue de son estomac. Johann se précipita dessus et l'essuya avec sa manche avant de reconstituer l'ensemble. Une fois les trois morceaux réunis, la pierre orangée au centre, une lumière étincelante jaillit dans la pièce et les trois morceaux fusionnèrent.

« Nous n'avons donc plus besoin d'aller à Dijon, » dit Johann, « pas plus que de tenter de ressusciter Mélusine de Bèze. Nous avons désormais en main tout ce qui est nécessaire pour soigner le roi, rendre définitivement sa forme humaine au Père aux Loups et guérir Thibaud. Allons-y ! »

Johann ouvrit alors, de nouveau, le livre au fermoir d'or, puis chercha la page de l'incantation. Le Père aux Loups lui indiqua qu'elle devait se trouver vers la fin du livre et comportait une enluminure représentant un loup à tête d'homme. Au bout de quelques minutes de recherche, Johann découvrit enfin la fameuse page. Mais Il fut déçu de ne voir qu'une page quasiment vierge et très sobre, qui ne disposait que d'un texte

mal écrit et d'une petite illustration décolorée. Le Père aux Loups lui expliqua que c'était un choix du Père Christian, pour que l'on ne s'y attarde pas trop.

Johann tendit la Pierre des Temps au loup-garou et le livre à Thibaud. Bien qu'angoissé, le jeune garçon se décida, après plusieurs regards hésitants vers Johann, à réciter l'incantation, rédigée en latin : «HIS VERBIS TE LUPUM E VULNERIBUS LIBERO. HOMO NATUS ES HOMO ITERUM SIS. » (Par ces mots, je te libère, Loup, de tes souffrances. Homme tu es né, redeviens homme.)

A ce moment là, le Père aux Loups perdit ses poils. Ses oreilles rapetissèrent et s'arrondirent, son nez se rétracta, ses dents se rapprochèrent et se rétrécirent. Enfin, il reprit une apparence humaine, et se retrouva complètement nu, sans fourrure. Il put à nouveau parler normalement. Johann lui donna une couverture qui se trouvait là, pour se couvrir en attendant de trouver d'autres vêtements plus appropriés. Après cette transformation, Johann remarqua des traits de ressemblance avec son demi-frère, le Père Christian.

« Désormais, il nous faut guérir Thibaud, » dit le Père aux Loups. « Maintenant que je suis redevenu humain, j'ai retrouvé toute ma mémoire et je sais où trouver la plante qui va le faire revivre normalement. Et, en même temps, il nous faudra éliminer le meneur de loups qui manipule ma meute. Reposons-nous avant de prendre la route. »

Le lendemain matin, à l'aube, après avoir préparé les vivres pour quelques jours, pris les herbes et les médicaments pour soigner Thibaud, les deux pages et le Père au Loup se mirent en route avec une carriole empruntée à l'abbaye et tirée par Prince. « Les amis, il nous faudra encore de la patience, du courage et de la motivation pour ces quelques jours de voyage. » déclara Johann.

Après tout une journée de voyage, ils décidèrent de s'arrêter pour la nuit. Le cheval était très fatigué et ils étaient encore loin du but. Ils allaient avoir besoin de toutes leurs forces pour l'ultime étape de leur aventure.

6

Le lendemain, très tôt, tout le monde était debout. Le Père aux Loups était parti chercher des provisions pour le voyage. A son retour, Johann était déjà sur le cheval et Thibaud dans la carriole. Johann motiva sa troupe même si Thibaud devenait plus faible qu'il ne l'était déjà. Quand ils prirent la route, le jour s'était déjà levé.

Johann demanda au Père aux Loups où se trouvait la plante qui pouvait guérir Thibaud. Celui-ci lui expliqua que, petit, il avait entendu sa mère parler d'une plante guérisseuse qui accomplissait des miracles et dont la racine était enfoncée dans la terre près d'un ruisseau. La trouver était aussi rare que trouver un trèfle à quatre feuilles. Il ajouta :

« Mes amis, la plante que nous cherchons se trouve au centre de la forêt. Là-bas, les arbres ne poussent plus et le soleil éclaire des fleurs d'un jaune étincelant ; c'est de ces plantes-là dont nous avons besoin pour soigner Thibaud ».

Il ajouta qu'ils devaient grimper au sommet d'une colline à quelques kilomètres de là et, une fois arrivés, ils devaient trouver une grotte dissimulée par des ronces, près de laquelle poussait cette plante.

Ils marchèrent longtemps, encore et encore. Ils empruntèrent des chemins étroits, gravirent des collines ; en vain. Dans la soirée, ils s'arrêtèrent pour souffler. Ils étaient proches d'un champ ; ils virent de l'herbe et s'assirent. Johann dit :

Les loups

« Je m'étais juré de ne pas céder ; mais là, c'en est trop. Je ne ... »
Le Père aux Loups l'interrompit et lui dit :
« La plante ne doit plus se trouver bien loin ; personne ne peut se permettre d'abandonner. » Il l'encourageait comme il pouvait.

Un peu plus tard, après avoir attaché Prince à un arbre, Johann et le Père aux Loups installèrent leur campement dans une clairière du bois de Bazoches, au sud de Vézelay. Pendant ce temps, Thibaud alla chercher du petit bois pour le feu, indispensable pour éloigner les loups. Après un rapide repas, ils s'endormirent à la belle étoile, d'un sommeil profond malgré le froid, enroulés dans des couvertures.

Vers minuit, le Père aux Loups fit un étrange rêve. Sa mère Mahaut lui apparut en songe, enveloppée d'une étrange lumière orangée :

« Rappelle toi, mon fils, ce chêne gigantesque qui poussait au centre de la clairière près de la grotte aux loups ! Entre ses racines, tu trouveras la plante magique, la mandragore. Mais attention. Tu dois la cueillir dans deux jours, sans faute, lorsque la Terre se situera entre la Lune et le Soleil. Cette nuit là, la lune deviendra rouge comme le sang. A minuit, tu arracheras la mandragore et tu auras environ une heure et demie pour confectionner ton antidote ; après, il serait trop tard. Vous seriez maudits et une épidémie de lycanthropie déferlerait sur toute la région, comme cela est déjà arrivé dans les temps anciens à Vézelay.

Tu devras dessiner deux cercles sur le sol avec une baguette de sorbier, un grand et un petit à l'intérieur. Au centre du petit, tu allumeras un feu et tu placeras un pot rempli d'eau que tu porteras à ébullition. Jette dans le récipient toute ta mandragore que tu auras râpée, et ajoutes-y des graines de pavot, de la ciguë et de la sauge ; mélange bien le tout pendant 24 battements de ton cœur, puis tu pourras, à l'aide

des indications du parchemin, chasser les démons du corps de tout homme-loup qui boira ce breuvage. »

Mahaut s'évapora et le Père aux Loups se réveilla brutalement. Il secoua les deux garçons en leur criant :
« Vite ! D'ici deux jours, nous devons être au bois de Saint Martin. Hâtons-nous ; je vous expliquerai en chemin ! »

Tout en marchant, il leur relata son songe et le message de sa mère. Ils voyagèrent ainsi toute la journée à pas forcés. Épuisé et surtout affaibli, Thibaud s'arrêta près d'une fontaine pour se désaltérer. La pierre de la fontaine était moussue mais on apercevait un pétroglyphe vieilli par le temps ; il représentait un homme-loup.

« Nous sommes sur le bon chemin ! » s'exclama Le Père aux Loups après avoir vu le motif gravé dans la pierre.
« Poursuivons ! »

Ils se remirent en route après avoir fait boire Prince et remonter Thibaud dans la carriole. Ils parcoururent encore plusieurs kilomètres en écoutant les indications du Père aux Loups. Soudain, celui-ci cria :

« Arrête le cheval ! C'est ici ; c'est la colline devant nous ! »

Johann arrêta alors le cheval, et regarda autour de lui.

« Comment va-t-on faire ? C'est très vaste, il y a de la végétation partout ; ça va être dur de passer ! » dit-il, surpris.

« Ne t'inquiète pas ; je sais où trouver des escaliers qui ont été construits, il y a quelques années. Ils vont nous conduire jusqu'au sommet de la butte. Mais pour ça, il faut aller de l'autre côté de celle-ci. » reprit le Père aux Loups.

Ils firent alors le tour, et ils trouvèrent les marches. Sans perdre de temps, ils commencèrent à monter. Le Père aux Loups portait Thibaud sur son dos. Après une demi-heure d'escalade, ils atteignirent enfin le sommet. Le Père aux Loups se faufila dans des buissons, et Johann le suivit ; ils se

retrouvèrent dans la grotte. Ils parcoururent une dizaine de mètres, et Johann distingua une plante illuminée par des rayons de soleil pénétrant d'un creux au plafond de la grotte. « Prends-la et ramène-la moi ! » dit le Père aux Loups avec assurance. Johann arracha alors la plante et la donna au Père aux Loups qui posa ensuite Thibaud par terre.

« Maintenant, il faut aller déterrer la mandragore qui se trouve entre les racines du gros chêne que tu vois là-bas, près de l'entrée de la grotte. Mais nous devons attendre la nuit de la lune rouge. En attendant, je vais laver la plante que nous venons de prendre. J'ai aperçu une flaque d'eau propre par ici. » dit le Père aux Loups. Mais, soudain, le Père aux Loups leva la main pour prévenir d'un danger ; le cheval, aussi, s'arrêta en humant l'air avec inquiétude et en hennissant.

« Que se passe-t-il ? » demandèrent ensemble Johann et Thibaud.

« J'ai senti l'approche d'une meute de loups, et Prince aussi, vraisemblablement.

- Croyez-vous que ces loups appartiennent à votre meute ?

- Non. Ce sont les loups qui se sont retournés contre moi, la meute de l'usurpateur !

- Et vous ne pourriez pas appeler le reste de la meute qui vous est restée fidèle, les loups qui ont sauvé Thibaud des mains de Mélusine ?

- Je vais tenter de les rameuter ; c'est notre seule chance de survie à une attaque. Mais je ne garantis rien. Depuis que, maintenant, j'ai retrouvé ma forme humaine, c'est mon instinct de loup qui disparaît peu à peu. »

Pourtant Le Père aux Loups hurla d'une telle façon que l'on aurait pu croire avoir à faire à un véritable loup. Aussitôt, on entendit une réponse.

« Ma meute arrive ! Elle n'est d'ailleurs pas loin du tout ; elle talonne les bêtes de l'autre meneur de loups. »

Surgirent alors neuf loups majestueux aux yeux d'or, suivis d'un être hybride mi-loup, mi-homme. Le père aux Loups s'exclama :

« Mais je te reconnais ! Tu es le frère de feu Mélusine de Bèze, Guillaume de Châtel-Censoir !

- En effet, scélérat ! Tes bêtes ont égorgé ma fille bien-aimée, Mélusine, ta propre nièce, au monastère, il y a trois jours. Nous allons vous prendre la Pierre, le parchemin et vous exterminer. Le Temps des Loups-garous est arrivé ! »

C'est alors que la deuxième meute arriva brutalement et l'affrontement eut lieu immédiatement. Instinctivement, le Père aux Loups et Thibaud se transformèrent en deux gigantesques loups de couleur fauve. Thibaud, plus vif car plus jeune, enfonça ses crocs dans la nuque de Guillaume de Châtel-Censoir, le meneur de loups, et lui broya les os du cou, dans un craquement sinistre. Le Père aux Loups se plaça alors devant Johann pour le protéger des autres fauves. Mais les neufs loups aux yeux d'or stoppèrent net leur attaque à la mort de leur maître et plièrent l'échine devant Thibaud en signe de soumission. Le combat était terminé.

Thibaud épuisé ne parvenait plus à retrouver forme humaine, Le Père aux Loups et Johann le hissèrent dans la carriole sous sa forme animale.

« Il est plus que temps d'en finir ; la nuit tombe et l'éclipse de la lune est proche ! » s'écria Johann.

Vers minuit, la lune devint rouge sang. Le Père aux Loups, se rappelant des paroles de sa mère, s'exécuta selon ses ordres : il écrasa d'abord les fleurs dans un pot, puis il sortit un gobelet de la sacoche qu'il portait, le remplit d'eau. Ensuite, après les avoir lavées avec soin puis les avoir râpées finement, il ajouta l'eau et les racines de la mandragore dans le pot. Il mélangea le tout à l'aide d'un bout de branche puis fit boire la décoction à Thibaud. Il en but, également, par précaution. Il dit alors à

Johann qu'il devait patienter un peu pour voir le résultat. Peu de temps après, Thibaud se sentit mieux ; il se mit debout comme s'il n'avait jamais été malade et il reprit sa forme humaine.

Johann leur rappela qu'il fallait sauver le roi et, sans doute aussi, une partie des villageois de Vézelay car les symptômes diagnostiqués par Mélusine comme étant ceux de la peste devaient être, en fait, ceux de la lycanthropie transmise par le père de Mélusine et sa meute de neuf loups. Il fut décidé de rejoindre Vézelay afin de sauver les villageois puis de remonter sur Paris pour sauver le roi.

Après deux jours de voyage, ils arrivèrent enfin à la porte du Barle. Ils retrouvèrent les malades dans les sous-sols du monastère et leur donnèrent l'antidote. Une fois ceci fait, le Père aux Loups leur dit qu'il lui fallait faire un adieu à ses loups fidèles. Ils se dirigèrent alors, tous trois, vers leur tanière, dans la forêt profonde. Une fois sur place, les loups les accueillirent comme s'ils se fréquentaient depuis toujours, ce qui ne manqua pas d'émerveiller les deux pages. Ils furent également stupéfaits du nombre d'ossements sur les lieux et murmurèrent entre eux qu'ils avaient eu raison de laisser Prince un peu plus loin. Le Père aux Loups rentra dans la plus grande des tanières et n'en ressortit qu'une quinzaine de minutes plus tard. Il surprit Johann qui jouait avec les louveteaux.

« Allons, mes amis, c'est fait. Il nous faut partir, maintenant. »

Puis rapidement, ils chevauchèrent jusqu'à Paris. Ils avaient hâte de voir le roi afin de lui donner la Pierre des Temps. Lorsqu'ils le virent, en privé, en son cabinet, le roi leur dit :

« Mes gentils pages, je suis bien heureux de vous voir en vie, et me voici enfin débarrassé de cette malédiction. Ainsi s'achève votre mission sur les terres de Bourgoigne. »

Johann, Thibaud et le Père aux Loups se reposaient de leurs aventures lorsqu'ils furent convoqués à la Cour. Un conseiller royal les attendait dans une pièce adjacente à la salle du trône ; il les mena vers le roi et son épouse qui les accueillirent chaleureusement. Après les remerciements et les félicitations, le roi dit :

« Messires, après votre périple et ses péripéties, je crois que vous méritez un raisonnable dédommagement. J'ai donc décidé de vous adouber chevaliers sur le champ. Vous recevrez également, en pleine possession, le titre de baron ainsi que les terres qui vont avec. En outre, une dotation de cent écus d'or vous sera allouée sur la cassette royale. »

Le roi annonça également que « Le Père aux Loups », frère de l'Abbé décédé, gérerait désormais l'Abbaye de Vézelay et qu'il aurait droit de circuler avec sa meute, en toute liberté sur tout le domaine.

Alors qu'ensuite ils participaient à un repas en compagnie du roi et d'autres seigneurs de la Cour, un garde apparut et annonça :

« Majesté, un envoyé du Duc de Lorraine demande audience urgemment.

- Eh bien, faites entrer. »

L'homme entra, salua et dit :

« Votre Majesté, je suis le duc de Bar. Monseigneur le Duc de Lorraine, mon maître, souffre d'un mal inconnu, et son domaine est menacé par un mystérieux chevalier noir. Il sollicite instamment votre aide. »

Encore une nouvelle mission pour Johann et Thibaud !



Aliens party

classe de 4^{ème} - collège Gaston Roupnel

et

classe de 4^{ème} 1 - collège Edouard Herriot



1

Trois véhicules de Sapeurs Pompiers traversent la place du village, sans gyrophare, sans klaxon tonitruant, sans vitesse excessive. Ils se suivent de près, mais sans donner des frissons aux passants. Ils ne sont certes pas en promenade, mais pas non plus en réponse à un appel au 18. Ils s'engagent dans l'impasse qui mène au complexe sportif.

Quelques minutes plus tard, une camionnette de la Protection Civile arrive en sens inverse et tourne pour se diriger, elle aussi, vers le grand gymnase. Puis, c'est au tour d'un break blanc portant une croix rouge sur les portières avant et le capot, de prendre le même chemin.

Aucune précipitation... Aucune sirène... Aucun phare éblouissant... Ce ne doit pas être bien grave... Une certaine curiosité s'empare tout de même d'un couple de personnes âgées et de quelques enfants qui attendent à l'arrêt du transport en commun. Les jeunes portent des sacs de sport.

La petite dame ouvre la conversation :

« Dites-moi, jeune homme, vous devez bien connaître ce complexe sportif ? Vous y êtes probablement déjà entré. Ne renferme-t-il que des terrains de sport ?

- Oui, madame, nous y allons plusieurs fois par semaine. Moi, je fais partie du club de hand-ball.

- Moi, j'y fais de la gymnastique. Et notre petit frère y apprend le judo.
- A la bonne heure ! Vous connaissez donc bien les lieux !
- Plutôt bien, oui. Le gymnase contient un terrain avec des buts de hand et des paniers de basket, un mur d'escalade, une salle de gym avec tous les agrès nécessaires, une salle avec un tatami permanent pour les arts martiaux, et une grande salle polyvalente.
- Tu oublies aussi les pièces de rangement pour les tables de ping-pong, les tapis, les ballons...
- Nous y étions il y a quelques minutes. »

Le monsieur s'amuse de la description détaillée des deux gamins.

« Belle précision. Merci, les enfants.

- C'est tout ce que vous voulez savoir ?
- Justement non, puisque tu me tends la perche. Tu viens de me dire que vous en venez. En ce moment, s'y déroule-t-il quelques activités ? Des matchs ou des entraînements ?
- Non. C'est fermé. Nous venions pour nous entraîner, mais nous avons trouvé la grille bouclée à double tour. C'est étonnant, à cette heure-là.
- C'est peut-être à cause des pompiers !... Tiens, voici notre bus. »

Les gamins montent dans le bus. Le couple semble attendre le suivant.

« Tu ne trouves pas bizarre, Madeleine, qu'un jour sans activité il y ait un tel trafic ?

- Je me posais la question ; Georges. Trois véhicules des Pompiers, un de la Protection Civile et une ambulance de la Croix Rouge... Ça fait beaucoup pour un centre sportif fermé !
- Si nous allions y faire un tour. Nous en aurions le cœur net...
- Vieux curieux ! Je t'y accompagne, mais ne marche pas trop vite, bien que le suspens te donne souvent des ailes ! »

Quelques centaines de mètres plus loin, ils atteignent leur but. Ils ont plus de chance que leurs jeunes informateurs. La grande grille est ouverte à deux battants. Les cinq véhicules qu'ils ont vus entrer dans l'impasse, sont garés le long du bâtiment.

Les deux curieux osent pénétrer dans l'enceinte grillagée et se dirigent vers une porte grande ouverte. A peine ont-ils mis un pied dans un hall d'accueil qu'une dame es interpelle :

« Bonjour. Puis-je vous renseigner ? À mon avis, vous faites erreur. La porte est ouverte mais le gymnase est fermé au public.

- Je vous prie de nous pardonner, mais cette arrivée de véhicules de secours nous a intrigués. Y aurait-il un accident ? Ou un incendie ? »

Deux hommes, aux allures de déménageurs, transportant une très longue table, les invitent à leur libérer le passage. La brave grand-mère, un peu confuse, s'écarte ; elle jette cependant un œil furtif à l'intérieur...

« Excusez notre curiosité. Bonne fin de journée. »

Sur le chemin du retour vers l'arrêt de bus, ils s'avouent mutuellement qu'ils auraient bien aimé assister à ce qui se prépare...

Arrive alors le bus N° 7 censé les reconduire chez eux. Ils y montent et s'ensuit un grand silence. Tout au long du trajet, ils font dans leur tête mille suppositions sur la scène qu'ils ont vue et imaginent tous les scénarios possibles.

Alors qu'ils sont presque arrivés à destination, Georges, le vieux monsieur, rongé par la curiosité, ose dire :

« Dis-moi, ma chérie, cette histoire ne te tracasse pas ?

- Ta curiosité te mènera à ta perte » réplique-t-elle en lui frappant la cuisse.

« Oh! Je t'en prie, ne fais pas ta rabat-joie » la supplie-t-il avec des yeux doux.

« J'aurais vraiment aimé savoir ce qui se trame dans ce gymnase ! Pas toi, Madeleine ?

- Oh ! Oui ! Je ferais bien n'importe quoi pour le savoir !

- Alors, si nous désobéissions, comme quand nous avons vingt ans, et y retournions ? » lui demande-t-il d'une voix mielleuse.

Le vieux monsieur sait parfaitement qu'en s'exprimant de cette manière et en faisant de ses yeux une arme, sa femme ne résistera pas longtemps. Et ce qui doit arriver arrive. Elle lui donne son consentement.

Le couple se met rapidement d'accord : il faut y retourner ! Il descend du bus à l'arrêt suivant et reprend le bus N° 7 dans le sens opposé : direction le gymnase de l'énigme. Chacun laisse aller son imagination. Madeleine, imagine une fuite de produits chimiques et radioactifs, comme elle l'a vu dernièrement au journal télévisé : ce serait une véritable catastrophe pour son village ! Georges, quant à lui, plus terre à terre, pense à un accident impliquant des enfants lors de la pratique de leur activité sportive quotidienne. Plus que quelques minutes et leur soif de connaître sera satisfaite. Après être descendus du bus, ils se dirigent à grands pas vers l'arrière du gymnase. L'excitation les rend joyeux ; enfin quelque chose de passionnant dans cette vie monotone !

«Madeleine, quand tu as regardé dans le gymnase, as-tu vu quelque chose de spécial ?

- Non. Rien n'était étrange. Tout était comme les jeunes garçons l'on dit : paniers de baskets, cages de handball... Les pompiers et la Protection Civile étaient en tenue ordinaire !

- Mais alors, que peut-il bien se passer ? » s'entête Georges.

« Je ne sais pas » répond-elle, irritée, « mais puisque tout est normal, n'en parlons plus ! Je ne vais pas me déguiser en "Miss Marple" juste pour te faire plaisir !

- Ne t'énerve pas, je trouve quand même ça bizarre...
- Moi aussi ! Mais nous ne pouvons rien faire ! Cependant, Georges, je me demande bien ce qui peut se passer là-bas
- Moi aussi, Madeleine ; ce doit être grave car personne ne nous laisse entrer.
- Ah ! Tiens, nous avons loupé le bus. Si tu veux, nous pourrions retourner voir ce qui se passe.
- J'allais te le proposer. »

Contre toute attente, ils retrouvent à l'arrêt de bus deux vieux amis de leur âge, très athlétiques au demeurant et pratiquant le badminton au centre sportif. Bien décidés à en savoir plus sur l'étonnante fermeture du gymnase, Madeleine entreprend la conversation :

« Oh ! Robert et Jaques ! Quelle surprise ! Alors, toujours aussi en forme à ce que je vois !

- Nous ne nous laisserons jamais du sport. » répond Robert.
« Alors comment vont les enfants ? Élodie est toujours en faculté de médecine ? Et Lisa ? »

Madeleine est un peu agacée par la conversation et pense vraiment à autre chose.

« Tout va bien pour elles... Mais dis-moi, Jaques, car cela m'intrigue, pourquoi donc le centre sportif est-il fermé aujourd'hui ? Et tous ces camions... Cela m'inquiète, saurais-tu quelque chose sur cette mystérieuse affaire ? »

Leurs amis n'en savent pas plus et les laissent bientôt seuls.

Une fois arrivés au gymnase Louis Régnier, Madeleine et Georges ne sont guère surpris de trouver le grand portail fermé. Ils s'avouent mutuellement qu'ils aimeraient bien découvrir ce qui se prépare... Le vieux couple reste perplexe. Georges cesse de marcher. Madeleine l'imité, puis se retourne vers son mari et lui demande d'une petite voix :

« Pourquoi t'arrêtes-tu ?

- Je trouve tout cela trop bizarre. Tout ce remue-ménage alors que tout semble parfaitement normal. Cela ne t'intrigue pas ?

- Bien sûr que cela m'intrigue, mais nous avons été renvoyés de ce lieu. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas grave. » dit-elle gentiment.

Georges pointe du doigt le gymnase et ajoute d'un ton ferme :
« Je veux aller voir ce qui s'y passe. Nous ne faisons que des mots croisés à longueur de journée ! Changeons un peu nos habitudes ! »

Madeleine fixe son mari de ses petits yeux bleus et réfléchit. Au bout de quelques secondes, elle lui répond d'un ton un peu las :

« D'accord ! Mais je te préviens, si on se refait prendre, tu t'expliqueras seul avec les hommes de la Protection Civile ! »

Le couple se dirige à nouveau vers le gymnase. La nuit tombe et la police tourne toujours autour du complexe sportif.

Une multitude de questions commence à se bousculer dans les esprits du couple. Pourquoi toute cette agitation ? Que se prépare-t-il à l'intérieur ? Est-ce grave ? Et surtout, comment entrer pour le découvrir ? De nombreuses hypothèses s'ébauchent.

« Je t'avoue, Georges, que cette histoire m'intrigue ! Je voudrais bien découvrir ce qui se passe ; je dirais même que je veux savoir ! »

- Ne t'en fais pas, » réplique son mari, « j'ai ma petite idée, Madeleine... Je suis également un peu tracassé à l'idée de ne pas savoir ce qui se trame dans ce complexe sportif... C'est si étrange : pas de sirène, ni de gyrophare ou encore de klaxon tonitruant... J'aimerais aller jeter un petit coup d'œil si tu en es d'accord.

- Pas de problème, je suis également un peu perturbée par tout cela. »

Le vieux couple s'approche donc du gymnase, lorsqu'une voiture de police semble arriver de nulle part. Ils font mine de ne pas y prêter attention mais, une fois la voiture de police passée, et comme ayant retrouvé un instinct d'aventure et leur jeunesse, ils se mettent à courir pour suivre la voiture qui se gare sur le parking et se cachent derrière un buisson tout proche. Une fois les policiers descendus de la voiture, ils sortent de leur cachette. Madeleine demande alors :

« Comment allons-nous découvrir ce qu'ils mijotent si nous ne pouvons même pas entrer dans le gymnase ? »

Georges regarde en direction de l'immense édifice rouge et bleu et dit ensuite :

« J'espère que ce gymnase n'a pas été refait depuis que toi et moi y avons suivi nos cours d'éducation physique !

- Pourquoi dis-tu cela ? Oh non ! Georges...

- Oh si, Madeleine !

- Ne me dis pas que...

- Nous allons entrer par l'arrière. Et bien si, nous n'avons pas le choix je crois ! »

Ils contournent alors le bâtiment afin de passer par la porte de derrière.

« Voici la sortie de secours. » dit Madeleine en désignant une vieille porte en ferraille à l'arrière du bâtiment.

- Bonne idée. » répond Georges.

Ils se dirigent vers elle et tirent la poignée vers eux ; la porte s'ouvre alors dans un grincement qui prouve qu'elle n'a pas servi depuis longtemps. Georges entre le premier ; Madeleine, qui se trouve encore dehors, voit sur le visage de son mari qu'il vient de découvrir quelque chose d'important.

« Bon sang, Madeleine, viens voir. » dit Georges, à voix basse.

Elle entre à son tour, avec précaution, dans le gymnase et ils restent tous les deux immobiles et stupéfaits de ce qu'ils entrevoient.

Poussés par l'envie d'en découvrir un peu plus sur ce qui se trame, le couple monte discrètement des escaliers et longe un couloir qui débouche en surplomb d'une vaste salle. Ils se cachent alors dans un placard et écoutent avec attention tout ce qui se passe.

« Mais que se fabrique-t-il ici ? Pour quelles raisons sont-ils là ? » chuchote Madeleine.

« Je n'en sais pas plus que toi. » répond l'autre mi-apeuré, mi-intrigué.

« Fichons le camp d'ici avant d'avoir des problèmes ! »

*

Pendant ce temps, à l'intérieur du complexe sportif, des pompiers accompagnés d'une femme, descendent des escaliers qui aboutissent au sous-sol du gymnase. Après avoir traversé différents couloirs, ils aboutissent enfin dans une grande salle remplie d'ordinateurs et d'une machine bizarre assez imposante. A l'intérieur, des vêtements de pompiers, de membres de la Croix Rouge et de la Protection Civile sont éparpillés par terre.

Au fond de la pièce, deux soldats démontent une sorte d'énorme brancard au fond particulièrement épais. En sort alors un homme très soigné et bien habillé. Le peu de cheveux qu'il possède est bien peigné. Il s'exclame soudain :

« Quelle chaleur là-dedans !

- Désolé, Monsieur le Président, c'était le seul moyen de ne pas vous faire remarquer par toutes les personnes que nous aurions pu croiser. » répond l'un des militaires, visiblement gêné que le président soit mécontent.

L'homme qu'on nomme le président fixe la magnifique jeune femme et l'homme qui l'accompagne. Celui-ci a enlevé ses vêtements de pompier, et on peut alors voir qu'il porte une chemise aux poches de poitrine remplies de gommes, crayons et autres accessoires de bureau. Le président se tourne alors vers l'un des soldats et demande :

« Qui sont tous ces gens ?

- Ce sont les architectes que vous aviez demandés, Monsieur le Président.

- D'accord ! Et les scientifiques, où sont-ils ?

- Ils descendent en ce moment du camion de la Croix Rouge, Monsieur le Président. » répond le soldat, impassible.

« Et où est notre prisonnier ?

- Il ne devrait pas tarder, Monsieur le Président.

- Qu'ils se dépêchent de l'amener, bon sang ! Et qui a eu l'idée de cette couverture débile ?

- Je n'en sais rien, Monsieur le Président.

- La Croix Rouge, la Protection Civile, les pompiers et ce maudit brancard à double fond, tout ceci est complètement nul ! Ah ! Voilà enfin le prisonnier ! »

Deux hommes, suivis par un soldat armé, portent une civière sur laquelle est allongé un homme inerte. Ils le soulèvent, l'assoient sur une chaise, sans aucun ménagement, et l'attachent à celle-ci. L'homme, sans doute blessé, gémit. Il est mal rasé. La jeune femme le regarde de ses yeux bleu turquoise avec un air de dégoût. Elle a, cependant, visiblement de la peine pour lui. Nerveusement, elle enroule autour de son index une mèche de ses longs cheveux bruns.

Trois autres soldats et deux autres hommes, vêtus d'une blouse blanche, probablement des scientifiques, rentrent alors dans la salle. Ils saluent celui qu'on nomme le président, puis ils vérifient attentivement l'étrange grosse machine.

Le président s'éclaircit la gorge et dit calmement, mais d'une voix forte :

« Madame et Monsieur les architectes Marina Rizi et Alessandro Polizi, commencez, je vous prie, dès à présent l'opération 321TP. »

La jeune femme et son collègue à la chemise aux crayons s'emparent de feuilles et de stylos puis attendent, visiblement, un autre ordre du président.

*

Soudain, Georges et Madeleine, qui se sont trompés de direction lors de leur fuite, font irruption inopportunistement dans une salle. Des soldats braquent aussitôt leurs armes sur le vieux couple. Georges se met aussitôt à genoux, les mains sur la tête. Quant à Madeleine, elle est apparemment pétrifiée de terreur.

« Allo ! Monsieur le Président ?

- Oui, j'écoute !

- Nous avons trouvé un couple de personnes âgées dans une autre salle du gymnase ; nous venons de les maîtriser. »

- Quelle foutue sécurité inutile ! » s'écrie, grossièrement, le Président. « Amenez-les ici ! »

Il accueille nos deux vieux curieux en hurlant :

« Et vous, que faites-vous ici ?

- On... On ve...venait... voi...voir ce qui se passait ici. » balbutie Georges. « Pitié ! Ne nous tuez pas ! »

Le président se rassoit ; il réfléchit. Au bout de quelques secondes, il reprend calmement la parole :

« Je ne peux vraiment pas vous tuer ; vous allez donc participer à l'opération.

- C'est une plaisanterie ! » s'écrie un militaire du grade de colonel, ainsi que le montrent ses galons.

« Taisez-vous, vous ! Expliquez-leur plutôt la raison de tout ceci, et expliquez-leur aussi la présence de cette machine ! » ordonne le président, en montrant du doigt l'étrange appareil.

Nos deux amis, terrorisés, regardent ce curieux objet. Le colonel entame alors, de mauvaise, grâce son récit :
« Tout a commencé une nuit de Novembre 1979. »

2

Le colonel s'interrompt, hésitant.

« Je continue de croire que faire part de cette histoire ne soit pas une très bonne idée. Sans vouloir vous vexer, monsieur le Président.

- Si vous ne voulez pas me vexer, alors faites-le ! » s'écrie le Président rouge de colère. « Avoir les conseils de personnes sages, d'un âge bien supérieur au nôtre, peut-être un avis expert de leur part sur cette histoire sans queue ni tête me semble, au contraire, une très bonne idée, comme vous dites ! »

Un lourd silence s'installe dans la pièce. Ces paroles résonnent dans la tête de toutes les personnes présentes. Le colonel regarde le Président qui l'incite à continuer d'un geste de la main. L'officier supérieur regarde Madeleine et Georges, puis le prisonnier. Celui-ci baisse la tête, visiblement gêné.

« Tout a commencé, donc, une nuit de novembre 1979. Cette histoire n'est connue que de quelques grands spécialistes, l'Armée et monsieur le Président. Une nuit fortement agitée, pour nous, soldats de la base militaire française 321TP, implantée secrètement en Afghanistan, lors de l'invasion soviétique du pays. Une nuit comme toutes les autres ... Comme n'importe quelle nuit dans un camp militaire... Mais, pour nous, soldats, ce fut la nuit la plus agitée que nous ayons jamais vécue.

Nous fûmes réveillés, vers deux heures du matin, par un bruit qui fit un vacarme semblable à un obus tombé sur terre. Paniqués, et levés en hâte, nous sommes sortis de nos chambrées pour aller voir ce qui était arrivé. A peine réveillés, nous tentions d'ouvrir les yeux. Il nous fallut quelques secondes pour voir plus nettement et réaliser vraiment l'horreur que nous avions sous les yeux. Nous vîmes d'abord une fumée noire, si noire que l'on mit un petit moment pour pouvoir distinguer clairement ce qui se passait derrière. Soudain, nous vîmes le deuxième dortoir de notre camp... A quelques mètres du nôtre, en fumée ou plutôt, devrais-je dire, en mille morceaux... Il n'y avait plus un bruit. Juste une terrible ambiance de mort. Nous nous regardâmes tous, aussi effarés les uns que les autres, inquiets ; nous nous sentions tellement vulnérables ! Je me rappelle encore ce qu'un soldat, à côté de moi, atterré, dit devant cet affreux spectacle. Il prononça ce mot, juste celui-ci : " Pourquoi ? "

Très rapidement, nous avons dégagé les ruines, vérifiant tous les décombres pour être sûrs qu'il ne restait personne de vivant ; puis nous nous retirâmes au plus vite de cet affreux drame. Affreux, je dis bien, car notre Président, ici présent, perdit son fils dans cette catastrophe ! Son fils, Tom, étudiait dans ce camp, car il préparait une carrière militaire. Et je n'oublie pas nos malheureux compagnons. »

« Evan ! Assez !

- Bien, bien. » soupire le colonel. « Je vais faire vite. Or, une autre nuit de novembre 1979, nous avons reçu un appel d'un certain Edgar Hachel. Il cherchait, depuis plusieurs jours, un point d'appel pour nous informer d'un événement mystérieux. Alors qu'il était parti, durant plusieurs jours, en exploration dans le Sahara, il avait été témoin de la chute d'un engin arrivant du ciel.

- Quel lien avec l'histoire précédente ? » demande alors, timidement, Madeleine.

« Ne soyez pas si impatiente ! J'y arriverai en son temps... Après plusieurs années de recherche, nous avons enfin trouvé cette machine, très détériorée, je dois dire. Nous ne savons d'ailleurs pas d'où elle provient ni qui l'a construite. Il nous fallut encore des années supplémentaires pour la remettre en état, et voici cette chose... qui se trouve devant nous.

- Colonel, je vous en prie, les meilleurs spécialistes du monde y ont travaillé !

- Bien sûr, monsieur le Président.

- Notre fille nous attend à la maison et nous ne voudrions pas vous... déranger plus longtemps. » tente de conclure Georges, avec un long regard.

« Je vais continuer cette histoire, et rappeler un détail qui a été omis. » dit l'homme respecté, avec un regard incandescent pour l'homme bourru. « Lorsque nous sommes allés chercher cette machine, un homme d'apparence normale rodait aux alentours de celle-ci. Et il est présent ici-même. »

Tous les hommes travaillant sur cette affaire se retournent pour dévisager d'un sourire froid le prisonnier qui arbore un air neutre. Les deux personnes âgées, quant à elles, se contentent d'afficher un air d'incompréhension totale : pourquoi faire d'un homme, qui s'est simplement rapproché d'un peu trop près de cette machine, un prisonnier ? Cela ne pouvait-il pas être de la simple curiosité ?

« Je dois vous avouer, monsieur le Président, » expose la femme, de sa voix fluette, « que ce pauvre homme pourrait n'être autre qu'un simple curieux qui est tombé, par hasard et malencontreusement, sur ce morceau de ferraille.

- Un morceau de ferraille ? » hurle le Président.

« Ne vous êtes vous pas demandé s'il parlait une autre langue ? » demande doucement Madeleine.

« Mon Dieu ! » bondit derechef Evan, « mais pour qui nous prend-elle ? Un homme trouvé au Sahara, et nous ne pensons pas à une autre nationalité ? »

Madeleine se recroqueville sur sa chaise tout en se demandant ce qu'elle fait ici. Si seulement la maudite curiosité de son mari ne les avait pas conduits dans cette situation !

« Je leurs raconte tout, monsieur le Président ? » demande le colonel.

« Oui, oui. Ils vont participer à cette incroyable mission ; donc, il faut qu'ils sachent toute l'histoire...

- Monsieur le Président a décidé de ré-enquêter sur la disparition de son fils, sur les vraies raisons de sa mort, ses circonstances mystérieuses, et a fait venir les meilleurs scientifiques du monde pour reconstruire cette grosse machine-ci. Vous me suivez ? »

Le couple hoche la tête en signe d'assentiment et le colonel reprend :

« A cette époque, tous les ingénieurs et techniciens que vous voyez là, travaillaient, depuis plusieurs années, sur le projet " Schaeffergodot ". Il s'agissait d'observer et d'étudier la transmutation de la matière vivante. Nous avons donc convoqué nos plus prestigieux savants. Parmi eux, se trouvaient madame et monsieur Jones, particulièrement réputés pour leurs études sur l'atome et leurs essais effectués dans certaines régions asiatiques. Ils présentèrent un projet et tous se mirent à réfléchir à sa possible réalisation. Les époux Jones s'étaient rendu compte que cette machine servait à visionner le passé. Le principe de fonctionnement est simple ; vous mettez quelqu'un à l'intérieur et cette personne active la machine, préalablement programmée pour une date antérieure précise.

Mais, en même temps, il s'agit d'une d'une machine à dématérialiser. Madame Jones avait une idée ; elle l'exposa à tous les autres qui la trouvèrent très intéressante. Aussitôt, tout le monde se mit au travail et on mit au point une machine qui fut baptisée HMG (Horrible Machine de Guerre). Vous la voyez actuellement. C'est la très grosse, celle qui est toute

grise et qui comporte beaucoup de boutons qui s'allument de toutes les couleurs. Pour la faire fonctionner, il faut tirer la manette à droite, puis appuyer sur le bouton rouge sur lequel est écrit " on/off ". On entre par la petite porte de droite, on s'installe sur le siège surmonté d'un anneau en métal. Une fois que l'on est assis, la porte en acier se referme automatiquement. Un gaz chimique le XIXIXIC se diffuse par les tuyaux que vous voyez-là. Il a la propriété de dissoudre les corps partiellement. Le reste, qui se solidifie peu à peu, prend la forme de l'être vivant que l'on a programmé, grâce aux effets nucléaires de l'anneau en métal.

- Mais, qui va s'y risquer ? » demande alors Madeleine.

- Le prisonnier, bien sûr ! » répond le colonel, comme si c'était une évidence. « La machine n'a été expérimentée qu'une fois et il y a eu un petit problème par la suite.

Un militaire, le soldat Rayen s'était porté volontaire pour l'expérimentation. Il avait exécuté de nombreuses missions dans des zones de combat, à l'extérieur de notre pays, dont cinq en Irak et trois en Afghanistan. Au cours de l'une d'elle, il avait été grièvement blessé. Il avait de nombreuses cicatrices dont une à la jambe, due à un coup de couteau et une au-dessus de l'œil droit, consécutive au tir d'une balle de pistolet, dont il avait faillit mourir. Bref, c'était un soldat accompli.

Lors de la première expérimentation de la machine, nous étions tous angoissés à l'idée qu'elle ne fonctionne pas et que le gaz se répande dans la salle. En effet, il est très toxique. Rayen entra courageusement dans le caisson après s'être préparé à cette transmutation. L'assistance avait un regard où l'on pouvait lire de l'admiration mêlée à la crainte. Allait-on modifier les lois de la nature ? Une fois Rayen dans le caisson, madame Jones actionna la manette et appuya sur le bouton " on ". Lorsqu'on ouvrit la porte de l'HMG, une trentaine

de minutes plus tard, les savants découvrirent, avec stupéfaction et contentement, une chose qu'ils n'avaient jamais vue jusqu'alors : l'homme s'était transformé en rat ; un petit rat gris extrêmement poilu, à la longue queue et aux petits yeux rouges.

Nous voulûmes savoir si la créature nous comprenait. Un premier savant lui adressa la parole :

" Vous souvenez-vous de ce qui s'est produit ? "

Le soldat-rat acquiesça d'un mouvement de tête.

" Vous souvenez-vous de votre identité ? " lui demanda un autre savant.

Il acquiesça encore une fois.

Tous conclurent qu'il comprenait ce qu'on lui disait. On lui ordonna, alors, de retourner dans l'habitacle ; il s'exécuta rapidement. Madame Jones actionna de nouveau la manette et, au bout de trente minutes, en ressortit le soldat Rayen, reconnaissable à ses cicatrices.

Il fut assailli de questions et fit part aux savants de son ressenti. Il était pâle et presque sans forces. On le fit asseoir dans un fauteuil relax pour qu'il pût se reposer. On lui apporta aussi boisson et nourriture afin qu'il reprenne des forces. L'expérience ayant été un succès, nous décidâmes alors de lancer l'opération " Sugar " qui consistait, à terme, à transformer certains de nos hommes en rats, pour infiltrer, quelques jours avant l'explosion dont je vous ai parlé tout à l'heure, notre base 321TP en Afghanistan.

Cependant, lors de la seconde expérience, tout ne se déroula pas comme prévu. Ce jour-là, une tempête de fin du monde se leva, faisant voler les tuiles des toits et renversant les voitures dans la rue. Il tombait des trombes d'eau et les égouts étaient saturés. Le vent soufflait en rafales. Les arbres se déracinaient et tombaient sur les toits des maisons. Tout le monde avait peur.

Alors que le soldat Rayen se trouvait déjà dans la machine, une bourrasque plus forte que les autres survint et créa un court-circuit qui coupa l'alimentation du bâtiment. Brutalement, nous fûmes plongés dans le noir et nous entendîmes un bruit sourd, puis des cris et, enfin, des hurlements de terreur. Le système de secours ne s'enclencha qu'environ dix secondes plus tard.

- Mon Dieu ! » s'écrie Madeleine.

« Ne m'interrompez pas ou bien nous y serons encore à la nuit tombée » enjoint l'officier, sans retenue, d'une voix grave.

« Mais...elle... » bégaie George, qui est aussitôt interrompu par le regard noir du militaire.

« Veuillez nous excuser. Nous ne vous interrompons plus. » déclare Madeleine, de sa voix maternelle.

Agacé, le gradé reprend :

« Oui, nous entendîmes un bruit sourd, puis des cris et, enfin, des hurlements de terreur. Quand la porte de l'engin s'ouvrit, les sens en alerte, nous étions tous impatients de connaître le sort de Rayen. Était-il blessé ? Nous envisagions les pires des horreurs : un corps démembré et bien d'autres choses horribles, encore. Enfin, au terme de ce qui nous sembla une éternité, une créature monstrueuse en sortit : un homme-rat ou un rat-homme. Depuis plusieurs années, nous essayions de réparer l'HMG ; maintenant, nous l'avons complètement remis en état. Nous pouvons donc redonner son apparence humaine complète au soldat Rayen puis poursuivre vers le but que nous nous sommes fixé.

- Mais, mais, » bégaie la vieille femme, « c'est horrible ! »

- C'est comme ça, ma p'tite dame, et vous allez aussi nous y aider, maintenant que vous savez tant de choses. » réplique le colonel, d'une voix tranchante.

Nos deux amis, épouvantés par ce récit, se prennent la main pour se donner du réconfort. Madeleine a les larmes aux yeux et tremble de peur. Elle tremble, comme si elle ne faisait plus

partie d'elle-même. Elle est si terrifiée qu'elle ne bouge plus à l'idée de voir son mari partir dans cette opération très risquée et rester sans nouvelle de lui.

« Hors de question ! Nous refusons de participer à une telle opération ! » rétorque Georges.

- Bien ! Je suggère une autre solution, que vous ne pourrez pas décliner. C'est vous, Georges, qui partirez en mission et Madeleine restera à nos côtés comme otage. » Indique le Président, d'un ton ferme.

Madeleine et Georges l'écoutent, d'un air stupéfait. La peur s'insinue en elle à l'idée que son mari participe à une mission dont elle ne connaît pas l'enjeu. Elle pense que ces gens veulent faire du mal à son mari ; elle imagine plusieurs choses horribles qui pourraient lui arriver si la machine explosait. Cette histoire lui glace le sang ; elle tremble comme un arbre ballotté par le vent et se ronge les ongles. Madeleine ne comprend pas. A nouveau, elle regrette la curiosité de son indomptable mari. Si seulement il l'avait écoutée, ils ne seraient pas ici, prêts à être séparés de force ! Et puis, elle est inquiète ; son mari ne reviendra sans doute jamais ! En mission spéciale, à son âge ! Elle éprouve de la haine pour ce Président. La tristesse s'empare de Madeleine ; sans son mari avec lequel elle a passé plus de trente ans de vie commune, elle ne serait rien. Cela n'était-il pas qu'une blague ? En quelques heures, elle a perdu son mari. L'accablement l'effondre.

« Ecoutez-moi bien jusqu'au bout, s'il vous plaît ! Vous ne devriez même pas être au courant de toute cette histoire, elle est classée " top secret " !

- Oui, mais pourquoi ici ? Nous nous trouvons dans un gymnase ; ce n'est pas l'endroit idéal pour une telle opération !

- Sachez, madame, que c'est monsieur le Président, en personne, qui a eu l'idée de mettre cette machine dans ce gymnase.

- Mais que pouvons-nous faire ? » demande le vieil homme. « Je ne vois pas en quoi nous pourrions vous aider.

- Oui. Georges a raison. » approuve Madeleine.

- Et bien, ne me demandez pas ce que j'en pense, » dit le colonel, « car je suis contre le fait que vous puissiez nous aider. Vous n'êtes que de vieilles personnes. En quoi pourriez-vous nous aider ?

-Taisez-vous, vous tous qui avez écouté toutes les explications du colonel. » reprend le Président. « N'avez-vous pas vu la discrétion de ce couple ? Comment ont-ils pu entrer sans que nous nous en rendions compte ? Il me semblait pourtant que personne ne pouvait entrer dans ce gymnase, avec votre fichue protection ! Alors ? Bien sûr, ils ne pourront pas nous être d'une aide extraordinaire ; mais il se pourrait qu'ils puissent nous aider pour une mission d'infiltration secrète.

- D'infiltra' quoi ? » demande, en chœur, le vieux couple.

« D'infiltration ? » demande à son tour le colonel. « monsieur le Président, avec tout le respect que je vous dois, vous faites une grossière erreur. Les envoyer en mission secrète, ce serait pratiquement les condamner à mort.

- Ecoutez ! Nous avons besoin de vous. » reprend le Président, en s'adressant au couple. « Mais, en attendant, rendons à Rayen son entière forme humaine. Et nous verrons ensuite ce que nous ferons avec notre prisonnier qui est toujours attaché et qui attend que l'on décide de son sort. De toute façon, n'oubliez jamais que ceci est une affaire d'Etat et que vous devrez toujours conserver le silence sur cette opération secrète. »

Lorsque le soldat est placé dans la machine, le vieux couple remarque avec dégoût qu'il possède un museau et une queue de rat. Une fois l'homme placé dans l'engin, tout le monde

recule, un peu effrayé à l'idée de ce qui pourrait se produire. Quand tout est prêt, le Président annonce :

« Bon ! 3, 2, 1. Mise en route de l'opération " Sugar " ! »

Madame Jones actionne la manette ; une lumière verte provenant de la machine illumine toute la pièce.

Un claquement sec se fait entendre. Un bruit inconnu pour le couple ; celui d'une arme à feu.

3

Le bruit d'une arme à feu.

« Que se passe-t-il colonel ? Quelqu'un est-il blessé ? Quelqu'un est-il mort ? » crie Madeleine.

Le couple se fige. Leur taux d'adrénaline grimpe à toute vitesse. Quel est ce bruit ?

Le colonel, surpris par cet événement imprévu, répond aussitôt, d'une voix agacée :

« Mais, madame, réfléchissez ! Je ne sais pas plus de choses que vous ; nous sommes en train de vivre la même chose ! »

Aussitôt, le président ordonne l'évacuation des lieux, mais il se rend vite compte que le bâtiment est encerclé par une centaine d'agents. A ce moment-là, le chef de la sécurité avoue :

« Vraiment désolé, Monsieur le Président, mais l'ennemi a enlevé toute ma famille et des agents m'ont assuré que si je ne leur indiquais pas notre position, ils tueraient mes proches !

- Vous auriez pu m'en parler. Nous aurions trouvé une solution ! » crie le Président, furieux.

- C'est trop tard à présent et j'avais tellement peur... » répond le gradé.

Madeleine et Georges sont tétanisés par la peur; ils se blottissent derrière le colonel.

Complètement abasourdis, ils n'arrivent pas à déterminer qui est le tireur. Georges tourne alors son regard vers le prisonnier ; ses liens sont détachés, une arme en main pointée dans le dos du Président. Les yeux de Georges semblent sortir de leur orbite.

Le prisonnier, profitant de la situation, s'était emparé d'un couteau, avait tranché ses liens et s'était libéré. Il avait alors tiré avec le pistolet qu'il tient toujours en main. La balle a touché la machine qui s'est mise à fumer. L'air est devenu irrespirable.

La fumée irrite les gorges. Toutes les lumières de la machine clignotent. Effrayée, Madeleine a fermé un instant les yeux et s'est réfugiée dans les bras de son mari, en sanglotant. Quand elle les rouvre, elle voit que tout le monde tourne la tête vers la petite porte qui laisse passer un puits de lumière au fond du couloir.

Georges prend alors la parole et dit à sa femme :

« Sortons d'ici, par la porte de droite en toute discrétion. »

Elle lui répond alors, fermement et bravement :

« Non ! Il faut aider les autres ! »

Pendant ce temps, le Président se faufile entre les personnes, à la recherche d'un abri, la main sur le peu de cheveux qui lui restent.

Soudain, la lumière provenant de derrière la porte s'éteint brusquement. Une question se pose dans toutes les têtes : « Que se passe-t-il ? » Au moment où Madeleine s'apprête à y répondre, la lumière revient. Tout le monde arrête de parler et regarde autour de soi.

« Nous sommes attaqués ! » hurle le colonel. « Tous à vos postes ! »

« C'est déjà trop tard », ricane alors le prisonnier.

La pauvre Madeleine serre son mari contre elle, au bord de la crise de nerfs, tel un animal apeuré se serre contre sa mère, en se demandant ce qu'ils ont fait pour en arriver là.

« Nous ne devons pas rester ici ! » lui dit Georges.

« Oui, » répond sa femme. « Partons ! »

Mais cela semble malheureusement impossible, pour le moment.

Les deux personnes âgées peuvent alors voir ce qui vient de se passer : le prisonnier, aidé de l'homme-rat qui venait de retrouver une forme semi-humaine, avait, par on ne sait quel moyen, récupéré le pistolet de l'un des gardes et l'avait plaqué contre le dos du Président.

Madeleine et Georges ne savent plus quoi faire.

Immédiatement, Madeleine pense au feuilleton que son mari regardait, le soir précédent. Elle ne comprend pas cette brusque allusion créée par son cerveau à un feuilleton américain... D'où lui vient-elle ?

Georges réagit au quart de tour, et mille inquiétudes envahissent son esprit. Dès le début, il a bien compris que ce bruit sourd n'était autre qu'un coup de feu. Son esprit s'arrête également subitement de tourner. Il va mourir, c'est certain, il en a la conviction. Quelle idée a-t-il eu d'emmener sa chère femme avec lui ? Si seulement il pouvait retourner dans le passé ! La machine à voyager dans le temps lui servirait bien, en ce moment même. La tête encore bouillonnante d'angoisse, le couple se retourne vers la provenance du terrible bruit qui pourrait être le début de la fin...

« À présent, tout le monde sort d'ici ! Calmement et il n'y aura aucun incident. » Le prisonnier tient fermement l'arme à la main ; il se dirige vers la belle brune aux yeux bleus.

C'est en réalité un « alien ». Il est en possession d'une télécommande avec laquelle il peut se transformer en humain. Il s'agit d'un « alien » noir, à la queue de scorpion, au crâne proéminent en os dur comme de l'acier trempé. Il est doté de doigts en forme de ciseaux qu'il peut planter dans la chair de ses ennemis, et de muscles puissants lui permettant de se déplacer rapidement et d'esquiver plus rapidement les coups de ses adversaires. Il a aussi des dents acérées comme celles des requins et sa cage thoracique est composée d'os plus solides que le plus dur des métaux. C'est donc un « alien » très redoutable qui avait ainsi été désigné pour se rendre en mission secrète sur terre, par les plus hautes autorités de sa planète.

Or, alors qu'il survolait le désert du Sahara, son vaisseau avait subi une avarie et s'était abîmé non loin d'une zone militaire. Lors de l'accident, il avait réussi à éjecter la machine mystérieuse et s'était transformé en humain pour circuler librement. Une patrouille l'avait capturé et emmené au QG.

Durant sa captivité, il était tombé amoureux de la jeune fille mystérieuse aux cheveux bruns et aux yeux bleu turquoise. Elle était la seule, dans cette base, à éprouver de la peine pour lui. Il l'avait rencontrée le premier jour de son emprisonnement. Elle était chargée de lui remettre quotidiennement sa nourriture. Elle portait « diorjadure », un parfum sucré dont une composante était connue de l'« alien » et dont il ne pouvait se passer : c'était comme une drogue. Au bout de quelques temps, il était tombé amoureux d'elle. Au fil des jours, son amour n'avait pas cessé de croître.

« Décidément, » pense Madeleine, « le colonel et le Président sont bien des irresponsables. D'abord, ils voulaient envoyer son mari en mission, ensuite ils n'ont pas pris pas de précaution pour le prisonnier ! De plus, il a une arme à feu à la

main... L'armée ne l'avait-il pas fouillé ? Quelle bande de bons à rien ! »

Puis, ils voient un petit rat ressortant de la machine qui couine sans interruption. Le prisonnier le ramasse et l'enfouit dans sa poche. Le rat n'essaie ni de se débattre, ni de manifester son angoisse, et malgré la laideur de l'animal, le couple en éprouve de la pitié.

Le Président, le colonel et le reste de l'armée présente ouvrent grand la bouche sous l'étonnement qui a suivi l'effarement. Comment ont-ils pu laisser une telle chose se produire ?

Le mystérieux prisonnier agite son arme pour leur faire signe de se presser, avec un grand sourire machiavélique.

Madeleine décide d'intervenir. Cette femme est peut-être timide d'apparence, mais elle prend les commandes puisque personne n'est plus en mesure de le faire.

« J'aimerais savoir, mon cher monsieur, avant que nous passions sous vos ordres, ce que nous avons fait pour mériter cela, et ce que signifie tout ce cinéma.

- Je peux voir que tu parles bien, humaine. Une qualité bien rare chez vous... »

Tout le monde semble interloqué. Cet homme n'a rien manifesté depuis le début ; et voilà qu'il parle, à présent, comme s'il était d'une race différente. L' « alien » poursuit :

« Ce "cinéma", comme vous dites, n'est autre qu'une manière de vous empêcher de détruire votre planète, qui est fort utile, je ne vous le cache pas. »

Madeleine a très vite retrouvé ses esprits. Le vieux monsieur attrape la main de sa femme et l'entraîne en courant vers la porte par laquelle ils étaient entrés.

« Madeleine ! Ne regarde jamais derrière toi ; continue de courir autant que tu peux ! »

Malheureusement, la porte est verrouillée. Mais Georges, qui est aussi malin que sa femme, réalise que la porte comporte une grande partie de verre, il ramasse un trophée sur une commode et, en un seul coup, brise la vitre. Georges s'engouffre dans le couloir, mais le prisonnier, surpris par le bruit, se tourne aussitôt vers sa provenance et hurle à Madeleine de s'arrêter. Elle suit son mari. Aussitôt le couple dans le couloir, le prisonnier s'élançe à leur poursuite, laissant l'armée dans un état de confusion totale.

Le couple tourne au premier angle et aperçoit une porte entrouverte. Tous deux veulent s'engouffrer dans le passage offert. Tandis que Madeleine maintient la poignée levée, Georges pousse une lourde caisse de balles de tennis de façon à bloquer la porte. Le prisonnier hurle de rage au dehors et le couple se regarde, d'un long regard apeuré.

« N'essayez pas de sortir, » dit-il, « le bâtiment est rempli d'explosifs et encerclé par les miens.

- Nous sommes fichus ! » s'exclame Madeleine.

Georges essaye tant bien que mal de la rassurer, mais au fond de lui il sait qu'ils n'ont sans doute aucune chance d'en réchapper. Au fond d'elle-même, Madeleine se sent toute excitée par l'adrénaline de cette « aventure ». De son côté, George n'a qu'une idée en tête : s'en aller très loin d'ici !

A ce moment, et à la surprise de tous, le prisonnier tenant l'arme à la main, paniqué, dirige alors, sans réfléchir, le pistolet vers Madeleine et appuie sur la queue de détente. La balle file dans l'air, dans un bruit strident, et frappe Madeleine en plein dos. Elle est projetée, la face vers sol, dans un fracas impressionnant.

Georges se précipite sur elle :

« S'il te plaît, Madeleine, reste pour moi, je ne peux pas vivre sans toi... »

Elle suffoque, perd du sang et s'éteint soudain, sous ses yeux horrifiés.

« Colonel ! Colonel ! S'il vous plaît, faites quelque chose ! »

Le prisonnier s'écrie à son tour :

« Silence ! Je ne veux plus aucun bruit ! Au sol ! Tous au sol ou je vous tue !

- Mais, vous ne pouvez pas laisser mourir cette femme !

- Il est trop tard ! »

Le colonel sent que l'homme a peur, peur de tuer ; mais, cette fois, il est trop tard. Alors, à la surprise générale, Georges se précipite soudain vers la machine et saute à l'intérieur. Il claque la porte pour la fermer, puis active le bouton pour voyager dans le temps.

« Colonel, » s'écrie le prisonnier, « que fait ce vieux ? »

« Je crois que...Il... Il veut voyager dans le temps pour ramener sa femme. Mais il ne sait pas que la machine a un défaut. Si on l'actionne de l'intérieur, il est possible de ne jamais revenir... »

Le désordre est à son comble. Alors, profitant du remue-ménage et de la totale confusion, l'« alien » bondit vers sa bien-aimée, s'empare d'elle et s'enfuit en courant par les couloirs.

*

Georges se réveille dans la même salle, mais le lieu est vide...

4

Une violente secousse se produit. Il attend quelques minutes avant de sortir de l'inconfortable machine et inspecte la salle où il se trouve. A première vue, elle ressemble à celle où il se trouvait auparavant. Seulement, là, il n'y a aucun corps, aucune arme ni aucune flaque de sang par terre. Inquiet il se met à crier ; il hurle mais en vain. Il est bel et bien seul. Il sent alors les larmes monter mais il se reprend, décide d'aller voir un peu plus loin. Peine perdue ! Le gymnase est désert !

Il s'assoit un peu étourdi en se demandant ce qu'il fait là, puis, peu à peu, ses souvenirs lui reviennent. Au souvenir de la mort de sa femme, le vieux monsieur s'écroule à terre et pleure à chaudes larmes.

Son premier réflexe est de penser que ce qu'il a fait est idiot ; il n'est pas ingénieur, il ne parviendra sûrement pas à retourner dans le présent.... Le vieil homme panique, se met à courir, à crier dans tous les sens. Il se pose des milliers de questions : « Où suis-je ? Pourquoi, est-ce le désert ? » Plus il s'interroge, plus il s'inquiète, plus il panique. Sorti de l'engin, il s'est en effet réveillé au milieu des tapis de sols sous les appareils de musculation, tout abasourdi et ankylosé. Hagar, il a du mal à se relever. Tout se mélange dans sa tête : le Président, la machine, l'Alien et ... Madeleine. Mon Dieu ! Madeleine, le trésor de sa vie. Pourquoi est-elle morte ? Mais pourquoi ce gymnase est-il vide ? Mais où sont-ils tous ? Tant

de questions sans réponse étourdissent Georges. Ce qu'il veut, c'est rejoindre sa chère Madeleine qui lui manque terriblement.

Georges commence à retrouver son calme. Il s'assoit et réfléchit à la façon dont il pourrait revenir en arrière. Il décide de retourner dans la machine. Il s'y assoit, et... Toujours pareil ! Il se retrouve au même endroit. Il commence à s'inquiéter sérieusement, de plus en plus. Il se dit alors, les larmes aux yeux : « J'ai tout perdu ; comment vais-je retourner ?... Je ne pourrai jamais revenir en arrière. Si j'avais su, je ne serais jamais allé voir dans ce gymnase ! Je n'aurais jamais pensé en être là aujourd'hui...

Sa femme est morte. Pourtant, au plus profond de lui-même, il ne peut pas y croire. Il ne veut pas y croire car, d'après lui, rien n'est jamais perdu. Qui sait ? Peut-être Madeleine va-t-elle revivre grâce à lui et à la machine à voyager dans le temps. Mais il ne peut s'empêcher de pleurer. En lui ne cessent de défiler les images du corps sans vie de sa compagne.

Mais Georges se reprend très vite. Il se redresse, puis scrute avec calme la pièce dans l'espoir de trouver le moindre indice temporel pouvant lui indiquer jusqu'à quand il est remonté dans le temps. Mais il ne voit rien qui pourrait le lui montrer. Il soupire puis se donne un petit coup de la paume de sa main sur la tête en marmonnant : « Suis-je bête ; j'oubliais que j'ai une montre ! On est toujours le même jour ; mais, cette fois-ci, il est deux heures moins le quart ! »

Il réalise alors vraiment qu'il a perdu son épouse, celle qui était à ses côtés depuis tant d'années et à laquelle il était tellement attaché. Il se remémore la cause de ce retour dans le passé ; il est là pour une cause réelle, ramener sa femme auprès de lui, en lui sauvant la vie ! Il imagine un scénario

pour la retrouver et se dit : « Il faut que, pour une fois, je mette cette fichue curiosité de côté pour ne pas rentrer dans ce gymnase, ni y faire pénétrer ma bien-aimée. Je dois écouter Madeleine pour éviter tous les risques et empêcher sa mort ! »

Le vieil homme, en désespoir de cause, décide de retourner vers l'H.M.G pour changer d'époque, revenir à la précédente, celle d'avant le terrible drame. Il a un plan pour sauver sa femme. Il va retourner juste avant le moment où une balle l'a heurtée et la ressusciter. Hélas ! Alors qu'il actionne le levier de démarrage, il s'aperçoit que ça ne fonctionne plus ! Sans perdre son sang froid, il inspecte et, en se penchant au dessus du cœur de l'engin, il constate que plusieurs fils électriques sont rompus. Sous le coup de la tristesse produite par la disparition de Madeleine, du désespoir d'être perdu dans un endroit inconnu et sans autre vie que la sienne, il empoigne les fils et reçoit une incroyable décharge électrique qui lui fait perdre momentanément connaissance.

Lorsqu'il revient à lui, il voit alors un petit cadran, et un bouton sur lequel est écrit « retour au présent ». Les personnages qui auraient construit cette machine ne seraient donc pas aussi bêtes qu'il le pensait, finalement. Georges appuie sur le bouton, mais rien ne se produit. Il attend, mais toujours rien. Il sent ses jambes flageoler et la chaleur lui monter à la tête. Il appuie encore, mais cela ne change rien.

Pris d'une subite colère, Georges martèle le bouton de son poing. Il a bien tenté de raccorder les fils arrachés, mais rien n'y fait. Il hurle de rage et glisse contre la paroi de la machine, effondré. Il se retrouve alors dans le bâtiment vide, et effrayé par ce qui s'est passé, se met à courir dans la salle en hurlant : « Madeleine, Madeleine ! Colonel, colonel ! Monsieur le Président ! Ou êtes-vous ? »

Pendant quelques instants, il revoit défiler devant ses yeux tous les plus beaux moments de sa vie entière : la remise de son diplôme en criminologie, sa rencontre avec Madeleine, son admission au G.I.G.N, le jour où Madeleine lui a dit « oui ». Puis c'est à un énorme trou noir qui dure un temps indéfini.

*

Pendant ce temps, dans le gymnase, le colonel s'interroge rapidement : doit-il partir à la poursuite de l'horrible Alien ou aller à la recherche du Président ? Il lui avait juré fidélité ; c'est l'élément qui le décide. Sans attendre un instant de plus, il part à la recherche du Président ; il doit le retrouver ! Sans lui, il ne s'en sortira pas vivant : le bâtiment a été piégé et une horde d'Aliens les attend dehors.

Alors qu'il allait emprunter le couloir, un toussotement réprimé provient de la grande armoire en métal. Aussitôt, il ramasse un pistolet qui gît au côté d'un corps inerte et, d'un seul geste, ouvre l'armoire et braque son arme vers l'intérieur. Un cri strident retentit. Mais le colonel ne tire pas ; il a reconnu la voix du Président qui le supplie :

« Non ! Non ! Ne tirez pas !

- Ah ! C'est vous Monsieur le Président ! Suivez-moi ; je vais assurer votre protection. »

Le Président ne se fait pas prier et suit l'officier. Tous deux s'élançant vers une issue. Au cours de leur fuite, un cri les stoppe :

« Arrêtez ! Vous n'avez aucune chance ! »

Une monstrueuse créature à tête de démon et au corps de squelette se dresse devant eux. Il s'agit de l'Alien qui vient de recouvrer, à l'instant même, son apparence première. Il s'était enfui du gymnase avec sa bien aimée et avait retrouvé les siens au dehors. Il leur avait alors confié la belle captive en

leur demandant de l'emmener dans un de leurs vaisseaux. Il leur avait également révélé où se trouvait l'H.M.G qu'ils devaient récupérer ainsi que l'endroit où se terraient les scientifiques qu'ils voulaient kidnapper. Après les avoir emmenés sur leur planète pour les étudier, ils voulaient leur confier une mission extrêmement importante et capitale à leurs yeux : éduquer les Terriens. Les humains, en effet, polluent trop et surtout l'eau. Or, l'eau polluée est le point faible des Aliens : elle détruit leurs cellules. Bientôt, l'univers serait contaminé s'ils ne réagissaient pas. Aussi étaient-ils venus sur la planète bleu afin de la protéger.

« L'heure de la vengeance a sonné. » hurle l'être immonde avant de bondir sur les deux fuyards. Puis, en donnant un formidable coup de sa queue, identique à celle d'un scorpion, l'Alien attaque. Le colonel tente de s'interposer pour protéger le Président. Il est mortellement touché et rend l'âme. Le monstre s'approche alors du Président. Il se souvient de son emprisonnement. Il s'avance et, d'un geste sec de ses doigts ciseaux, lui coupe le peu de cheveux qui lui restent puis l'embroche. Un cri strident retentit. Le Président meurt dans une flaque de sang.

A cet instant, un petit être bondit de la poche d'un pan de veste en lambeaux accroché aux écailles de l'Alien. Il s'agit en réalité du soldat Rayen. Au contact du sol, il se sent investi d'étranges pouvoirs et sent ses forces décupler. D'autant plus qu'il a vu, impuissant, empêtré dans les liens qui le ficelaient, l'enlèvement de la belle brune, son âme sœur, sa bien aimée, sa belle aux yeux turquoise, qu'il aime depuis toujours. A peine touche-t-il la terre qu'un curieux phénomène se produit...

*

Le vieil homme, désespéré, s'assoit sur un banc du gymnase

quand, soudain, il aperçoit un homme qui fait le ménage.

« Monsieur ? » appelle Georges.

« Oui ; que cherchez-vous ? » questionne l'homme.

« Où sont-ils ?

- Mais de qui parlez-vous, Monsieur ? Je suis là depuis ce matin et je n'ai vu personne. » répond l'homme, en repartant.

Georges s'assoit, complètement « déboussolé ». Il se demande où est Madeleine, sa femme, son repère, quand, tout à coup, il croit l'apercevoir ; mais c'est son imagination qui travaille et il perd la raison. Il n'y a personne !

Georges se rappelle tout à coup qu'avant de monter dans la machine pour tenter de sauver sa femme, il a entendu le colonel dire que cet engin avait un défaut. Il imagine tous les scénarios possibles : la machine fait disparaître les personnes de la pièce ; elle remonte très loin dans le temps ; elle fait totalement changer de lieu... Le pauvre homme a la tête qui tourne. Sa femme s'est fait tuer sous ses yeux ; il ne sait pas où elle est... ni où lui se trouve !

L'endroit est totalement vide... Georges se redresse alors, le dos un peu engourdi, les mains moites, essoufflé... Il regarde autour de lui, mais ne voit rien, rien que du vide. Rien qu'une immensité dans laquelle il se sent comme noyé. Il observe autour de lui, se retourne plusieurs fois, finit par oser pousser un gémissement et dit encore, doucement :

« Madeleine, ... Monsieur le président, ... Y a-t-il quelqu'un ? »

Il attend quelques instants mais toujours pas de réponse... Il se lève avec un peu de mal et s'avance vers la petite porte, à peine visible, de la salle et se décide enfin à la pousser. Il arrive dans le bureau du gardien et aperçoit, dans la pénombre, un éphéméride rouge et blanc sur lequel est inscrit en grosses lettres : « 19 juin 1956 ».

Affolé, Georges tombe violemment à la renverse. Lorsqu'il se relève, toujours avec un peu de mal, il fait quelques pas dans la salle pour prendre le temps de récupérer tous ses esprits. Il cherche un interrupteur pour allumer la lumière ; mais rien. Il est plongé dans la pénombre...

Georges se trouve dans un autre espace-temps, sans moyen de retourner dans son époque. Soudain, deux jeunes hommes en survêtement entrent dans la salle, portant une lourde caisse en métal. Georges les regarde et les écoute, soucieux. Au plus profond de lui-même, il pense à son épouse, « de l'autre côté ». Mais cela ne l'empêche tout de même pas de tendre l'oreille pour écouter la conversation des deux nouveaux arrivés.

Ils parlent visiblement d'un bal de lycée qui se déroulera dans cette salle car la salle du lycée est déjà prise pour le club théâtre. Georges entend l'un des deux jeunes appeler l'autre « Georges ». Cela l'interpelle et il tend un peu plus l'oreille. Le dénommé Georges explique qu'il est plus que ravi de pouvoir aller au bal avec une fameuse fille surnommée « Made ». Georges réfléchit un instant et comprend : Made, c'est Madeleine !

Le voici donc revenu à l'époque de sa jeunesse, celle de sa rencontre avec Madeleine. Il ne veut pas revenir aussi loin en arrière et décide de retourner aussitôt dans l'étrange machine. Il s'y assoit.

Comme précédemment, il appuie sur le petit bouton, dans l'espoir de revenir juste quelques heures avant la terrible catastrophe ! Il sent alors un terrible vrombissement et voilà que la machine se remet en route, puis s'arrête brusquement. Il attend mais rien ne se passe. C'est toujours pareil ; il se retrouve au même endroit. Il appuie plusieurs fois mais cela ne semble rien changer. Georges martèle alors le bouton de son

poing, mais rien n'y fait ! Georges, les larmes aux yeux s'exclame à nouveau : « J'ai tout perdu, comment vais-je faire pour retourner d'où je suis parti ? Pourrai-je jamais revenir en arrière ? Si j'avais su, je ne serais jamais allé voir dans ce gymnase ! Jamais je n'aurais pensé en être là aujourd'hui... »

N'apercevant plus personne dans les locaux et la salle principale du gymnase, il sort du bâtiment qui lui semble plus étroit qu'à l'ordinaire. Il manque alors de se faire renverser par une voiture ! Ou plutôt un fiacre, conduit par deux chevaux blancs ! Georges se trouve à une époque bien plus reculée qu'avant et il reconnaît avec peine sa ville !

Les passants interloqués détaillent furtivement son étrange accoutrement, de peur d'être impolis, tandis que les enfants ne se gênent pas pour montrer Georges du doigt. Certains le dévisagent de façon insistante pour le détailler, les sourcils froncés et la bouche ouverte, et haussent les épaules avant de repartir. Si seulement Madeleine était là, son bon sens l'aurait aidé à se sortir de cette impasse ! Il pense alors que la seule solution est de retourner aussitôt dans la machine pour tenter de retrouver, le plus vite possible, l'époque qu'il recherche. Il se précipite à nouveau dans le « gymnase », ou plutôt la salle en brique dans laquelle il s'est retrouvé. Il suffit de reproduire les mêmes gestes et d'essayer de retrouver la bonne époque ; il finira bien par y arriver ! Et c'est ce qu'il fait, attendant le même vrombissement, suivi du même brusque arrêt.

Il se demande alors à quelle époque la machine l'a transporté. Voyant que la salle est toujours aussi vide, Georges décide de sortir de l'engin et explore le gymnase, à la recherche d'une pendule ou d'un calendrier. Il passe à l'endroit même où Madeleine s'est fait tirer dessus et réalise que, s'il échoue, il ne la reverra jamais.

Pénétrant à nouveau dans le bureau du gardien, il constate alors que l'horloge-calendrier électrique murale indique la même date que celle de son départ. Mais l'heure qu'elle donne est en avance de presque cinq heures sur celle de sa montre.

Il constate que la machine et les camions ne sont pas encore là ; donc, que le Président et la compagnie ne sont pas encore arrivés. Georges continue l'exploration du gymnase, tout en pensant à Madeleine. Il décide de se mettre à côté d'une fenêtre pour guetter l'arrivée des véhicules. Quelque temps après, stupéfait, il se voit, Madeleine et lui, au bout de la rue se diriger vers l'arrêt de bus. Il doit être environ onze heures. C'est merveilleux ; il est revenu au bon moment pour empêcher le prisonnier de tuer Madeleine. Il se regarde, lui et Madeleine, patienter à l'arrêt de bus puis, comme prévu, les camions de pompiers et les ambulances traversent la rue et se dirigent vers le parking du gymnase, sirènes éteintes. Peu après, il s'observe demander aux deux enfants la raison de tout ce remue-ménage. Son regard s'attarde sur la tête qu'il fait : il affiche un grand sourire, tout en gardant les sourcils froncés, ce qui donne un caractère très comique à son expression. « Sans doute à cause du soleil » se dit-il. Il se surprend à laisser échapper un éclat de rire. Puis, le bus arrive ; Madeleine et lui y montent. Vingt minutes plus tard, ils sont de retour, et font le tour du gymnase, tout innocemment. Georges réalise que le Président va bientôt arriver. Il se faufile dans le local des tapis de gymnastique ; ça lui rappelle son enfance. Il tend l'oreille.

Des pas se font entendre. Puis il aperçoit le colonel. Georges sait qu'il revoit la même scène qu'auparavant, mais il n'y participe pas. Cela l'intrigue ; mais, après tout, il n'a jamais voyagé dans le temps. Soudain, il entend un bruit de pas derrière lui. Ils résonnent dans cet endroit lugubre. Qu'est-ce que c'est ? Mais bien sûr ! L'image de sa femme et de lui-

même lui revient à l'esprit. Ce sont eux, les bruits de pas dans son dos.

Alors il entend la voix du président :

« Quelle chaleur là- dedans !

-Désolé, Monsieur le Président, c'était le seul moyen de ne pas vous faire remarquer par toutes les personnes que nous aurions pu croiser. »

Georges regarde le déroulement de l'affaire ; il voit Madeleine et lui-même écouter le récit du colonel. Le temps semble durer des heures. Jusqu'à ce qu'il découvre le prisonnier s'emparer soudain du pistolet de l'un des gardes ! Georges commence à paniquer ; que doit-il faire ? S'il ne fait rien, Madeleine se fera tuer, et s'il intervient, la vue d'un « deuxième » Georges risque de provoquer une crise cardiaque ou une catastrophe. Georges est habité par le doute ; puis, décidant qu'il n'a pas le choix, il sort de sa cachette pour aller se mettre derrière des caisses et mieux observer ce qui se passe. Il a, cependant, une espèce de pressentiment et se dit : « C'est drôle mais normal. On ne se prépare pas, tous les jours, psychologiquement à mourir. »

Toutefois, Georges est inquiet. Devant lui se trouvent le colonel et son armée ; derrière lui, sa femme et lui-même quelques heures avant la prise d'otages. Mais personne n'a fait attention à lui. Il regarde donc toute la scène se dérouler une deuxième fois, espérant que ce sera la dernière, et que tout va, enfin, bien se terminer. Les minutes sont, pour lui, des heures d'attente interminables ! Puis viennent les menaces de l'Alien.

Georges se redresse rapidement, trop rapidement. Dans son mouvement, il fait tomber des objets et des boîtes posés sur des étagères. Contre toute attente, Georges n'a pas besoin de courir vers la sortie pour éviter les coups de feu de l'Alien ;

personne ne semble avoir entendu le vacarme qu'il a fait. Etonné que personne n'ait réagi, Georges tente une expérience en laissant retomber une autre boîte. Pas plus de réaction !

De l'autre côté, sa femme va se faire tuer ! Georges sort de sa cachette, s'élançe au devant de toutes les personnes présentes dans le gymnase, et crie. Mais personne ne le voit, ni ne l'entend ! Il ne sait plus que faire. Il voudrait enlever l'arme que pointe le prisonnier. La scène va se répéter ; sa femme va mourir une deuxième fois ! Et il ne peut rien faire ! Il se prépare à affronter l'inévitable. Quelle solution peut-il trouver pour que sa femme s'enfuie ?

5

Soudain boosté par l'adrénaline qui lui a envahi tout le corps, Georges pense à mille idées tourbillonnant dans son esprit.

Il est catastrophé... Il faut qu'il trouve le moyen de sauver Madeleine. Georges se trouve malheureusement coincé dans un monde où personne ne le voit ni ne l'entend : il est comme invisible et il cherche à trouver une issue pour s'assurer que les Aliens ne décident pas de tuer d'autres personnes.

Georges pense, dans un dernier espoir, avoir rêvé ; mais il n'en est pas du tout sûr. Cela paraissait si réel à ses yeux, et ça l'est malheureusement ! Si seulement cela n'avait pu être qu'un cauchemar, un rêve stupide ! Des Aliens, n'importe quoi ! Et ce soldat au nom ridicule !

Pris au dépourvu, Georges ne sait plus quoi faire. Personne ne le voit ; il est comme dans une bulle. Comme dans son film préféré, où le héros est un fantôme. Lui voit tout, mais personne ne le voit.

Il sait que, dans quelques secondes, il entendra un coup de feu, celui qui tuera sa chère épouse. Georges secoue la tête en revoyant sa femme, par terre, inerte. Il ne veut pas que cela se reproduise.

Quelle solution peut-il trouver pour que sa femme s'enfuit ? Alors, il songe que s'il arrivait à interagir avec les objets, il pourrait s'emparer du pistolet. Georges essaie de le saisir mais sa main le traverse. Il essaie plusieurs fois, se concentre car il n'a plus beaucoup de temps, alors il prend une boîte qu'il a renversée et la lance sur le pistolet. L'arme se dérobe soudain de la main de l'Alien et vole dans les airs sous le choc. Mais l'effet est peu probant : l'ennemi pense à une simple maladresse et ramasse son arme.

« Madeleine, pousse- toi, vite pousse- toi ! » hurle Georges. Mais rien ne se passe.... Elle ne l'entend pas ! De longues secondes s'écoulent et Georges ne sait que faire... Il n'en peut plus d'attendre. Il ne sait pas où regarder ! Il voit les yeux de sa femme affolée, crie son nom, mais sans aucun effet car elle ne l'entend pas ... Personne ne l'entend.

Georges hurle à nouveau, de toutes ses forces ; il rugit, tel un lion. Le prisonnier continue de menacer Madeleine. Son regard noir a quelque chose de sournois et de mauvais. Il vise la vieille femme, sans trembler. D'un instant à l'autre, il passera à l'acte. Soudain Georges a une étrange pensée. Si personne ne le remarque, c'est qu'il n'est plus qu'une sorte de « fantôme » ; pour pouvoir agir, il lui faut, maintenant et tout de suite, un corps solide et bien réel !

Et tout à coup, plus rien ; il n'y a plus rien à faire. Un coup de feu et Georges a perdu tout espoir ! C'est peut-être la fin de la vie de sa femme.

Le bruit de l'arme à feu a retenti dans la salle. Les larmes coulent sur ses vieilles joues ridées. Sa femme est morte, et il renonce à tout espoir de la sauver. Comment pourrait-il survivre, lui aussi ? Il ne le sait pas encore. Ses yeux, rouges d'avoir pleuré, ont perdu l'envie de voir, ses oreilles d'entendre, ses mains de toucher, son cœur d'aimer... Il veut,

lui aussi, mourir, laisser le Président et le colonel à leurs problèmes. Après tout, s'ils ne leur avaient pas demandé de les aider, Madeleine ne serait certainement pas morte.

Soudain, Georges remarque que le Georges présent pendant la scène, qui tient Madeleine dans ses bras, fait une chose impensable et inimaginable ; il change le cours du destin. Il se lève, désarme l'Alien d'un violent coup de pied et récupère le pistolet. Il tire alors sur l'Alien, qui vient d'atteindre sa femme quelques instants auparavant.

Dans un réflexe incontrôlé, Georges s'est élancé sur son « lui de l'autre côté ». Le vieil homme est alors « aspiré » à l'intérieur de son corps antérieur. Il sent l'air le traverser et les regards convergent, en un seul mouvement, sur lui qui se réintègre aux yeux de tous, apparaissant lentement à la lumière. Le Georges passé et le Georges présent ne font désormais plus qu'un et il fait face au prisonnier ! Il le désarme d'un violent coup de pied et récupère le pistolet. Pensant à la mort de sa femme que cet agresseur a causée, Georges appuie sur la queue de détente et l'abat, sans aucune pitié.

Il se précipite alors vers Madeleine : est-elle vraiment morte ?

La pièce est plongée dans un profond silence. Georges s'approche de sa femme ; elle a les yeux fermés. Il commence à faire son deuil. Il la regarde avec tendresse et amour. Il sent alors de chaudes larmes couler sur ses joues pour tomber ensuite sur le visage de la malheureuse... Si seulement il n'avait pas eu la curiosité de s'introduire dans le gymnase, tout cela ne se serait pas produit ! A cet instant, il se rappelle tous les bons moments de sa vie passés avec elle : celui de leur rencontre, leur premier appartement, toutes leurs idées, et toutes les choses qu'ils n'ont pas pu faire. Il ne peut pas la laisser mourir une seconde fois !

Il ne se passe toujours rien. Madeleine pourrait-elle avoir survécu à la balle, ou bien lui a-t-elle été fatale ? Les soldats restant dans la pièce n'osent se regarder ; leur mission est allée trop loin. Ils ne pensaient pas à cela au début ; ils savaient que ce serait dangereux et que des personnes pourraient mourir au cours de la mission ; mais une pauvre femme innocente qui n'avait rien à voir avec cette histoire a été tuée ; c'en est trop...

Georges se penche sur son épouse dont la bouche est entrouverte : elle essaye de respirer en faisant un extrême effort. Georges se persuade qu'elle va y parvenir... Après tout ce qu'ils ont vécu depuis cette découverte, due à leur insatiable curiosité à tous les deux, vivre ce cauchemar ! Il serait terrible que Madeleine meure...

Georges sait que la seule façon de savoir si sa chère femme vit encore est d'écouter son pouls ; encore faut-il qu'il y en ait un ! Il a si peur de ne pas l'entendre ; mais la pièce est plongée dans le silence. Il faut qu'il sache. Le cœur de Georges lui-même semble s'être arrêté de battre lorsqu'il pose son oreille sur la poitrine de Madeleine. Silence. Le vieux monsieur se penche sur Madeleine, elle respire encore faiblement. Georges se concentre. Il est alors soudain expulsé de son corps « antérieur » et pénètre dans celui de sa femme. Sa volonté de vie, associée à celle de son épouse, redonne au faible cœur de celle-ci un second souffle. Madeleine reprend connaissance et Georges est de nouveau propulsé vers son corps précédent.

Georges entend un petit battement ; le cœur repart ! C'est magnifique ! La balle s'est seulement logée dans le bras de son épouse. Il aide Madeleine à se relever. Il est tellement heureux que sa femme soit en vie qu'il en oublie un instant que l'heure est grave. Georges sourit tendrement à sa chère femme. Mais il faut à présent se sortir de là. Il aide sa femme

à se tenir debout, un bras la soutenant sous les aisselles. Ils courent alors aussi vite qu'ils le peuvent.

*

Au même moment, le soldat Rayen se sent bizarre, comme engourdi. Puis, ses os s'allongent, ses poils se dissolvent, sa queue se métamorphose et prend la forme de celle d'un scorpion, ses yeux deviennent globuleux. Il est hideux. En quelques secondes, il se transforme en Alien. Il se retourne et découvre un adversaire, le chef des Aliens, monstrueusement démoniaque. Il le fixe d'un regard meurtrier et le provoque.

« Enfin ! Nous sommes seul à seul. Montre-moi de quoi tu es capable ! Montre-moi ta force. Allez, ne me dis pas que tu as peur !

- Moi ? Je n'ai pas peur ! Mais n'as-tu pas occulté un petit détail ? N'oublie pas que je détiens ta bien aimée. Ne me force pas à lui faire du mal ! »

A ces mots, une onde de peur traverse l'échine du jeune guerrier. Une haine violente l'envahit.

« Libère-la, sinon... »

L'Alien lui coupe alors la parole en criant d'une voix stridente et terrifiante, mais d'un air moqueur :

« Sinon quoi ? Que vas-tu me faire ?

- Tu vas voir, je vais t'exterminer, te hacher menu, te démembrer et te brûler de façon à ce qu'il ne reste plus rien de toi, pauvre fou ! »

Et le soldat se rue sur l'Alien de toute sa force.

Brusquement, l'Alien saute sur Rayen. Aussitôt, le soldat ressent une atroce souffrance au niveau de ventre. C'est comme si on l'avait piqué d'un coup de lance incandescente. Des lames de feu semblent lui traverser le corps. Le monstre vient de le transpercer de sa queue de scorpion. Le combattant blessé s'agenouille sous l'effet de la douleur. Il se tord de souffrance et gémit. Mais il se met à penser à sa

belle ; il trouve en lui une force qu'il ne soupçonnait pas et revient à la charge malgré le sang jaune qui coule de sa blessure. D'un coup de queue violent, il repousse son adversaire et l'envoie tomber à terre. La créature furieuse se relève et retourne se battre. A ce moment-là, Rayen frappe de toutes ses forces. On entend un bruit sourd. C'est un cri de douleur de l'Alien. Rayen frappe une seconde fois. Le monstre, stupéfait, s'écroule raide mort.

Une fois le combat terminé, une sensation curieuse envahit le soldat Rayen : il retrouve sa forme humaine, celle qu'il désirait si vivement reprendre.

Il monte ensuite dans le vaisseau de l'Alien, stationné tout près ; la cabine de pilotage ressemble à celle d'un avion ; il en connaît assez pour tenter de le piloter. Il appuie sur le bouton de démarrage et dans un chuintement étouffé, le vaisseau décolle. Pendant qu'il s'élance dans le ciel, il regarde défiler sur les écrans des images de tous les prisonniers. Il voit son amour, prisonnière, ligotée à même le sol. Il constate que l'endroit où elle se trouve est dans le vaisseau. Il court la délivrer. Il s'est battu pour elle, pour lui procurer un monde meilleur sans danger et sans guerre. Il a risqué sa vie pour qu'elle puisse vivre dans la paix totale. Voilà la seule raison qui l'avait poussé à agir ainsi.

Arrivé vers elle, il dégage ses mains et ses pieds des liens qui l'attachent, puis il arrache, avec douceur, le bandeau qui lui recouvre la bouche. Il la relève. Ses magnifiques yeux turquoise sont emplis de larmes ; sa robe de satin est déchirée à plusieurs endroits. Quand enfin elle lui adresse la parole, sa voix est douce mais toutefois tremblante de peur :

«Oh Rayen ! Oh ! mon Di...eu ! »

Elle ne cesse de répéter ces mots comme si elle ne parvenait pas à se rendre compte de sa présence. Prenant sa main

droite, il lui dit de sa voix la plus douce :

« Calme-toi, mon cœur. Tout est fini ; je suis là désormais.

- Ce monstre, il... il a bien failli te tuer ! T'arracher à moi ! J'ai bien cru que plus jamais je ne pourrais te revoir. Tu sais, cela fait tant d'années que je te regarde, que mon cœur bat à chacun de tes regards, de tes paroles ; mais je ne savais pas si cet amour que j'éprouvais pour toi était partagé. Et puis, tu as été engagé dans cette mission et alors là, notre amour serait devenu impossible et... »

Mais il lui coupe la parole et pose doucement sa bouche sur ses lèvres magnifiques.

*

A ce moment précis, les autres Aliens arrivent dans la salle de gymnase et attaquent, pour venger leur chef qui vient de mourir.

L'armée du colonel est maintenant en sous-effectif et perd peu à peu les hommes restants. « Encore des vies qui s'en vont. » pense alors Georges. Il ne reste plus que le Président, Georges et Madeleine, et six autres soldats encore en vie. Le colonel est mort, tué par balle. Les êtres au sang jaune sont en train de prendre l'avantage.

Soudain, dans un nuage de fumées noires, Rayen et sa bien-aimée surgissent. La jeune femme porte encore les liens pendant à ses poignets. Personne ne sait comment ils sont arrivés là. La jeune femme s'approche de la machine ; elle appuie sur certains boutons, et, tout à coup, à la surprise générale, la machine explose. Georges remarque alors que tous les Aliens sont morts, comme si leur vie dépendait de la machine. Comment cela s'est-il passé ? Il l'ignore ; mais ils sont tous morts. Quant à la jeune femme, Georges la voit s'écrouler sur le sol, la poitrine en sang ; elle tente de se

soulever en un effort surhumain, comme si elle voulait revoir son amour avant de mourir. Dans un ultime rôle, son corps se relâche. Elle est morte.

Sur son passage, Georges remarque le soldat Rayen gisant sur le sol ; il a visiblement été tué, lui aussi, lors de l'explosion de la machine. Georges, très choqué, n'en revient pas, beaucoup trop de personnes sont mortes dans cette affaire ; c'est un fait. Il faut maintenant sortir le plus vite possible de cet endroit. Il braque alors l'arme qu'il tient toujours à la main sur le Président, présent non loin de lui, et lui demande :

« Quelles sont les issues de secours du gymnase ?

- Il n'y en a qu'une. Il faut prendre le couloir et faire le tour de cette salle. » répond le Président, d'une voix tremblante.

« Bien ! »

Le vieil homme s'approche alors d'un soldat et prend une grenade échouée sur le sol. Il se dirige ensuite vers les ruines de la machine et, sans un mot, lance l'engin à l'intérieur de ce qui en reste. Puis il s'élance dans le couloir avec sa femme et referme la porte. Une explosion se fait entendre : la porte reliant la salle au couloir vole en éclats et laisse s'échapper des flammes. Le couple s'échappe alors le plus vite possible et atteint la sortie.

Georges donne un grand coup d'épaule dans la porte de secours.

6

Plus qu'un unique couloir à traverser et le vieux couple pourra, de nouveau, revoir la lumière du jour ! Georges court en tirant sa femme par la main. Ils courent à en perdre haleine et veulent s'éloigner du lieu où ils ont vécu un des pires moments de leur vie.

Les deux octogénaires ouvrent maintenant à la volée la dernière porte du bâtiment et se retrouvent face à quelque chose d'effrayant. En effet, à peine sont-ils dehors que d'immenses projecteurs les éblouissent. Georges et Madeleine essayent, tant bien que mal, de se protéger les yeux de la puissante lumière.

Georges se demande ce dont il s'agit. Pendant quelques secondes, il reste comme paralysé, perd la vision un court instant. Il ne comprend plus rien. Il est perdu, se demande où il se trouve et ce qu'il fait là. Les bruits se font de plus en plus forts. Il ne parvient toujours pas à comprendre ce que c'est.

Tout à coup, Georges se retourne et voit sa bien-aimée en pleine lumière. Il croit rêver. Il s'approche d'elle et lui prend délicatement la main pour voir s'il délire. La lumière est, en effet, telle que tout semble surnaturel. Il se demande s'il n'est pas au paradis.

« Où sommes-nous, demanda-t-il ? Sommes-nous bien sur terre ?

- Oui, nous sommes bel et bien en vie. » le rassure-t-elle.

Soudain, une énorme voix leur crie depuis un mégaphone :

« Ne faites plus un seul geste ! Je répète : ne faites plus un seul geste !

- Qui êtes-vous ? » balbutie Georges.

« Mettez vos mains en évidence ! Voilà comme cela... Le président a émis un dernier message radio, nous faisant part de la situation actuelle. Le gymnase est mis en quarantaine.

- Pitié. » gémit Madeleine. « Nous ne voyons rien ; dites- nous qui vous êtes !

- Nous sommes des forces armées, envoyées pour l'ultime phase de cette abominable opération.

- Que comptez-vous faire de nous ? » demande faiblement Georges.

« Etant donné que vous êtes des extraterrestres, nous vous tuerons et donnerons vos corps à la science. Et ce dans ... 3 ... 2 ... 1...

- Attendez ! » hurlent ensemble Madeleine et Georges, d'une même voix terrifiée.

« Qu'y a-t-il ? » demande, d'une voix calme, l'homme au mégaphone.

« Nous sommes des humains normaux ! » s'écrie Georges d'une voix tremblante.

Sur une estrade, au milieu d'un bazar de véhicules divers, une quinzaine de personnes se tient debout. On distingue également un mégaphone et différents appareils. En bas, devant Georges et de Madeleine, sont accroupis plusieurs dizaines de soldats, très lourdement armés, qui tiennent le vieux couple en ligne de mire ! Georges et Madeleine voient leurs derniers jours arriver.

Pendant quelques secondes, le vieux couple, terrorisé, n'entend plus rien. Juste des chuchotements. Leur cœur bat extrêmement vite. Leur pouls résonne dans leurs oreilles. Madeleine implore le ciel, à voix basse, pendant que Georges commence à pleurer. Soudain, la voix énergique de l'homme reprend :

« Un de nos médecins va venir vérifier si vous avez ou non commencé à développer des symptômes du virus 321. Nous allons éteindre les projecteurs braqués sur vous pour que vous puissiez passer correctement les tests. Ne tentez rien car le bâtiment est encerclé et nous n'hésiterons pas à tirer ! »

D'un mouvement vif et rapide, Georges se retourne. Il veut à tout prix fuir cette horreur, ce désastre qui leur a fait si peur, qui a failli les séparer, eux, les inséparables. Est-ce seulement possible ? Après tant de tourments, après avoir été embarqués dans une histoire invraisemblable, que même leurs propres enfants auraient trouvée impossible, vont-ils enfin pouvoir rentrer chez eux et continuer paisiblement leur petite vie ?

Madeleine le fait pivoter vers elle. Agacé, il lui demande :
« Pourquoi ne veux-tu pas me laisser ? Essayons de fuir encore. J'ai vraiment envie de regagner notre domicile et d'oublier cette terrible mésaventure ! » et il se détourne malgré elle.

A sa grande stupeur, il voit derrière eux une horde d'Aliens et sent une sueur froide lui couler dans le dos. Il se met à fermer les yeux croyant à un cauchemar mais les Aliens s'approchent et lèvent les bras. Georges reste stupéfait, bloqué sur place. Il ne comprend rien du tout. Les extraterrestres s'approchent doucement d'eux et les entourent ; ils les encerclent à présent. Georges pousse alors un cri de terreur.

Soudain, il entend un son doux, des notes d'opéra, puis il identifie une musique semblable à une musique de fête. Elle devient de plus en plus forte. Alors qu'il se dresse sur la pointe des pieds pour voir sa provenance, il remarque, en avançant le cou, un Alien mangeant un sandwich ! Sa stupéfaction est totale. Les notes semblent provenir d'un haut parleur fixé à un mobil-home. Le véhicule est entouré d'une vingtaine d'autres.

Dans un fracas énorme, trois camions arrivent à toute vitesse sur leurs roues de cinquante centimètres de diamètre. Sur la face gauche de l'un d'entre eux, Georges discerne un logo de couleur rouge, en forme de losange sur lequel sont écrits des signes qu'il ne parvient pas à déchiffrer. Sur un autre véhicule, il voit encore une personne portant un objet de forme rectangulaire surmonté de ce qui lui semble être un micro.

Puis la lumière des projecteurs diminue, ce qui donne l'impression que la nuit commence à tomber. Alors qu'avec sa tendre épouse, il est toujours encerclé, il aperçoit, au loin, une silhouette. Elle est grande, semble appartenir à un corps assez musclé. Quand la forme se rapproche, Georges peut constater que l'homme n'est habillé que de noir. Il est vêtu d'un tee-shirt noir serré qui moule son torse et ses abdos. Son pantalon de sport lui donne, à la fois, un air détaché et sportif. Devant son œil droit, on aperçoit une énorme masse carrée dotée d'un objectif qui se fond dans le sombre ambiant. Mais Georges n'a pas le temps de continuer à s'attarder sur ce personnage.

Un Alien s'approche encore plus près d'eux et il doit rassurer sa femme. Il attire Madeleine contre lui et lui murmure :
« Tout ira bien, Madeleine, tout ira bien... »

Tout à coup, des claquements retentissent. Des bruits divers se font entendre, suivis de sifflements stridents. Les portes des camions et du gymnase s'ouvrent sous le regard stupéfié

de Georges qui n'y comprend plus rien. Des inconnus sortent en souriant ; ils s'approchent d'eux.

Ils arrivent au niveau de Georges et de Madeleine. Miraculeusement, les Aliens s'écartent et laissent apparaître le soldat Rayen et la jeune fille, main dans la main.

Georges croit d'abord à une hallucination. Quand, soudain, Rayen prend la parole et lui dit :

« Non, Monsieur, vous ne rêvez pas. Nous sommes bien là, ensemble. »

A son tour, la jeune fille déclare :

« Et pour vous le prouver... »

Elle embrasse alors, passionnément, son bien-aimé.

« Il serait peut être temps de lui dire la vérité. Qu'en dites-vous ? » interroge le soldat Rayen.

A l'instant même, Georges se retrouve sur une esplanade en bois, lumineuse. Il entend des cris, des applaudissements. Une multitude de spots est braquée sur lui. C'est à peine s'il peut lire devant ses yeux ébahis un grand panneau sur lequel est écrit « L'actor prix », son émission préférée.

Arrive alors un homme vêtu d'un costume bleu nuit, les mains derrière le dos.

« Félicitations ! » s'écrie-t-il.

« Que se passe-t-il ? » demande Georges, affolé.

« Georges, vous êtes le gagnant de notre jeu télévisé », s'exclame le présentateur, sortant de son dos un énorme chèque. La somme de 100 000 € y est inscrite.

« Tout ceci n'était qu'un jeu ; tout le monde était dans la confiance, y compris Madeleine ! »

Alors, à la grande surprise de Georges, les Aliens enlèvent leur masque, révélant des visages humains ; ils applaudissent à tout rompre.

Madeleine s'approche alors de son mari et lui avoue que c'est elle qui l'a inscrit à cette émission. Elle lui demande de ne pas lui en vouloir. Georges l'excuse et l'embrasse tendrement pour lui pardonner.

Revenu de ses émotions, Georges ne peut s'empêcher de poser des questions. Il ne comprend pas tout ce qui s'est produit. Comment tout cela a-t-il pu lui paraître aussi réel ? Comment a-t-il pu voyager dans le temps ? Il veut comprendre tout ce qui s'est passé. Il s'adresse à celui qui semble être le réalisateur de l'émission et dit :

« Nom d'un chien ! Quelqu'un peut-il me donner une explication ?

- Bien sûr, Georges ! Ha, ha, ha ! Eh bien, tout a commencé quand votre femme nous a appelés afin de vous inscrire à notre fameux jeu. »

Georges questionne son épouse.

« Mais comment as-tu eu cette idée ? Et pourquoi ?

- Parce que je trouvais que tu ne faisais rien de tes journées. Tu étais toujours assis dans ce vieux fauteuil à bouquiner et notre existence devenait banale.

- Là, j'ai été servi ! Mais comment ai-je pu voyager dans le temps ?

- C'est simple », rétorque le réalisateur. « Vous n'avez pas voyagé dans le temps. Vous êtes seulement resté dans la machine qui sert à donner la même sensation que ce que l'on pense être un voyage dans le temps. Elle a été fermée de l'extérieur par un de nos techniciens pendant qu'une équipe se chargeait d'enlever les décors et de nettoyer le gymnase. On a ensuite placé un vieux calendrier et modifié l'heure de l'horloge. Pour que l'illusion soit parfaite et pour que nous ayons suffisamment de temps, nous vous avons légèrement endormi, sous surveillance médicale. Quand vous avez appuyé sur le bouton « on », vous avez libéré un gaz

soporifique inodore, sans danger, qui vous a " neutralisé " quelques temps.

- Et le vaisseau ?

- Juste une copie d'un vaisseau spatial de la N.A.S.A.

- Et les Aliens ? Leur force incroyable, leur résistance aux balles ?

- Les Aliens étaient simplement des acteurs déguisés. Dans leur costume, était intégré tout un mécanisme, dont des ressorts pour sauter. De plus, les déguisements étaient renforcés, ce qui augmentait la force des acteurs. Les armes étaient chargées de cartouches à blanc.

- Et le soldat Rayen ? » bégaya Georges. « Je l'ai bien vu se transformer en rat. Je ne suis pas fou ! Comment est-ce possible ?

- Non, non, vous n'êtes pas fou ! Des ingénieurs travaillent depuis des années sur la création d'illusions et la projection d'images animées en quatre dimensions. C'est ce que l'on appelle la raprojectionnelle.

- Oui, c'est vrai, j'ai entendu parler de cette nouvelle technologie, » dit Georges, « mais je n'y avais pas prêté beaucoup d'attention. L'illusion est réellement parfaite. J'ai vraiment cru que le soldat s'était transformé en rat. Et l'explosion ?

- De simples effets pyrotechniques. L'explosion n'était que la simple réaction chimique de deux produits rentrés en contact. Pour le bruit, nous avons amplifié les sons par l'intermédiaire de haut-parleurs ! Et pour l'illusion, là encore, nous avons fait appel à la raprojectionnelle.

- Et pour... pour ma femme ? Il y a encore quelques heures, elle était morte, étalée sur le sol ; le sang coulait et son pouls ne battait plus.

- Pour Madeleine ? Eh bien ! Nous l'avions équipée d'une poche de faux sang sur la poitrine. Un de nos acteurs, déguisé en Alien, a tiré sur elle avec un pistolet à blanc. Madeleine, en tombant, a percé sa poche. Le faux sang, mélange de sirop de fraise, de sauce tomate et d'eau, s'est alors répandu. Votre

femme est vraiment une bonne actrice. C'est la même chose pour tous les autres morts que vous avez vus.

- Oui, mais je l'ai vue mourir devant moi et mon cœur se déchirait petit à petit. Cela m'a fait tant de mal. » ajoute Georges en versant quelques larmes. « N'avez-vous pas pensé qu'il pourrait m'arriver quelque chose ?

- Non ! Nous vous savons solide et nous connaissions votre sens pratique. En plus, vous étiez sous surveillance constante pour parer à toute éventualité. Et nous vous orientions vers la machine. » répond le réalisateur, tandis que Madeleine, prise de remords, lui demande mille fois pardon.

« Excuse-moi, mon cœur, je t'en supplie ! Pardonne-moi » lui demande-t-elle, une larme au coin de l'œil.

« Mon amour, je te pardonne. » dit-il, lui aussi visiblement très ému.

Il la prend tendrement dans ses bras et l'embrasse.

Le présentateur marque alors un temps d'attente puis, voyant que Georges n'a plus de questions, lui remet le chèque, récompense de sa participation involontaire, mais très réussie et pleine de réalisme, à l'émission télévisée.

Une fois le chèque entre les mains de Georges, un écran géant se met en place, dans un grincement métallique. On peut y voir, alors, trois véhicules de Sapeurs Pompiers qui traversent la place du village, puis deux personnages devant le gymnase...

Aujourd'hui, Georges a toujours un peu de mal à se remettre de ses émotions, causées par l'aventure à laquelle il a participé à son corps défendant, mais tous les deux ont repris leurs habitudes. Toutefois, ils se sont jurés de ne plus se mêler des affaires des autres ; ils en ont enfin conclu une chose : la curiosité est un vilain défaut !

Mais... six mois plus tard, ils sont contactés par Steven Spielberg qui les a trouvés touchants et merveilleux dans l'émission. Il souhaite faire un film à partir du thème de l'émission télévisée, et il les veut comme acteurs principaux !

A nouveau, la sagesse est dépassée par la curiosité. Georges et Madeleine prennent l'avion pour Hollywood !



Remerciements

Nous adressons nos remerciements les plus sincères et chaleureux à nos jeunes écrivains qui ont su, tout au long de ces sept mois d'écriture, nous émerveiller, souvent, et nous étonner, presque toujours.

Nous avons vu, mois après mois, les progrès accomplis, tant au niveau des idées que de l'écriture : vocabulaire de plus en plus choisi, descriptions des personnages et des sites infiniment détaillées, imagination complexe et suivie, situations diversifiées, énigmes bien imaginées, etc. Tout cela, au fil des jours, a contribué à former ces cinq histoires dans lesquelles chacun de nos jeunes écrivains a mis le meilleur de lui-même.

Certains pensaient : « Quelle folie de vouloir faire écrire un roman à des élèves qui n'ont, pour seule culture, que la télévision et les jeux vidéo et, pour seule orthographe, celle des SMS ! » Pourtant, nous y croyions fermement, et notre foi en l'autre a eu raison de toutes les critiques.

Les dix enseignants de français volontaires nous ont suivis avec enthousiasme. Leur courage et leur ténacité n'ont pas failli, même si le travail qui leur était demandé, à cette occasion, était hors du commun par rapport au programme officiel. Tous ont tenu le choc jusqu'au bout, avec sérénité, tant pendant les cours qu'en dehors. Comment résister à la volonté farouche d'élèves de voir aboutir un projet inhabituel, leur projet ? La pluridisciplinarité a même été de règle dans

Remerciements

certaines établissements : professeurs d'arts plastiques et responsables de CDI se sont joints au mouvement ; merci à Valère Costes, Tiphaine Duret et Charlène Feuvrier.

Merci, mille fois merci, à vous qui avez participé avec nous à ce merveilleux projet. Vous avez entre les mains le résultat concret de notre travail collectif. Montrez-le ; racontez-en l'histoire et les péripéties. Soyez en fiers comme nous le sommes. Encore bravo à tous !

Toutefois, rien n'aurait pu se dérouler dans la sérénité globale nécessaire sans l'accord de la hiérarchie, partie prenante permanente et partenaires actifs. Il nous appartient, ici, de saluer et remercier, M. Pascal Descharmes, Principal du collège Montmorency de Bourbonne-les-Bains, M. Jean-François Rousseau, Principal du collège Edouard Herriot de Chenôve, Mme Martine Thomassin et M. Christophe Salahub, respectivement Principale et Principal-adjoint du Collège Camille Claudel de Chevigny-Saint-Sauveur, MM. Jean-Claude Nicolardot et Michel Vuez, respectivement Principal et CPE du collège Gaston Roupnel de Dijon, M. Vincent Chapellier et M. Dominique Clément, respectivement Directeur Général et Directeur du Lycée professionnel du Groupe Saint Joseph de Dijon, M. Laurent Bertrand et Mme Anne Bachelet, respectivement Principal et Principale-adjointe du collège Roland Dorgelès de Longvic.

Le Bien Public, organe de presse régionale écrite, a porté régulièrement à la connaissance de ses lecteurs notre projet et l'activité de nos écrivains, par l'intermédiaire de ses correspondants, et principalement Emmanuel Clémence. Il nous a consacré pas moins de sept longs articles, agrémentés de photos couleurs collectives de nos collégiens. Il s'agit là, pour nous, d'une reconnaissance citoyenne que nous apprécions à son juste prix.

Remerciements

Et puisque nous parlons de prix, il convient de constater qu'aujourd'hui les moyens financiers nécessaires pour soutenir les actions d'associations comme la nôtre font de plus en plus défaut aux communes, qui ont d'autres priorités économiques et sociales. Cependant une association, grande ou moyenne, ne saurait fonctionner au quotidien, hors projets spécifiques, sans le soutien matériel de la municipalité où elle œuvre.



La Municipalité de Longvic ne fait pas défaut. Outre une subvention annuelle de fonctionnement, elle met régulièrement à notre disposition une salle de réunion, ainsi que l'Espace Jean Bouhey pour la Biennale de l'Écrit, et les différents services de la ville (Culture, Technique, ...) sont toujours prêts à apporter leur aide pour nos diverses activités.

Heureusement, il reste le mécénat d'entités privées : Fondations, banques, ..., selon des critères qui leur sont propres, évidemment. Ainsi, le Fonds du Crédit Mutuel pour la Lecture - sous l'égide de la Fondation de France - a attribué à *Mots et Plume* une somme importante qui, ajoutée à celles attribuées par les caisses locales du Crédit Mutuel de Dijon Colombières-Longvic et de Chevigny-St-Sauveur-Quétigny, a permis de faire imprimer ce livre et d'en remettre gratuitement un exemplaire à chacun des participants.

Rien n'aurait pu se faire, non plus, sans la participation active de nos dix fidèles lecteurs : Elodie Balzer, Colienne de Brouwer, Isabelle Carillon, Patricia Dardailhon, Nicole Francin, Annie et Jean-Louis Gervais, Françoise Dulong-Lauraine, Corinne Mathey et Nicole Mignot. Pendant les six sessions d'écriture, ils ont pris sur leur temps pour lire et décortiquer les chapitres successifs qui ont été soumis à leur contrôle. Leurs critiques constructives et les notations fournies ont été un

Remerciements

atout sérieux et un appui indispensable, lorsqu'il s'est agi pour nous, toutes les sept semaines, de retenir les meilleures parties de chacun des textes et de les fusionner. Eux aussi attendaient, tout comme nous, avec impatience, l'arrivée des nouveaux écrits, pour s'en emparer et découvrir ce que l'imagination de nos écrivains avait concocté.

Et qui sait, chers écrivains en herbe ? Peut-être aurons-nous le plaisir de vous côtoyer, d'ici quelques années, dans un salon du livre où vous présenterez et dédicacerez votre propre ouvrage ? Ce serait, pour nous, la plus belle des récompenses.

Longvic, le 20 mai 2012

Alain Mignot et Alain Hartelaub,
Ecrivains, Fondateurs de *Mots et Plume*,
Pilotes du *Roman des Collèges*



12, Rue Camille Desmoulins
21600 LONGVIC

www.editions-le-herisson.fr

✂



association d'auteurs et écrivains

www.mots-et-plume.fr

✂

Achévé d'imprimer en mai 2012 par

COPYMÉDIA  **IMPRIM'VERT®**
Imprimeur de livres sur internet depuis 1995

CS 20023 – 33693 MERIGNAC CEDEX

www.copy-media.net

✂

Dépôt légal juin 2012

ISBN : 979-10-90347-12-0

